UNIVERSITY OF ILLINOIS AT
UNIVERSITY OF ILLINOIS
CHICAGO
601 SO. MORGAN
CHICAGO, IL 60607

RAPPORTS

SUR

L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE CHICAGO

EN 1893

MINISTÈRE DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE
DES POSTES ET DES TÉLÉGRAPHES

EXPOSITION INTERNATIONALE DE CHICAGO EN 1893

T
500
E1F7

RAPPORTS

PUBLIÉS

SOUS LA DIRECTION

DE

M. CAMILLE KRANTZ

COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS

COMITÉ 34

Imprimerie et Librairie. — Cartographie

PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XCIV

RAPPORTS

DE MM. H. LE SOUDIER

ET LE COMMANDANT G. DEFFORGES

COMMISSAIRES RAPPORTEURS

COMITÉ 34

Imprimerie et Librairie

RAPPORT DE M. HENRI LE SOUDIER

LIBRAIRE ÉDITEUR

COMMISSAIRE RAPPORTEUR

IMPRIMERIE NATIONALE.

Comité 34.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE.

A l'Exposition universelle de Chicago, le Comité 34 comprenait la librairie, les impressions typographiques, la lithographie, la reliure, les estampes et les journaux. Sauf deux maisons, Firmin-Didot et Cie et Goupil et Cie, qui avaient exposé dans des salons séparés, les autres, au nombre de cinquante-cinq, s'étaient réunies en collectivité sous le patronage du Cercle de la librairie.

Par suite de divergences de vue avec le Comité américain des récompenses, il n'y a pas eu de jury français à l'Exposition de 1893. Le choix d'un juge unique et d'une récompense unique, une médaille de bronze, accompagnée d'un diplôme, n'a pas permis à la France de prendre part au concours. Seul parmi les autres nations, notre pays, suivi bientôt en cela par la Belgique, s'est mis aussitôt hors concours. Quelques exposants, dans d'autres sections, bien que leur pays ait accepté le système de distribution des récompenses que le Comité américain avait imposé, se sont refusés à concourir. Les membres du jury français ont donc dû échanger leurs fonctions contre celles de commissaires rapporteurs, et c'est à ce titre que nous présentons le travail qui va suivre.

Les instructions qui nous ont été remises portaient sur deux points essentiels :

1° Renseignements aussi complets que possible sur la situation et l'avenir de notre industrie aux États-Unis et indication des réformes qu'il paraîtrait utile d'opérer;

2° Étude comparative de notre exposition de librairie et des expositions étrangères.

Nous nous sommes donc attaché, en ce qui concerne la librairie, à étudier l'état actuel de nos relations avec les États-Unis comparé à celui des autres nations. Après quelques considérations générales sur l'Exposition de Chicago, nous nous proposons d'insister d'une manière toute particulière

sur le vaste champ ouvert à l'industrie du livre aux États-Unis et sur les efforts que nous avons à faire pour concourir avec l'Allemagne, notre plus sérieuse concurrente dans l'Amérique du Nord. Grâce au flot montant de son immigration, elle menace tout particulièrement et notre commerce de librairie et aussi notre langue, battue en brèche par la langue allemande dans les collèges et universités des États-Unis. Il n'existait que fort peu de bases précises pour établir ce travail, aussi nous a-t-il fallu, pour nous rendre compte de la situation, modifiée certainement depuis l'exposition de Philadelphie en 1876, parcourir les principales villes des États-Unis et réunir, auprès des personnes compétentes, des renseignements précis sur la question. Nous dirons aussi quelques mots sur le Canada, que nous avons également visité, et sur les débouchés que notre industrie y trouve tout naturellement, en indiquant les moyens propres à les étendre encore dans les deux pays.

Après cet exposé, nous pourrons aborder avec plus de profit la seconde partie de notre tâche, c'est-à-dire étudier les Expositions françaises et les comparer aux expositions étrangères, en insistant tout spécialement, d'une manière très détaillée, sur l'organisation et les moyens d'action des libraires allemands, qui sont, comme nous l'avons dit plus haut, nos seuls concurrents sérieux pour la vente des livres en langues étrangères aux États-Unis.

I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

A peine notre Exposition de 1889 avait-elle fermé ses portes, laissant le monde entier encore ébloui des merveilles qu'elle renfermait et du succès sans précédent qu'elle avait remporté, que les États-Unis avaient déjà résolu de faire une Exposition universelle dans leur pays. Le Nouveau-Monde voulait que l'anniversaire du quatrième centenaire de sa découverte par Christophe Colomb fût marqué par une démonstration imposante des progrès accomplis par les Américains du Nord depuis 1876, et, à cet effet, toutes les nations furent conviées à prendre part à ce tournoi pacifique. Ce n'est pas sans une lutte acharnée entre New-York, Chicago, Washington et Saint-Louis que la capitale de l'Illinois fut choisie. Il ne fallut pas moins de huit tours de scrutin au Congrès de Washington pour arriver à obtenir le *quorum* de 154 sur 307 votants. Enfin, au dernier tour, Chicago obtint 157 voix; New-York, 107 voix; Saint-Louis, 25 voix, et Washington, 18 voix; l'Exposition du Centenaire, la *World's Fair,* comme l'appelèrent les Américains, devait s'épanouir sur les bords du lac Michigan.

Toutes les nations répondirent à l'appel qui leur fut adressé, et l'on ne compte pas moins de cinquante-deux pays, y compris les colonies et protectorats de l'Angleterre, du Danemark, de l'Espagne, de la France et de la Hollande, qui participèrent à l'Exposition de Chicago. Ce sont les suivants :

Allemagne.
Autriche.
Belgique.
Brésil.
Bulgarie.
Chili.
Colombie.
Corée.
Costa-Rica.
Danemark.
- Saint-Thomas.

Équateur.
Espagne.
- Cuba.
- Îles Philippines.

France.
- Tunisie.

Grande-Bretagne.
- Guinée anglaise.
- Canada.
- Colonie du Cap.
- Ceylan.
- Indes.
- Jamaïque.
- Nouvelle-Galles du Sud.
- Trinité.

Grèce.
Guatemala.
Haïti.
Honduras.
Italie.
Japon.
Johore.

Liberia.	Curaçao.	Siam.
Mexique.	Perse.	Suède.
Monaco.	Portugal.	Suisse.
Norvège.	République Argentine.	Turquie.
Orange.	Russie.	Uruguay.
Paraguay.	Saint-Domingue.	Venezuela.
Pays-Bas.		

Le 1er mai 1893, l'Exposition était solennellement ouverte par le président Cleveland, sans avoir cependant le privilège d'être plus complètement prête que ses devancières, car l'installation intérieure, quoique menée avec une activité prodigieuse, n'était qu'à moitié achevée à la date fixée pour l'inauguration.

L'Exposition de Chicago, on l'a répété souvent, a été surtout un succès d'architecture. Avec les beaux palais qui formaient la *Ville blanche,* élevée sur les bords du lac Michigan, au milieu du parc Jackson, l'Exposition présentait un aspect vraiment grandiose, et quiconque s'est trouvé, par un beau soleil, au milieu du bassin central, entouré des Palais des Manufactures, des Mines, de l'Électricité et des Machines, avec le Palais de l'Administration à une extrémité et la colonnade qui faisait face au lac de l'autre, a été saisi d'une véritable admiration, tellement le tableau, le fond et le cadre étaient harmonieux et imposants à la fois.

Quant aux produits exposés, ils ne différaient guère de ceux que nous venions d'admirer à Paris, à cette différence près que l'Amérique y était plus largement représentée et que l'Allemagne, dont nous n'avions pu étudier les produits ni en 1878 ni en 1889, y avait une exposition des plus importantes, tout au moins par le nombre des produits exposés. Par suite du nombre énorme de sujets allemands émigrés aux États-Unis et particulièrement à Chicago, un grand effort avait été fait par l'empire d'Allemagne pour figurer d'une manière brillante à l'Exposition.

Pour la librairie, l'Allemagne, l'Amérique et la France ont été les seules nations qui y aient véritablement pris part d'une manière complète. L'Angleterre a fait presque défaut; l'Autriche et la Russie ont envoyé fort peu de livres; quant à la Belgique, la Suède, la Norvège, le Danemark, la Suisse, l'Italie et l'Espagne, leur exposition de librairie n'a joué à Chicago qu'un rôle assez effacé.

Le classement général fut loin d'être parfait. La distance d'un palais à un autre était trop grande, si l'on considère que la surface totale de

l'emplacement occupé par l'Exposition dans le parc Jackson avait presque trois fois plus d'étendue qu'à Paris en 1889, que le terrain occupé par les constructions mesurait une surface double de celui recouvert par notre dernière Exposition, et que le nombre des palais, qui, à Paris, avait été de cinq, était de vingt-huit à Chicago, ayant coûté 37 millions de francs, au lieu de 20 millions à Paris. Le grand nombre d'exposants répartis sur cette immense surface, un peu au hasard et sans uniformité, a rendu des plus pénibles les visites à l'Exposition. Ceux qui y sont venus dans le but d'étudier ont dû perdre un temps précieux, tant à chercher les divers emplacements qui étaient de nature à les intéresser qu'à parcourir les distances énormes qui séparaient les produits de même nature d'un pays des produits similaires d'un autre. Il était donc impossible d'étudier un même produit dans divers pays sans avoir à entreprendre un véritable voyage; c'est ainsi que les livres français étaient exposés au premier étage du Palais des Manufactures et ceux d'Allemagne au milieu du parc, au Pavillon allemand, où ils occupaient tout le rez-de-chaussée et une partie du premier étage; la Suède possédait un Pavillon, avec ses livres dans une autre partie du parc. Quant à la Russie, une partie de son exposition de livres se trouvait au rez-de-chaussée du Palais des Manufactures et l'autre partie au Palais de l'Électricité, où était également relégué un de nos éditeurs français, M. Tignol.

Cette dispersion, sur un immense espace, de tout ce qui intéresse notre industrie a été des plus fâcheuses. On avait déjà regretté en 1889, à Paris, de voir certaines expositions étrangères disséminées dans leurs Pavillons nationaux, et il serait désirable que notre prochaine Exposition ne tombât pas dans les mêmes errements.

Nous avons enregistré avec une certaine fierté un véritable succès pour l'exposition française en général et l'exposition de librairie en particulier. Elle occupait un emplacement bien éclairé au premier étage du Palais des Manufactures et en face du lac Michigan. Grâce à une heureuse disposition des vitrines et à la disposition beaucoup plus pratique des bibliothèques, les produits de nos industries avaient la bonne fortune d'être mis en valeur. Il est à déplorer cependant que notre classe, à Chicago comme à Paris en 1878 et en 1889, ait été reléguée au premier étage où les visiteurs sont certainement plus rares qu'au rez-de-chaussée. Une autre critique porte sur le mode adopté par certains éditeurs : les vitrines fermées. Il faut, à notre avis, abandonner ce système et s'en tenir aux bibliothèques

ouvertes, comme celles qui renfermaient les publications de la moitié des exposants de notre classe ou mieux encore de trouver un aménagement qui permette d'examiner les livres à loisir et d'en apprécier la valeur. Sans aller peut-être aussi loin que certains pays, l'Allemagne notamment, qui a fait de son exposition un véritable étalage et qui semble avoir obtenu par là un excellent résultat comme ventes et relations d'affaires, il faudrait néanmoins introduire une modification sérieuse dans le sens que nous nous permettons d'indiquer. Les ouvrages de très grands prix seuls devraient être tenus enfermés. Pour les autres, là comme en toutes choses, il faut savoir faire la part du feu. Quel est l'éditeur qui ne s'expose à recevoir en retour des volumes défraîchis toutes les fois qu'il fait des envois d'office ou à condition? Combien il aurait été profitable à notre industrie que les professeurs d'universités ou de collèges vinssent feuilleter et parcourir dans notre section à Chicago nos ouvrages de sciences et d'art! Ils y auraient trouvé ce que de rares prospectus ou catalogues sont impuissants à leur faire découvrir.

Nous aurions aussi aimé à voir sur la grande table, où figuraient les catalogues des éditeurs, les meilleurs de nos journaux politiques et de nos revues; c'est ce qui a été judicieusement pratiqué dans bon nombre de sections, notamment dans les sections allemande et suédoise. Les directeurs des grands journaux de Paris et de nos meilleures revues eussent fait volontiers le service de leurs publications pendant la durée de l'Exposition, et le public eût été heureux de pouvoir parcourir les derniers articles du *Figaro*, du *Temps* ou de la *Revue des Deux-Mondes* et d'admirer les belles gravures de l'*Illustration*. Le journal français se fait trop rare aux États-Unis, si on établit la comparaison avec les journaux allemands qui y ont une large place, la plus large, il faut le dire. Ce ne sont point là des détails de mince importance, il y va de la renommée et de l'influence de notre pays, et nous souhaitons qu'il en soit tenu compte à une prochaine exposition.

Quelque regrettable qu'ait été l'organisation défectueuse du jury chargé de la répartition des récompenses à l'Exposition de Chicago, organisation qui a motivé la mise hors concours de la section française, cette dernière, de l'aveu des autorités compétentes de l'étranger, a tenu l'un des premiers rangs, et si l'on avait pu amener la Commission américaine à adopter un système rationnel et à constituer un jury vraiment international avec création de diplôme d'honneur et de diplômes gradués, nos exposants en auraient justement reçu une large part. Est-ce le contre-coup de leur abstention

qu'on a voulu faire sentir aux nations hors concours, en omettant dans la première édition du catalogue officiel les noms des exposants français? Toujours est-il qu'à part la section des Beaux-Arts avec 989 numéros, tant pour la sculpture, la peinture, la gravure et les pastels et la section de l'Électricité avec 94 noms, la première édition du catalogue officiel n'a mentionné ni les produits ni les noms des autres exposants français. La Belgique a été plus heureuse, bien que hors concours : elle a eu l'honneur de voir ses exposants portés au catalogue officiel.

En résumé, l'Exposition de Chicago n'a été ni pire ni meilleure que les expositions qui l'ont précédée. Au point de vue de l'architecture et de l'aspect extérieur, elle a été plutôt un succès. On a voulu faire grand, trop grand peut-être, car les produits n'ont pu y être étudiés aussi soigneusement qu'ils l'auraient été avec une meilleure classification et sur un espace plus restreint.

Nous allons maintenant étudier quelle consommation de livres en langues étrangères nous offre l'Amérique du Nord, tant aux États-Unis qu'au Canada; quelle place occupe la langue française dans l'enseignement et dans la population, en la comparant à la langue des autres pays d'Europe.

LE LIVRE ET LES BIBLIOTHÈQUES AUX ÉTATS-UNIS.

Dans les précédentes expositions à l'étranger, aucun rapporteur, que nous sachions, n'avait, en ce qui concerne la librairie, étudié les débouchés que nous offrait le pays où elles se tenaient. On s'était borné à étudier les produits de chaque nation en les comparant avec les nôtres, mais personne n'avait donné place à une étude même succincte sur la consommation des produits examinés et sur celle des produits similaires étrangers; cela tenait sans doute à ce que le jury n'avait à s'occuper que des produits comparés entre eux tant en France que dans les sections étrangères. L'étude nouvelle que nous allons essayer de faire nous paraît pourtant présenter un intérêt majeur.

Les États-Unis offrent un large champ de consommation pour les livres et les journaux, en quelque langue qu'ils soient imprimés. Les ouvrages de toutes sortes, scientifiques et littéraires et les journaux sous toutes les formes, quotidiens, hebdomadaires ou mensuels, illustrés ou non, y trouvent un nombre considérable de lecteurs.

Les États-Unis sont peut-être le pays du monde où l'on rencontre le plus de bibliothèques riches et bien aménagées. Les bibliothèques publiques, celles des universités et des collèges, tant de garçons que de filles, les bibliothèques privées et celles d'une foule d'institutions ou d'associations sont comme un immense réservoir où viennent se déverser les productions de l'esprit, sous quelque forme et dans quelque langue que ce soit. Il n'est pas rare de voir les revenus d'une université atteindre pour une année 500,000 francs, 1 million, 2 millions même. La plus pauvre a un revenu annuel de 45,000 francs.

Ces nombreuses bibliothèques sont pour la plupart richement dotées, soit par des dons multiples en argent ou en livres, soit par des donations vraiment royales dont les Mécènes américains comblent à l'envi les institutions qui ont un but utile. M. Standford ne vient-il pas de donner à une seule université la somme de 20 millions de dollars, soit plus de 100 millions de francs! et les libéralités de ce genre ne sont pas rares, sans atteindre des chiffres aussi élevés.

Pour donner une idée de la richesse de certaines bibliothèques, qu'il nous suffise de citer quelques chiffres. On compte actuellement aux États-Unis, d'après le dernier recensement, environ 4,000 bibliothèques contenant ensemble plus de 31 millions de volumes, dont 27 millions de volumes reliés. Pour une population totale de 63 millions d'habitants, cela fait en moyenne une bibliothèque pour 16,000 habitants et une moyenne de 50 volumes par 100 habitants. Les États les mieux dotés en volumes sont ceux qui se trouvent sur les bords de l'Atlantique et ceux du Centre. L'État de Massachusetts, avec une population de 2,200,000 habitants, possède à lui seul plus de 500 bibliothèques renfermant 6 millions de volumes ou brochures. L'État de New-York, avec le même nombre de bibliothèques, possède 4,500,000 volumes et brochures pour une population de 6 millions d'habitants. Ensuite vient l'État de Pennsylvanie avec 350 bibliothèques contenant 3 millions de volumes pour une population de 5,500,000 habitants.

Comme on l'a vu plus haut, la moyenne par 100 habitants est de 50 volumes pour les États-Unis. Mais tous les États ne sont pas si heureusement favorisés. Ainsi le Texas, l'État qui a le moins de volumes à lire eu égard au nombre d'habitants, ne dispose que de 4 volumes pour 100 habitants, tandis que celui qui a le plus de livres à lire est le District Colombien qui dispose de 924 volumes pour 100 habitants. Dans l'État de Massachusetts,

qui a Boston pour capitale, on a 63 fois plus de volumes à lire que dans le Texas, et le Texas en a 231 fois moins que le District Colombien, dont Washington est la capitale.

On estime qu'il y a aux États-Unis 3 bibliothèques de plus de 500,000 volumes, 1 de 300,000 à 500,000 volumes, 26 de 100,000 à 300,000, 68 de 50,000 à 100,000, 128 de 25,000 à 50,000, 383 de 10,000 à 25,000, 565 de 5,000 à 10,000, et enfin 2,600 bibliothèques de 1,000 à 5,000 volumes.

Ce qui précède prouve assez que les États-Unis présentent un vaste champ ouvert à l'industrie du livre. Dans les bibliothèques publiques, les plus grandes facilités sont offertes aux lecteurs pour lire sur place ou emporter les ouvrages qu'ils désirent consulter chez eux. Aussi le public a-t-il pris l'habitude, quand il veut lire un livre, d'aller à la bibliothèque plutôt que chez le libraire. Beaucoup de bibliothèques sont gratuites, et le prêt des livres est fait sans aucune rémunération. De là vient peut-être que le public acheteur est plus rare qu'en Europe.

En résumé, on lit beaucoup aux États-Unis, et, parmi ces nombreux lecteurs, c'est la femme qui forme le plus fort contingent. L'homme, nous entendons la généralité, manque de temps pour lire; ses affaires l'absorbent trop et le font vivre dans une fièvre perpétuelle. Il se contente des journaux qui forment la seule lecture de la plupart des *business men* de l'Amérique du Nord. C'est ce qui explique les tirages fabuleux de certaines feuilles politiques, tirages inconnus dans notre vieille Europe, et le nombre de pages qu'ils comportent pour un seul numéro. On compte souvent 32 pages grand format, comme pour la *Chicago Tribune* dans son numéro du dimanche.

La femme, au contraire, a plus de loisirs. À l'opposé de l'homme, qui, généralement à 15 ou 16 ans, quitte l'école primaire pour se consacrer aux affaires et commencer son apprentissage, la jeune fille prolonge ses études bien au delà et souvent jusqu'à 20 ans. Une fois mariée, elle continue à s'instruire, alliant l'étude des arts d'agrément aux études spéciales. Aussi l'homme qui n'appartient pas à une profession libérale ne jouit-il, en général, que d'une instruction plutôt sommaire, tandis que la femme possède une instruction d'un niveau plus élevé : son esprit est plus orné, grâce à ses lectures. Nous ne parlons, bien entendu, que de la classe qui s'adonne aux affaires et qui forme d'ailleurs les quatre cinquièmes de la population aux États-Unis.

Cette prédominance intellectuelle de l'élément féminin assure dans les bibliothèques publiques une large place aux ouvrages de littérature et aux romans, tandis que, dans les universités, ce sont surtout les auteurs classiques et les ouvrages de sciences qui dominent. Au milieu de tous ces livres, il serait intéressant de connaître la part qui est faite aux livres en langues étrangères et surtout aux langues française et allemande.

LIVRES EN LANGUE FRANÇAISE ET ALLEMANDE.

Un premier fait, pénible à constater pour nous, est que, dans un nombre important de bibliothèques, les livres en langue allemande entrent pour une proportion considérable parmi les ouvrages en langues étrangères, proportion qui atteint pour certaines villes le chiffre énorme de 90 p. 100. Quelques bibliothèques, toutefois, principalement dans l'Est, ont laissé une large part aux ouvrages français, surtout aux ouvrages littéraires; mais plus on avance dans l'Ouest, après avoir quitté les États voisins de l'Atlantique, plus on constate que la langue allemande domine. Il en est de même pour les périodiques. Ainsi, à la bibliothèque publique de Chicago on compte 65 périodiques allemands, plus 21 journaux en langue allemande publiés aux États-Unis, surtout à Chicago, tandis qu'on ne rencontre que 21 périodiques français, plus 2 journaux en langue française imprimés aux États-Unis, le *Courrier de l'Illinois*, publié à Kankakee, et le *Courrier des États-Unis*, publié à New-York.

Cet état de chose est dû à l'immigration allemande aux États-Unis, qui dépasse de beaucoup celle des autres nations. Qu'il nous suffise de citer quelques chiffres. A Milwaukee, ville peu distante de Chicago, sur le lac Michigan, la population allemande forme les quatre cinquièmes des habitants, et, Chicago, sur une population d'un million et demi d'habitants, compte près de 400,000 Allemands, plus que d'Américains natifs qui ne sont que 300,000 environ, contre 215,000 Irlandais, 55,000 Tchèques, 50,000 Polonais, 45,000 Suédois, autant de Norvégiens, 35,000 Anglais et 13,000 Français seulement. Ce grand nombre d'Allemands, pour la plupart naturalisés Américains par nécessité, soit pour s'exonérer du service militaire en Allemagne, soit parce que leur genre d'affaires les y pousse, font plus indirectement, pour la vente des livres allemands et pour la diffusion de l'influence et des idées allemandes, qu'aucune autre cause. Au budget du *Board of Education* de l'État de l'Illinois pour 1892, qui est de plus de

36 millions de francs, on voit portée une somme de près de 1 million pour émoluments attribués aux professeurs d'allemand et pour achat de livres allemands. De plus, dans toutes les familles d'origine allemande, on a conservé pieusement la langue allemande et un attachement vivace à l'ancienne patrie, qui malgré tout reste toujours la mère-patrie.

Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à lire un article paru dans la *Tägliche Illinois Staats Zeitung*, grand journal quotidien publié à Chicago et qui, en parlant de l'exposition des livres allemands à Chicago, dit entre autres :

Pour nous, Germano-Américains, l'exposition des livres imprégnés de notre ancienne patrie est du plus grand intérêt. L'écriture allemande, les caractères allemands, le livre allemand, n'est-ce point le lien qui rattache le Germano-Américain au pays qui l'a vu naître, au pays de son enfance, de ses pères, à l'Allemagne intelligente, cette Allemagne que l'Allemand, devenu Américain, même longtemps après s'être fait naturaliser, regarde encore comme lui appartenant? Tous ces livres exposés dans la section allemande ne nous rappellent-ils pas notre enfance, notre adolescence, le temps où nous allions à l'école? Les noms mêmes des éditeurs, qui font, pour ainsi dire, corps avec leurs livres, ne résonnent-ils pas à notre oreille comme des souvenirs que nous ne pouvons oublier qu'à demi? Il nous semble alors que nous sommes dans l'ancienne patrie, dans cette Allemagne que l'Allemand, où qu'il aille, n'oubliera et ne reniera jamais, notre Allemagne si intelligente, si grande, si forte et si belle. Au milieu de tous ces livres, des noms nouveaux, des œuvres nouvelles nous apparaissent. L'esprit de la nouvelle Allemagne qui a éclaté depuis le jour où nous sommes allés à travers l'Océan dans une autre contrée, se dresse éblouissant devant nous. Durant des heures entières, charmés par ce que la nouvelle Allemagne offre à nos yeux étonnés, nous restons au milieu de ces témoins muets, mais pourtant si éloquents, de la puissance du génie allemand. Nous nous retrouvons là chez nous, car, pour nous, l'Allemagne n'a pas de frontière, et là où on parle allemand, nous nous retrouvons en Allemagne.

Nous donnons ci-dessous un tableau qui est de nature à intéresser nos compatriotes. Il présente un état complet de l'émigration des Allemands aux pays d'outre-mer pendant les vingt dernières années par les ports allemands, belges et hollandais.

TABLEAU DE L'ÉMIGRATION ALLEMANDE EFFECTUÉE PENDANT LES VINGT DERNIÈRES ANNÉES PAR LES PORTS ALLEMANDS, BELGES ET HOLLANDAIS[1].

ANNÉES.	ÉTATS-UNIS.	BRÉSIL.	AUTRES PAYS de L'AMÉRIQUE.	AUSTRALIE.	AFRIQUE.	ASIE.
1873.....	96,641	5,048	605	1,331	4	9
1874.....	42,492	1,019	663	900	5	33
1875.....	27,834	1,387	488	1,026	1	37
1876.....	22,767	3,432	858	1,226	54	31
1877.....	18,240	1,069	568	1,306	750	31
1878.....	20,373	1,048	634	1,718	394	50
1879.....	30,808	1,630	561	274	23	31
1880.....	103,115	2,119	761	132	27	36
1881.....	206,189	2,102	1,162	745	314	35
1882.....	189,373	1,286	1,588	1,247	335	40
1883.....	159,894	1,583	1,716	2,104	772	50
1884.....	139,339	1,253	2,063	666	230	35
1885.....	102,224	1,713	2,331	604	294	72
1886.....	75,591	2,045	1,398	534	191	116
1887.....	95,976	1,152	1,555	500	302	227
1888.....	94,364	1,129	1,922	539	331	230
1889.....	84,424	2,412	2,243	496	422	262
1890.....	85,112	4,096	1,607	474	471	165
1891.....	108,611	3,710	1,937	438	599	97
1892.....	107,803	779	2,654	376	476	120

Depuis quelques années, un grand nombre de jeunes gens américains, influencés par le milieu germanique où ils vivent, vont terminer leurs études dans les universités allemandes soit à Berlin, Leipzig ou Heidelberg; ils en rapportent les idées, les goûts et jusqu'aux livres, aux journaux et aux inimitiés. De retour aux États-Unis, ils lisent de préférence les ouvrages écrits dans une langue qui leur est devenue familière.

ENSEIGNEMENT DES LANGUES FRANÇAISE ET ALLEMANDE DANS LES UNIVERSITÉS.

Dans certains collèges, on voit les tendances des programmes de langues vivantes se porter vers la langue allemande au détriment de la langue fran-

[1] *Statistisches Jahrbuch für das Deutsche Reich*, 1894.

çaise et les heures de cours dans quelques collèges et universités être réparties d'une manière plus large sur l'allemand que sur le français.

A l'Université de Cleveland, pour l'examen d'admission, on demande de l'anglais, du latin, des mathématiques et du grec et, à la place du grec, de l'allemand, de la grammaire, et, commme auteurs, Freytag, Storm, Lessing, Schiller, Gœthe, une composition en prose et l'histoire d'Allemagne; pas de français. Dans la première année, deuxième semestre seulement (*Freshman year*), il y a soixante-huit heures attribuées aux éléments de la langue française; pas d'allemand. Dans la deuxième année (*Sophomore year*), plus de français mais un cours d'allemand toute l'année, représentant cent deux heures. Nous devons dire qu'à côté de ces cours obligatoires il y a des cours facultatifs pour les deux langues, la française et l'allemande.

A l'Université de Michigan, il y a annuellement 29 cours de français, tandis qu'il y en a 37 d'allemand. Au Harvard College il y en a 36 pour l'allemand et 14 seulement pour le français. Une conséquence, qu'il fallait s'attendre à rencontrer, porte sur les achats que font les bibliothèques d'établissement où est donné l'enseignement. Le montant des achats de livres en langues étrangères pour la même université s'est élevé en chiffres ronds, pour 1892, à 7,000 francs pour les livres français et pour les livres allemands il a été de 16,000 francs; les livres anglais figurent pour 14,000 francs et les livres américains pour 11,000 francs seulement. En 1891, il avait été dépensé 5,500 francs pour les livres allemands, 6,500 francs pour les anglais, 3,500 pour les américains et 3,000 seulement pour les français.

On voit par ce qui précède quelle influence il faut attribuer aux tendances allemandes puisque, pour certaines années, les livres allemands sont entrés dans les bibliothèques pour une somme plus forte que pour les livres de langue anglaise. Parmi les universités américaines, l'Université de Harvard est peut-être celle qui a fait à la langue allemande le plus d'avantages. C'est l'université elle-même qui nous l'indique dans une petite brochure qu'elle a éditée cette année. C'est à Harvard qu'au commencement de ce siècle la partie lettrée des Américains a été initiée à la littérature classique allemande. La première, en 1830, l'Université de Harvard créa une chaire de langue et de littérature allemandes et appela à y professer le poète Karl Follen. En 1838, Longfellow, alors professeur de langues vivantes à Harvard, entreprit de commenter le *Faust*, de Gœthe; c'est le premier essai de ce genre qui ait été tenté dans une université américaine.

Bien que cette célèbre Université, depuis près d'un siècle, ait montré une sympathie bien marquée pour la science et la littérature de l'Allemagne, la section allemande telle qu'elle existe actuellement est de création récente. Elle ne date réellement que de 1872, presque au lendemain de nos désastres. A cette époque eut lieu la nomination du professeur Hedge et aussitôt furent appelés à l'université des professeurs érudits qui s'efforcèrent sans relâche d'apporter en Amérique les idées allemandes; aussi les Germano-Américains leur doivent-ils une grande reconnaissance.

Actuellement l'enseignement de la langue allemande est donné à l'Université de Harvard par quatre professeurs titulaires et quatre répétiteurs qui pour la moitié sont allemands de naissance et ont fait la plus grande partie de leurs études en Allemagne. Tel est le cas de M. Bartlett, le directeur actuel des études allemandes. Après avoir passé par les Universités de Berlin et de Bonn, il fut appelé à Harvard par le professeur Hedge et l'étude de l'allemand est poussée jusqu'au plus haut degré. Un court aperçu des matières de l'enseignement montrera qu'aucune autre langue vivante ne possède un enseignement aussi approfondi en Amérique.

L'enseignement est divisé en trois cours, plus un *seminar* ou cours supérieur. Le cours élémentaire comprend : grammaire, exercices; prose; classiques modernes, théâtre classique; poèmes lyriques et ballades, lecture de textes scientifiques. Dans le cours moyen on étudiera à fond Lessing, Schiller, Gœthe, l'histoire générale de la littérature allemande particulièrement celle des XIIe et XIIIe siècles, l'histoire de la littérature et de l'art au temps de la Réforme, celle de la critique littéraire et esthétique depuis Lessing jusqu'aux Romantiques, enfin les tendances politiques dans la littérature allemande au XIXe siècle. Le troisième cours comprend le gothique, le vieux saxon et le vieil haut-allemand, l'histoire de la langue allemande depuis le XIIe siècle, les poésies du Nord, la mythologie germanique, l'antiquité germanique, la légende de Faust. Le cours supérieur ou *seminar* s'occupe exclusivement de philologie et comprend trois divisions distinctes : le haut-allemand ancien, le haut-allemand du moyen âge et le haut-allemand moderne.

Pour finir nous citerons encore une Université importante de l'Est, celle de Providence. Nous verrons par le tableau suivant quelle place y occupe l'enseignement de l'allemand comparé à celui du français pour l'obtention de différents grades universitaires :

GRADES.		ANNÉES.	HEURES CONSACRÉES CHAQUE SEMAINE À LA LANGUE	
			française.	allemande.
			heures.	heures.
Bachelier	ès arts	1re année.	6	0
		2e année.	0	6
	en philosophie	1re année.	6	15
		2e année.	0	6
	ès sciences	1re année.	6	15
		2e année.	0	6
Cours facultatif		.....	15	15
Ingénieur	civil	1re année.	6	15
		2e année.	6	6
	mécanicien	1re année.	6	15
		2e année.	15	15
			66	114

L'étude de l'allemand peut durer quatre ans au collège et à l'Université, un, deux ou trois ans, plus le cours supérieur; cet enseignement est tel qu'il peut mener au professorat.

Dans les écoles supérieures, on constate que les cours d'allemand sont suivis par 22,000 élèves, 13,000 filles et 9,000 garçons, contre 12,000 seulement qui suivent le cours de français : 8,000 filles et 4,000 garçons. Ce sont les États de Massachusetts (6,000) et de New-York (1,000) qui forment le plus fort contingent à l'étude du français. Notre ancienne possession, la Louisiane, ne donne pour l'étude de notre langue que le chiffre de 127, toutes filles, et le Tennessee 2 seulement. L'étude de l'allemand est répartie d'une manière plus uniforme dans la plupart des États, mais dans une proportion plus forte dans les États suivants : New-York, 3,000; Ohio, 3,000; Illinois, 2,000; Pennsylvanie, 2,000; Massachusetts, 1,500; Wisconsin, 1,500; Minnesota, 1,000, etc. Nous pourrions citer une foule d'autres exemples dans d'autres écoles, notamment d'écoles spéciales, surtout d'ingénieurs, où l'allemand est presque exclusivemement enseigné, les cours de français n'étant suivis que dans le premier semestre de la première année (*apprentice half year*).

La conséquence immédiate de l'infériorité des cours de français est que notre langue est très peu répandue aux États-Unis. On ne peut se figurer le petit nombre d'Américains qui parlent couramment le français, nous entendons dans la classe moyenne. Notre langue serait plutôt parlée par

IMPRIMERIE NATIONALE.

les chefs des familles allemandes devenus américains, qui conversent et écrivent assez bien le français. L'émigré allemand apprend très vite l'anglais et se fait rapidement aux habitudes de sa nouvelle patrie. Par suite, les Allemands en général sont assez aimés aux États-Unis où ils ont apporté leur industrie et leur intelligence et où ils s'américanisent en peu de temps. Ils constituent aux yeux de l'Américain, qui est toujours porté à coter par un chiffre hommes et choses, une valeur réelle, car ils restent aux États-Unis et consomment sur place l'argent que d'autres comme les Italiens, les Français et surtout les Chinois emportent dans leur patrie, lorsque le pécule amassé par l'économie atteint un certain chiffre. L'Allemand au contraire s'établit dans la ville de son choix, il y fonde une famille, qui devient américaine, mais sans jamais abandonner la langue maternelle ni rompre les attaches qui le lient à l'ancienne mère-patrie. De plus l'Allemand comme l'Américain est un bon consommateur, il dépense largement et sans compter. Il ne pousse pas l'économie comme le Chinois, par exemple, jusqu'à faire venir de Chine la plupart des denrées alimentaires nécessaires à sa consommation, riz, thé, etc. Tout le monde a entendu parler de l'agitation provoquée aux États-Unis par la question chinoise et les mesures proposées pour écarter et au besoin expulser du territoire des États-Unis des étrangers qui gagnent l'argent américain, sans donner la contre-partie en consommation. De tous ces faits, il résulte que l'Allemand, mieux accueilli que n'importe quel étranger, progresse et s'étend chaque année de plus en plus et que les exportations des livres allemands aux États-Unis augmentent régulièrement. Les nôtres, au contraire, ne progressent pas beaucoup, le tableau suivant en fera la preuve :

TABLEAU DES EXPORTATIONS DE LIBRAIRIE FRANÇAISE (LIVRES, CARTES, MUSIQUE) POUR LES DIX DERNIÈRES ANNÉES[1].

(Poids brut en kilogrammes.)

ANNÉES.	EXPORTATION AUX ÉTATS-UNIS.				EXPORTATION TOTALE A L'ÉTRANGER.			
	LIVRES en LANGUES mortes ou étrangères.	LIVRES en LANGUE française.	CARTES GÉO-GRAPHIQUES.	MUSIQUE GRAVÉE.	LIVRES en LANGUES mortes ou étrangères.	LIVRES en LANGUE française.	CARTES GÉO-GRAPHIQUES.	MUSIQUE GRAVÉE.
1883.....	32,884	92,520	Manque au *Tableau des exportations.*	3,719	380,364	2,935,545	16,620	47,041
1884.....	35,341	69,349		4,624	384,492	2,805,361	17,010	45,054
1885.....	62,361	Manque.		3,042	420,520	2,894,644	15,676	45,052
1886.....	69,461	73,195		2,446	529,335	2,895,046	19,313	47,096
1887.....	75,011	58,224		2,737	807,018	3,015,709	15,742	44,336
1888.....	52,021	79,801		1,640	991,145	2,741,438	13,061	34,610
1889.....	63,367	84,849		529	926,136	2,532,009	19,542	42,042
1890.....	52,452	80,405		Manque.	919,265	3,821,832	21,504	46,629
1891.....	39,739	132,033		2,667	762,330	4,240,818	20,022	54,727
1892.....	55,835	105,537		Manque.	555,939	3,201,215	19,701	60,282
						Albums à images. 10,640		
TOTAUX.	538,472	775,913	"	21,404	6,676,544	31,094,257	178,191	466,869
	Total pour les dix années..... 1,335,789				Total pour les dix années..... 38,415,861			
	Total pour 1892.. 161,372				Total pour 1892..... 3,847,777			

TABLEAU DES IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS DE LIBRAIRIE (LIVRES, CARTES, MUSIQUE) EN ALLEMAGNE POUR LA MÊME DURÉE (1883-1892)[2].

ANNÉES.	IMPORTATIONS.		EXPORTATIONS.	
	TONNES.	MILLE MARCS.	TONNES.	MILLE MARCS.
1883.....	2,594	9,078	7,693	26,926
1884.....	2,737	9,579	7,910	27,684
1885.....	2,829	9,900	8,593	30,074
1886.....	2,954	10,340	8,882	31,086
1887.....	2,905	11,620	9,244	37,900
1888.....	2,820	11,899	9,161	37,925
1889.....	2,691	11,704	9,126	37,418
1890.....	2,856	12,707	9,200	42,042
1891.....	2,978	13,253	9,434	43,114
1892.....	3,033	13,498	9,311	42,550
TOTAUX.....	28,397	113,578	88,554	356,719

(1) Extrait du *Tableau du commerce de la France.* — (2) *Statistisches Jahrbuch für das Deutsche Reich*, 1893.

TABLEAU COMPARATIF DES EXPORTATIONS DE LIBRAIRIE ALLEMANDE DANS LES DIVERS PAYS ET DES IMPORTATIONS DE LIVRES ÉTRANGERS EN ALLEMAGNE POUR L'ANNÉE 1892 [1].

PAYS IMPORTANT LES LIVRES ALLEMANDS et EXPORTANT LEURS LIVRES en Allemagne.	LIBRAIRIE ALLEMANDE IMPORTÉE.	LIBRAIRIE INDIGÈNE EXPORTÉE en Allemagne.	PAYS IMPORTANT LES LIVRES ALLEMANDS et EXPORTANT LEURS LIVRES en Allemagne.	LIBRAIRIE ALLEMANDE IMPORTÉE.	LIBRAIRIE INDIGÈNE EXPORTÉE en Allemagne.
	tonnes.	tonnes.		tonnes.	tonnes.
Belgique	162	60	*Report*	5,902	2,288
Danemark	158	55	Roumanie	28	4
France	330	428	Russie	671	126
Grande-Bretagne	497	233	Suisse	977	503
Italie	151	65	Brésil	57	1
Pays-Bas	441	166	États-Unis	1,383	92
Suède-Norvège	241	43	Indes anglaises	7	1
Autriche-Hongrie	3,895	1,236	Autriche	25	1
Espagne et Portugal	27	2	Autres pays	261	17
A reporter	5,902	2,288	TOTAL	9,311	3,033

ÉTAT RÉCAPITULATIF DES EXPORTATIONS DE LIBRAIRIE (LIVRES, CARTES [2], MUSIQUE) POUR LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE.

ÉTATS.	EXPORTATIONS DE LIBRAIRIE AUX ÉTATS-UNIS.		EXPORTATIONS TOTALES DE LIBRAIRIE À L'ÉTRANGER.	
	1892.	1883 à 1892.	1892.	1883 à 1892.
	kilogr.	kilogr.	kilogr.	kilogr.
France	161,372	1,335,789	3,847,777	38,415,861
Allemagne	1,383,000	"	9,311,000	88,554,000

Devant de tels résultats une question se pose tout naturellement. Comment réagir et quels sont les moyens, tout en augmentant notre influence aux États-Unis, d'étendre la vente de nos livres et d'y répandre nos journaux et nos revues?

Il ne faut pas se le dissimuler, ces moyens ne sont pas aisés à mettre en pratique. Ils sont toutefois nettement indiqués et ce qui s'est passé de-

[1] *Statistisches Jahrbuch für das Deutsche Reich*, 1893. — [2] Le chiffre des cartes géographiques exportées aux États-Unis pour l'année 1892 manque au *Tableau du commerce de la France*.

puis nombre d'années pour les Allemands nous montre assez ce qu'il faudrait faire : payer de sa personne, aller en Amérique et tenter d'y contrebalancer l'influence de nos voisins. Si nous cherchons où s'écoule le livre en langues étrangères, nous trouvons aux États-Unis qu'il va pour une large part chez l'Américain, que ce soit le public ou les bibliothèques de toutes sortes, mais il faut aussi faire entrer en ligne de compte la population étrangère ou de souche étrangère, les Allemands s'il s'agit de livres allemands et les Français s'il est question de nos livres. Or aux États-Unis cet appoint est très important pour l'Allemagne tandis que pour nous il fait défaut en grande partie. Mais il n'est jamais trop tard, et pourquoi nos jeunes Français, qui se destinent au commerce, au lieu d'aller en Angleterre, n'auraient-ils pas le courage de traverser l'Atlantique? La population française qu'on rencontre aux États-Unis, quoique pour la majeure partie fort intéressante et composée de travailleurs sérieux et probes n'occupe pas en général une position sociale suffisante pour exercer une influence bien grande. A côté de ces vaillants compatriotes il y a malheureusement une population de gens moins intéressants et qui ne sont pas faits pour porter à l'étranger le bon renom de notre pays.

Le Français, casanier par nature, ne s'expatrie souvent que lorsqu'il y est forcé; ceux de nos compatriotes qui sont dans une certaine position de fortune ne voyagent pas assez. On a bien commencé dans certaines de nos Écoles de commerce à donner aux élèves les plus méritants des bourses de voyage, mais combien est restreint le nombre de ces privilégiés et combien peu de temps ils peuvent profiter de la faveur qui leur est accordée! Le *Progrès économique,* dans un article du 1er octobre dernier, en parlant des bourses de voyage allouées par l'École supérieure de commerce du Havre, nous apprend que le Directeur de cette école, avec l'assentiment et le concours financier de la Chambre de commerce, avait profité des vacances de Pâques de 1892 et 1893 pour mener une élite d'élèves, la première fois à Hambourg, la seconde fois en Angleterre. En 1892, sous la conduite du Directeur et de deux professeurs, 16 élèves du cours préparatoire et des cours normaux s'étaient rendus à Hambourg et y avaient séjourné une dizaine de jours. Cette année, les élèves étaient un peu moins nombreux et le séjour en Angleterre avait été moins long, mais, somme toute, les élèves en avaient retiré plaisir et profit.

Une société très méritante fondée par un homme dévoué, M. Rauber, un Alsacien, la Société pour la propagation des langues étrangères, encou-

ragée par de hautes protections, accorde tous les ans des bourses de séjour à l'étranger et cette année huit bourses (trente-cinq bourses dans les trois dernières années) ont été attribuées par voie de concours à des instituteurs, institutrices, employés de commerce, etc., tous élèves des cours publics et gratuits d'anglais, d'allemand et d'espagnol qui sont allés en Allemagne, en Angleterre et en Espagne. Mais ces essais sont isolés, et il serait à désirer que ces exemples fussent plus suivis et les voyages d'une durée un peu moins mesurée, car le séjour est trop court et le but risque d'être manqué. Tout au plus soulève-t-on le voile et laisse-t-on à l'élève le désir de retourner plus tard dans les contrées qu'il n'a fait qu'entrevoir.

Il serait de toute nécessité de favoriser ceux de nos compatriotes qui seraient tentés d'aller chercher fortune à l'étranger. Les sociétés d'émigration, aidées de nos consuls, ou les Écoles de commerce elles-mêmes pourraient procurer à quelques-uns de nos jeunes gens qui ne trouveraient pas de situation en France les moyens de s'employer à l'étranger. Si ces courageux Français réussissaient, comme tout porte à le croire, puisqu'ils seraient guidés et appuyés sérieusement, ils ne tarderaient pas à avoir de nombreux imitateurs. Les affaires de toutes sortes, commerce, banque, industrie, sollicitent une multitude de forces aux États-Unis et rien ne nous empêcherait, si nous en avions le courage, d'égaler nos voisins et même, avec le temps, de les surpasser.

En ce qui concerne la librairie particulièrement, il y a d'autres moyens plus faciles et dont les résultats seraient plus immédiats. Ils ne peuvent s'appliquer qu'aux bibliothèques qui, ayant des fonds suffisants, achètent une certaine quantité de livres. Il faudrait les solliciter par des prospectus bien faits et le plus possible rédigés dans la langue du pays, par l'envoi de catalogues avec titres spéciaux en anglais capables d'attirer ainsi leur attention et de faciliter leurs recherches. Nos éditeurs devraient faire fréquemment de ces envois aux personnes susceptibles d'acheter des ouvrages de leur fonds. Ils devraient aussi avoir recours au concours de la presse, qui est encore plus puissante aux États-Unis qu'en Europe, et faire annoncer leurs nouveautés ou en faire publier des comptes rendus. Telle est la manière d'opérer des libraires allemands et anglais qui inondent non seulement l'Amérique, mais le monde entier, de prospectus luxueux et détaillés de leurs nouvelles publications. Un titre dans une bibliographie ou un catalogue dit trop peu, il faut plus d'explications et au titre joindre une table des matières et indiquer les points saillants de l'ouvrage, surtout

pour ce qui concerne les ouvrages scientifiques et historiques qui sont très recherchés en Amérique.

Il nous reste maintenant à dire quelques mots du Canada et à indiquer succinctement quel parti nous pouvons tirer de ce pays qui sous la domination anglaise a pourtant conservé tant d'attaches avec la France tout autant par la langue que par les goûts et les sentiments. Il nous a été particulièrement agréable de nous retrouver au milieu de quasi-compatriotes dans les villes de Montréal et de Québec où notre langue est parlée par la majorité de la population, surtout dans la dernière de ces villes.

Les bibliothèques, sans être aussi nombreuses et aussi bien dotées qu'aux États-Unis, ont cependant une certaine importance et achètent surtout, en dehors des livres en langue anglaise, des livres français. La population allemande, fort clairsemée, n'exerce plus là son influence sur la vente du livre comme aux États-Unis, et nous avons pour cette industrie, du moins, un avantage marqué. La plupart des meilleures librairies appartiennent à des Canadiens français et les ouvrages en langue française occupent la plus large place dans leurs rayons. Il ne faudrait pas croire cependant que les livres allemands y font défaut; les livres scientifiques surtout sont très recherchés dans les bibliothèques de collèges et d'universités et c'est par le moyen que nous indiquions plus haut, c'est-à-dire par l'envoi régulier de prospectus et de catalogues qui font connaître les productions nouvelles, que la librairie allemande pénètre d'une manière relativement large au Canada. Nos éditeurs devront donc faire d'une manière continue une propagande très sérieuse dans le Dominion, ils seront appuyés par les nombreux Canadiens français qui voient tout ce qui vient de France avec une sympathie marquée. Si ces derniers pouvaient supprimer les droits d'entrée qui frappent encore le livre en langue étrangère, ils feraient faire à notre commerce un grand progrès au Canada.

Comme on a pu le voir par tout ce qui précède sur l'importation du livre français et la propagation de notre langue aux États-Unis, la question mérite la plus sérieuse attention et nous avons cru de notre devoir, bien que la vérité soit quelquefois dure à entendre, de la dire tout entière sans la moindre restriction. Loin de nous la pensée de vouloir froisser certaines susceptibilités : nous estimons que le vrai patriotisme consiste, non pas à flatter ses compatriotes, mais à leur dire toute la vérité. Nous avons, Dieu merci, une supériorité incontestable dans beaucoup de branches de

l'industrie en général; nous possédons encore la première place, incontestée celle-là, dans tout ce qui touche à l'art et au bon goût, mais il faut ne pas perdre de vue que les autres nations marchent aussi et sans relâche dans la voie du progrès et nous croyons qu'il serait coupable de ne pas laisser échapper librement le cri d'alarme sur ce qui se passe à l'étranger quand nos intérêts sont en jeu et de s'endormir dans une sécurité aussi trompeuse que pleine de périls.

Dans l'étude des expositions étrangères que nous allons aborder maintenant, l'Allemagne occupera une place très large, plus large qu'aucun autre pays. Nous ne devons pas perdre de vue, en effet, que tous nos efforts doivent tendre à contre-balancer l'influence de nos voisins dans toutes les contrées du globe en général et en particulier aux États-Unis et c'est en nous appliquant à les mieux connaître que nous pourrons lutter avec avantage.

II

ALLEMAGNE.

L'Allemagne était fort bien représentée, dans la section de la librairie, à Chicago, et son exposition, renfermant un très grand nombre d'ouvrages de toutes sortes, était très belle. L'arrangement des volumes, épars sur des tables, laissait peut-être à désirer au point de vue de l'aspect, mais le but poursuivi était atteint : faire connaître le plus possible les publications allemandes en les mettant à la portée du public, non pas seulement dans des rayons de bibliothèques, mais pour ainsi dire sous la main des visiteurs, de manière qu'elles parussent s'offrir d'elles-mêmes à leur curiosité. L'aspect n'avait rien de pittoresque, mais dans un pays où l'Allemagne compte tant de clients, les résultats n'ont pas été douteux. Aussi cette section, qui occupait sur les bords du lac Michigan le rez-de-chaussée du *Deutsches Haus* ou Pavillon allemand situé dans le parc Jackson, était-elle toujours remplie de nombreux visiteurs. Deux représentants, auxquels des gardiens en sous-ordre prêtaient leur concours, étaient occupés à renseigner le public.

Avant d'examiner chaque exposition en détail, quelques mots sur l'organisation actuelle de la librairie allemande nous feront mieux comprendre quel lien solide unit les libraires allemands, non seulement entre eux en Allemagne, mais partout où ils opèrent : aux États-Unis comme à Buenos-Ayres; au Cap de Bonne-Espérance, comme à Tokio, à Sidney, grâce au *Börsenverein* ou Bourse des libraires de Leipzig.

LIBRAIRIE.

Organisation. — De tous les pays, c'est l'Allemagne qui possède le plus de libraires. Il y en a 6,104 d'après le *Führer durch die Buchgewerbliche Kollectiv-Austellung des Deutschen Reichs in Chicago 1893*, qui contient les renseignements les plus intéressants sur la librairie de l'Empire allemand. Ces 6,000 libraires sont répartis dans 1,204 villes. De plus, sur la surface du globe ils sont répandus un peu partout : on en compte 772 en Autriche, 869 dans les autres États de l'Europe, 125 en Amérique, 9 en Asie, 8 en Afrique et 6 en Australie.

La librairie s'est développée dans les pays de langue allemande plus rapidement que partout ailleurs, par exemple dans l'Autriche-Hongrie et dans la Suisse allemande. Elle compte des représentants dans les pays les plus éloignés, partout où existent des centres peuplés d'Allemands. Par libraires, il faut entendre le commerce de livres proprement dit, celui de la musique, la librairie d'art et les cartes géographiques.

Elle a des représentants très divers et bien distincts : les éditeurs ou *Verleger,* les commissionnaires et les libraires détaillants ou *Sortimenter*. L'éditeur produit, le libraire écoule les produits et le commissionnaire sert d'intermédiaire entre les deux, intermédiaire très important chez nos voisins et même, comme on le verra plus loin, indispensable. Dans le commerce de la librairie de détail rentrent le colportage et la librairie d'occasion, branches qui se sont beaucoup accrues dans ces derniers temps et qui menacent de dépasser le commerce de livres neufs.

Le trafic des livres se faisait, dans les siècles précédents, à la foire de Francfort-sur-Mein et se bornait à des échanges. A l'époque de la Réforme, il se produisit une révolution dans le commerce des livres, et grâce à l'activité déployée dans l'imprimerie, le centre des affaires de librairie se transporta de Francfort à Leipzig, où il se trouve encore actuellement.

Le commerce des livres qui, jusqu'au commencement de ce siècle, se faisait presque exclusivement lors des foires, se développa par la création à Leipzig de maisons de commission qui sont encore une des spécialités caractéristiques de la librairie allemande. Tout libraire allemand a son représentant ou commissionnaire à Leipzig, qui sert d'intermédiaire au libraire détaillant pour ses affaires de librairie et ses intérêts en général. Le commissionnaire de Leipzig reçoit les commandes adressées par ses clients aux éditeurs, les transmet à ces derniers, qu'ils soient de Leipzig ou d'autre part; il veille autant que possible à ce que les commandes soient exécutées le plus promptement possible, groupe les envois qui lui sont remis et les expédie à dates fixes et régulièrement à ses correspondants. Il sert aussi d'intermédiaire pour effectuer les payements et de cette manière fait l'office de banquier. Depuis quelque temps, la *Reichs-Bank* ou Banque de l'Empire, avec son système de virements très bien organisé, a un peu modifié les rapports financiers du commissionnaire avec son client.

Tout libraire est tenu d'adresser ses envois à Leipzig, franco de port et de tous frais; par contre, les envois partant de Leipzig se font toujours en port dû. Un très grand nombre d'éditeurs habitant d'autres villes que

Leipzig ont un dépôt de leurs publications dans cette dernière ville, si bien que les commandes du libraire détaillant peuvent être exécutées sans retard à Leipzig même. Les commissionnaires de Leipzig, seuls, représentent à eux tous environ 7,500 libraires. Les autres centres de commission pour la vente des livres, mais dans un rayon plus restreint, sont Stuttgart, Berlin, Vienne, Budapest, Prague et Zurich.

L'échange des correspondances entre libraires avec l'Empire d'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Suisse se fait en grande partie par l'entremise du commissionnaire de Leipzig, qui transmet lettres, commandes, prospectus, etc., à la *Bestellanstalt* ou bureau spécial de distribution. Ce bureau se trouve dans la *Maison des Libraires* (*Deutsches Buchhändlerhaus*), à Leipzig, et a pour mission de distribuer toutes les correspondances au commissionnaire respectif des libraires détaillants; ce dernier les fait parvenir à l'adresse de ses clients dans les paquets, ballots ou caisses qu'il leur expédie.

On pourra se faire une idée de l'importance de cette institution quand on saura que quatorze employés sont occupés toute la journée, du matin jusqu'au soir, à trier des papiers d'affaires, et que le nombre de bulletins de commande, de circulaires, etc., s'élève, dans le courant d'une année, à plus de 30 millions.

Une autre branche du commerce de la librairie qui s'est développée d'une manière sérieuse à Leipzig, dans ces dernières années, est le *Barsortiment* ou la vente des livres au comptant. Le *Barsortimenter* ou revendeur, achète les livres les plus courants en grand nombre, les fait relier et les fournit au prix net original de l'éditeur. Les livres en langues étrangères sont également fournis au commerce par de nombreuses maisons de Leipzig.

Par suite de la centralisation de la majeure partie du commerce de la librairie à Leipzig, le libraire détaillant se trouve constamment en rapport avec les éditeurs. Par la voie de Leipzig, le libraire reçoit non seulement ses commandes à compte ferme, mais encore toutes les nouveautés qui viennent à paraître, et ces dernières lui sont pour la plupart fournies à condition. En Allemagne, le libraire sait exactement à quelle clientèle convient tel ou tel ouvrage et il le fait remettre en communication au domicile des personnes qu'il peut intéresser. Le client peut juger ainsi de la valeur de l'ouvrage qui lui est communiqué et il le garde le plus souvent. Les auteurs, en Allemagne, retirent de ce système un très grand avantage et c'est grâce à cette organisation que la production du livre dans ce pays dé-

passe celle des autres nations. En France, il semble que le libraire attende, en général, que l'acheteur vienne le trouver; le plus souvent, il s'abstient d'aller le solliciter. De là, pour l'éditeur, un surcroît de dépenses dans les frais de publicité par la voie des journaux, de l'affiche ou du prospectus.

Si nous pouvions obtenir de nos libraires détaillants, en France, qu'ils employassent le système allemand pour faire connaître les nouvelles productions littéraires et scientifiques, nous aurions fait un grand progrès, et ce système contribuerait puissamment à la vente du livre. C'est un peu grâce à lui que la production en Allemagne atteint des chiffres considérables.

Börsenverein. — C'est en 1825 que fut fondé à Leipzig le *Börsenverein der deutschen Buchhändler* qui correspond en beaucoup plus grand à notre Cercle de la librairie. Cette vaste association étend ses opérations spécialement sur l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Suisse et aussi un peu sur tout le monde civilisé, si bien que sur le globe on rencontre un peu partout des libraires qui sont en rapport avec le *Börsenverein.*

Au commencement de 1892, d'après le catalogue de la section de librairie allemande, l'Association des libraires allemands comptait 2,672 membres représentant 2,490 maisons. Dans ce nombre l'Allemagne figurait pour 2,243 membres; l'Autriche-Hongrie, pour 179; la Suisse, 118; la Belgique, 6; le Danemark, 4; la France, 20; la Grèce, 1; la Grande-Bretagne, 15; la Hollande, 8; l'Italie, 16; la Norvège, 4; la Roumanie, 1; la Russie, 34; la Suède, 6; la Turquie 2, et l'Amérique, 15. En mars 1893 le nombre des membres était monté à 2,726.

Le *Börsenverein* a revisé ses statuts le 25 septembre 1887. Il a eu en vue surtout la défense des intérêts de la librairie allemande dans toutes ses branches. Il s'est attaché d'une manière toute particulière à chercher les moyens capables d'étendre et de faciliter de plus en plus et de part et d'autre les relations d'affaires, la simplification des règlements de compte, la fixation de certaines règles ayant trait aux rapports avec le public et surtout l'uniformité des prix de vente et la question des rabais à accorder à certaines catégories de personnes, enfin la fondation de caisses de secours et de protection pour les employés. Une excellente coutume attachée à l'organisation générale de la librairie allemande et destinée à former une école de libraires instruits et connaissant à fond leur profession consiste à faire faire à tout jeune homme, qui se destine au commerce de la librairie, un apprentissage de trois années; il ne devient réellement commis libraire

qu'au bout de ces trois ans et retire de ses chefs un certificat qui lui sert pour ainsi dire de diplôme. Il en résulte un ensemble de jeunes libraires qui, lorsque le moment est venu de s'établir — et ils s'établissent en grand nombre, — font des chefs de maison expérimentés. Ce système ne contribue pas peu à donner à la librairie allemande de sérieux représentants et d'utiles auxiliaires capables tant dans leur pays qu'à l'étranger d'aider puissamment à la vente et à l'écoulement des livres.

Le *Börsenverein* a joué de tout temps un rôle important quand il s'est agi d'établir des règlements pour la corporation tout entière. Il a rendu des services inappréciables dans la lutte qu'il a engagée et soutenue victorieusement contre la contrefaçon et il a aidé puissamment à faire voter la loi pour la protection littéraire. Tout récemment il a élaboré un règlement qui fixe d'une manière certaine les usages commerciaux, jusqu'alors peu déterminés, qui doivent régir la corporation. Un autre mouvement dû à son initiative est le règlement qui régit les rapports entre auteurs et éditeurs et qui va servir de travail préparatoire à la loi d'État qui doit être présentée prochainement au Reichstag. Mais le plus grand service que le *Börsenverein* a rendu à la corporation est d'avoir su maintenir, après une lutte de longues années, le principe de la vente au prix fort dans la librairie allemande, c'est-à-dire que le prix de vente au public ordinaire ne doit pas être inférieur au prix marqué. En un mot c'est grâce aux efforts incessants du *Börsenverein* que le commerce de la librairie a été protégé d'une manière efficace contre la concurrence des gâcheurs de prix (*Schleuderer*), qu'il a combattus, énergiquement soutenu par la majorité des libraires coalisés.

Un mouvement dans le même sens s'est produit chez nous l'année dernière, mais il est de date trop récente pour qu'on puisse en prévoir encore les résultats. Il serait à désirer que les efforts qui sont tentés pour unifier les prix aboutissent le plus vite possible.

A côté du *Börsenverein*, fonctionnent des associations locales de moindre importance au nombre de 31. Elles sont répandues un peu partout en Allemagne dans des cercles ou villes déterminées et sont autant d'auxiliaires dont les efforts tendent au même but que le *Börsenverein*, qui forme pour ainsi dire le comité central. Une autre institution mérite d'être signalée ici, c'est la Société de secours des libraires allemands et l'Union de secours des employés en librairie qui a pour but, comme son titre l'indique, de venir en aide à ses membres dans le besoin ou à leur famille, quand ils viennent à décéder, laissant une veuve et des enfants dans la gêne.

L'immeuble du *Börsenverein* ou Bourse des libraires, érigé en 1836 à Leipzig, étant devenu insuffisant, un nouveau bâtiment fut construit de 1886 à 1888 sous le nom de *Maison des libraires allemands* au prix de 1,250,000 francs. Ce vaste monument contient réunis tous les services du *Börsenverein :* la *Geschäftsstelle* ou bureaux, le *Börsenblatt,* organe quotidien des libraires avec la rédaction, l'administration et l'imprimerie, la rédaction de l'annuaire de la librairie allemande, le *Schulz-Adressbuch,* la bibliothèque, la *Bestellanstalt* dont nous avons parlé plus haut et qui a pour but de distribuer toutes les commandes et papiers d'affaires de toutes sortes, puis la *Société centrale de l'industrie du livre* s'occupant entre autres de faire des expositions permanentes de livres, où les ouvrages sont renouvelés chaque semaine par des ouvrages plus récents. Tous les ans il s'y tient une exposition générale qui a lieu généralement au moment de la foire; enfin le *Börsenverein* possède dans son immeuble le *Musée de l'industrie du livre* qui n'est pas le moins intéressant.

Tous les ans à l'époque de la foire de la librairie (*Ostermesse*) qui a lieu quelques semaines après Pâques, c'est à la Bourse des libraires que se tiennent, le dimanche de la *Cantate,* les assemblées générales, où se discutent toutes les questions ayant trait à la librairie, tandis que le jour suivant on y règle les comptes de l'année précédente, comptes arrêtés au 31 décembre de l'année écoulée. C'est même une des particularités de la librairie allemande, qu'on paye en avril ou mai, suivant l'époque où tombe le jour de Pâques, les ouvrages reçus entre le 1er janvier et le 31 décembre de l'année précédente. Les trois ou quatre mois qui précèdent la foire sont mis à profit pour retourner les volumes invendus et dresser les états de compte qui sont envoyés aux éditeurs pour le règlement définitif des comptes de l'année précédente qui se font comme nous l'avons dit une fois par an à la foire de Pâques. En Allemagne, comme en Autriche-Hongrie et en Suisse, les envois à condition pour une si longue durée se font sur une très grande échelle, c'est ce qui permet aux libraires de ces pays d'envoyer eux-mêmes à condition à leurs clients les ouvrages qui les intéressent. L'écoulement des livres y gagne énormément et il faut reconnaître que la grosse production de livres chez nos voisins est due aux grandes facilités accordées par les éditeurs et qui consistent à recevoir beaucoup de nouveautés sans autre risque que celui du transport; elle est due aussi à cette foule de libraires expérimentés et connaissant bien leur métier qui pratiquent tous le système d'envoyer à l'examen les livres qu'ils reçoivent.

Bibliographie. — La bibliographie est arrivée à un haut degré de perfection. Le *Börsenblatt,* l'organe des libraires allemands publié par le *Börsenverein,* donne dans ses numéros, qui paraissent tous les jours, excepté les dimanches et fêtes, la nomenclature de toutes les nouveautés dans toutes les branches. Des catalogues, réunissant toutes les publications, donnent la bibliographie de tout ce qui paraît par semaine, par mois, par trimestre, par semestre, par an. D'autres catalogues plus importants sont publiés tous les cinq ans; ils sont classés d'après divers systèmes et, suivant pas à pas la marche de la production, sont une source précieuse de renseignements pour les travailleurs et les savants. A côté de cela, des catalogues spéciaux, traitant de chaque science à tous les degrés, paraissent en grand nombre et facilitent la tâche du libraire et des auteurs, grâce à une compilation méticuleuse et des plus consciencieuses.

Production. — En 1892, les nouvelles publications s'élevaient à près de 23,000, en 1871, ce chiffre n'était que de 11,000; en 1881, il atteignait 15,000 et en 1891 il dépassait déjà 21,000. Le nombre des libraires augmentait dans la même proportion. En 1871, le *Schulz-Adressbuch* comptait 3,828 libraires; en 1893, leur nombre est de 7,893, répartis sur le globe et, pour la plupart, ils servent à faire connaître et répandre le livre allemand, tout en s'occupant de la vente des livres d'occasion et d'articles de papeterie. Dans toutes les branches de la librairie, qu'il s'agisse des livres, des journaux, de la librairie de détail proprement dite, du colportage, des livres d'occasion, des livres d'art, des cartes ou de la musique, on constate que les progrès sont constants, et on n'a eu qu'à jeter un coup d'œil sur l'exposition du pavillon allemand, dans le parc Jackson, pour s'apercevoir qu'il y a eu beaucoup de progrès de réalisés dans la fabrication des ouvrages de toutes sortes.

Publications musicales. — Le commerce de la musique est considéré comme une branche du commerce des livres. On estime à 5,302 le nombre des libraires qui vendent de la musique, mais on ne compte que 500 maisons environ qui en font le commerce exclusif. En 1891, on a relevé, comme production totale en musique, un nombre de 8,609 ouvrages, nombre qui dépasse la production de tous les autres pays. Les éditeurs de musique, qui sont actuellement 250 environ, se répartissent un peu dans toutes les villes d'Allemagne et les éditions classiques ont conquis depuis longtemps la meilleure place sur le marché de tous les pays.

Cartes géographiques. — La cartographie a pris en Allemagne, depuis les dernières années surtout, une extension considérable, grâce à l'activité déployée dans les établissements géographiques de Berlin, Gotha, Leipzig, Weimar et Glogau. Ces établissements sont renseignés admirablement par les Sociétés de géographie, qui leur communiquent une foule de documents, leur permettant ainsi de mettre les cartes constamment à jour avec les toutes dernières modifications. Il n'est donc pas étonnant que la cartographie allemande progresse sans cesse à tous égards et donne satisfaction aux plus difficiles parmi les savants, les explorateurs, les commerçants et les écoles.

On voit par tout ce qui précède que l'organisation de la librairie allemande laisse bien peu à désirer. Nous avons insisté longuement sur ce sujet, car, sans prendre la totalité des moyens employés par nos voisins, il y aurait lieu de s'en inspirer, les résultats qu'ils obtiennent étant des plus satisfaisants. C'est grâce à cette organisation que le commerce des livres allemands tend de plus en plus à se développer non seulement en Allemagne et en Europe, mais aussi dans le Nouveau-Monde et les autres parties du globe. C'est un auxiliaire puissant pour la propagation des livres en général soit par l'entremise des membres du *Börsenverein* établis aux États-Unis et qui inondent de prospectus et de catalogues les bibliothèques, les universités et les professeurs, soit par le *Börsenblatt* qui pénètre dans tous les centres non seulement d'Amérique, mais encore du monde entier. Le croirait-on? ce sont les libraires allemands à New-York et à Boston qui détiennent dans leurs mains la meilleure clientèle de livres français.

IMPRIMERIE.

Il n'est pas rare de rencontrer en Allemagne un grand nombre d'imprimeries possédant un outillage complet non seulement pour imprimer, c'est-à-dire composer et tirer, mais encore fondant leurs caractères et appliquant tous les procédés de reproduction graphique dans ce qu'ils ont de plus étendu. Elles n'ont pas besoin, comme dans beaucoup de nos imprimeries, de recourir isolément au fondeur, au clicheur, au graveur, etc., pris en dehors de leur établissement, elles ont tout sous la main sans sortir de chez elles. Du reste les chiffres qui suivent vont nous édifier sur le développement de l'imprimerie chez nos voisins. D'après une statistique

très consciencieusement faite par M. Karl Klimsch, de Francfort-sur-Mein, il y avait, en 1889, en Allemagne, 4,243 imprimeries n'imprimant exclusivement que des livres et 1,067 autres s'occupant d'imprimerie et de lithographie. C'était donc un total de 5,310 imprimeries travaillant avec 16,172 machines de divers systèmes depuis la presse rotative jusqu'à la presse à bras. Il faut ajouter à ce chiffre 9,000 machines auxiliaires et environ 2,000 machines à vapeur représentant une force de 12,000 chevaux-vapeur, de sorte que l'imprimerie qui sert à la fabrication du livre travaillait avec 27,200 machines diverses en chiffres ronds.

A la composition, on comptait plus de 35,000 personnes, dont 1,647 protes, 1,028 correcteurs, 24,077 compositeurs hommes, 240 compositeurs femmes et 8,309 apprentis. Voilà pour le personnel employé à l'impression; quant aux machines, elles occupaient 15,440 ouvriers. Qu'on ajoute à ces chiffres environ 20,000 employés aux écritures et dans les bureaux, on arrive pour l'année 1890 au nombre de 70,000 personnes employées dans les imprimeries d'Allemagne.

Depuis cette époque, le nombre des imprimeries s'est accru de plus de 500 établissements nouveaux, le personnel et le nombre de machines ont augmenté en proportion. La ville qui compte le plus d'imprimeries est Berlin, qui en possède actuellement 602. On admet que dans cette branche d'industrie, l'Allemagne n'est dépassée que par l'Angleterre et les États-Unis.

Au point de vue de la production et des moyens d'action, l'Allemagne n'est surpassée par aucune autre nation. Les chefs des grandes imprimeries sont pour la plupart à la tête de capitaux importants, ils se tiennent au courant des procédés les plus nouveaux et des inventions les plus récentes.

Les produits des fonderies en caractères, sans arriver au fini de ceux des usines similaires d'Angleterre ou d'Amérique, obtiennent, grâce à leur excellent matériel, de très bons résultats tant comme qualité que comme variété. Quant aux machines employées pour l'imprimerie du livre, elles sont arrivées en Allemagne à une grande perfection, et par la supériorité reconnue de l'enseignement technique dans les écoles d'Allemagne, les industriels qui se livrent aux travaux d'imprimerie y trouvent un personnel spécial, dont l'instruction moyenne est assez complète pour élever le niveau de perfection des produits de leur industrie. Parlons d'abord des imprimeries qui se livrent à l'impression du livre.

Livres. — Nous avons vu plus haut qu'on avait constaté pour l'année

IMPRIMERIE NATIONALE.

1891 une production de 22,000 ouvrages, ce qui donne à l'Allemagne, si on ne considère que la quantité, le pas sur les autres pays. A ce chiffre, doivent s'ajouter les nombreuses réimpressions, plus les ouvrages qui, bien qu'imprimés en Allemagne, sont destinés à l'étranger; pour ces derniers les moyens de constatation manquent totalement. En ce qui concerne la bonne impression des livres, l'éditeur y a une grande part, on l'a répété souvent; c'est lui, et non l'imprimeur, qui indique les caractères à employer, qui choisit le papier, fixe en un mot le coût de l'impression. Chaque fois que l'imprimeur y a trouvé une rémunération suffisante, le résultat n'a rien laissé à désirer et les ouvrages de luxe de même que les publications illustrées ou les livres à figures comme aussi la musique, qui sont sortis des presses de Leipzig, Stuttgart et Berlin ou même de villes de province moins importantes, peuvent être comparés sans désavantage avec les publications similaires de France.

Publications illustrées. — Une mention spéciale doit être faite des illustrations. Depuis quelques années on constate de grands progrès dans cet art. L'ouvrage illustré gagne de plus en plus la faveur du public et, pour y répondre, éditeurs et imprimeurs réunissent leurs efforts dans le but d'arriver à une exécution parfaite, non seulement pour orner les ouvrages de grand luxe, mais aussi pour compléter ou expliquer le texte, le plus souvent, en employant la couleur. La réussite a été complète et on n'a qu'à examiner pour s'en convaincre les grandes éditions illustrées des classiques comme Gœthe, Schiller, Shakespeare, les grandes bibles illustrées ainsi que les nombreux ouvrages de voyages et d'histoire naturelle. Nous ne devons pas oublier les journaux illustrés tels que la *Leipziger illustrirte Zeitung*, la *Moderne Kunst, Ueber Land und Meer, Daheim, Gartenlaube, Münchener fliegende Blätter* et une foule d'autres.

Les illustrations en noir ont certainement atteint une certaine perfection, mais on a voulu aller plus loin et imprimer en couleurs pour avoir une représentation plus exacte de la réalité, on y a peut-être moins réussi, mais l'usage s'en répand de plus en plus. On emploie beaucoup la chromotypographie, qui vaut la chromolithographie dans les reproductions artistiques, et a l'avantage de procéder plus rapidement. L'impression typographique en couleur n'est pas seulement employée pour illustrer des publications artistiques de grand luxe et des livres à figures, on l'emploie aussi, comme chez nous, à illustrer des journaux dont le tirage est considérable.

Nous pouvons voir par la *Moderne Kunst* ce qu'on peut obtenir en ce genre. Sans trop de frais elle est parvenue à de très bons résultats et les numéros de Noël de l'an dernier, sans atteindre la perfection du *Figaro-Noël* ou du *Paris-Noël,* égalent, s'ils ne les dépassent, les publications similaires anglaises aux tons souvent heurtés, et qui n'ont pas le moelleux des teintes que nous obtenons chez nous. Deux procédés, celui inventé par le docteur Eug. Albert, *l'Albertchromie,* et celui de E. Vogelkurtz feront faire à la typographie en couleurs de notables progrès.

L'impression des billets de banque qui, à l'art d'imprimer comme on le fait pour les livres, exige un supplément d'expérience dans l'emploi des procédés graphiques, est maintenant le monopole de la *Reichsdruckerei* ou Imprimerie de l'Empire. Elle seule fabrique le papier-monnaie de l'Empire d'Allemagne et les bons de la poste allemande. Ces deux sortes de travaux ont peut-être au point de vue de l'illustration perdu de leur variété, mais l'uniformité qui l'a remplacée y a certainement gagné par le fini du travail, qui rend la contrefaçon impossible.

A la tête de l'important établissement de la *Kaiserlich Deutsche Reichsdruckerei* se trouve M. Busse. M. von Stephan, secrétaire d'État et directeur général des postes de l'Empire d'Allemagne, dirige la section technique de l'Imprimerie impériale. Cette dernière ne s'occupe pas seulement d'imprimer les travaux courants du Gouvernement allemand, mais elle a aussi la mission de développer au plus haut degré, à l'Imprimerie impériale, tous les arts graphiques, lithographie, héliogravure, gravure sur bois et sur cuivre, etc.

Le travail le plus remarquable a été certainement la reproduction obtenue par la gravure sur cuivre des peintures des anciens maîtres, disséminées aux quatre coins de l'Europe, et nous nous proposons d'y revenir, lorsque nous étudierons les produits de cette imprimerie. C'est le professeur Röse qui était chargé de représenter la chalcographie à l'Exposition, et sa haute compétence a su mettre en valeur la reproduction remarquable des œuvres de Rembrandt, Dürer, Albrecht, Menzel, etc., sorties des presses de l'Imprimerie impériale.

Les imprimeries privées de Leipzig et de Francfort, qui s'occupaient autrefois de la fabrication des billets de banque pour le compte de banques qui avaient le privilège d'émettre du papier-monnaie, durent, lorsque ce privilège passa à l'Imprimerie impériale, solliciter des commandes à l'étran-

ger pour des travaux de même nature, notamment dans l'Amérique du Sud et dans certaines contrées de l'Asie. Ces travaux portent surtout sur le papier-monnaie, les timbres-poste, les titres, etc., et sont exécutés avec une rare perfection; ils peuvent être pris pour modèles au point de vue du fini et de la sécurité qu'ils offrent contre les imitations.

Travaux de ville. — Les petites imprimeries, c'est-à-dire celles qui ne rentrent pas dans la catégorie des établissements qui ne s'occupent ni de l'impression des grands ouvrages, ni des ouvrages illustrés, ni des journaux, ne peuvent être comparées à ces dernières, mais leur sont pour ainsi dire subordonnées. Si l'on mesurait le progrès de la civilisation, dans la masse d'un peuple, au nombre des imprimeries ordinaires, la nation allemande occuperait le premier rang. L'emploi d'imprimés pour le commerce, les associations et les familles est énorme en Allemagne. Nous ne pouvons faire ici une comparaison avec ce qui se produit en Angleterre ou aux États-Unis, où l'on arrive dans ce genre de travaux à un chiffre bien supérieur, mais il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue de l'exécution, l'Allemagne n'est pas au-dessous de ce qui s'imprime chez nous.

Les travaux d'impression soignés ne dépendent pas toujours du compositeur et de l'imprimeur, mais aussi du dessinateur, du graveur, du fondeur, et ils demandent le concours de tous les arts graphiques à la fois. Ils sont tributaires, et dans une large mesure, de la typographie en couleurs, branche qui a fait de réels progrès dans ces dernières années, on l'a constaté à Chicago.

Bien des causes ont marqué leur influence dans la marche ascendante de cette industrie. Les artistes et les maîtres de l'art ont senti le besoin d'avoir parmi les praticiens des auxiliaires utiles. Ils se sont adjoint des gens du métier, réputés pour leur habileté, et ont cherché dans les divers styles et les différents arts tout ce qui pouvait concourir à donner une bonne disposition à la composition. Les industries spéciales ont formé des associations, dont avant tout on s'est appliqué à cultiver le goût et à développer le sens artistique. On a pu voir dans l'exposition collective allemande, encadrées dans un tableau, les feuilles du dernier volume des *Modèles publiés par l'Association des imprimeurs allemands,* qui ont montré jusqu'à l'évidence qu'en Allemagne ce ne sont pas toujours les plus grandes imprimeries qui font les travaux les plus soignés, mais qu'il existe de modestes imprimeries, au fond de provinces éloignées, dont les travaux témoignent d'un art véri-

table. Le résultat a été que de nombreuses imprimeries de province ont exercé leur activité de ce côté et en ont retiré de gros profits, elles se sont adonnées à l'impression des travaux de ville pour les différents usages du commerce et en ont fait une branche importante de leur maison.

Journaux. — L'impression des journaux et revues est très développée en Allemagne, et si l'on ne considère que le nombre, cette industrie tient un fort bon rang. Les tirages sont loin d'atteindre le chiffre colossal des feuilles gigantesques de New-York ou de Londres, et le tirage de certains journaux de Paris leur est supérieur, mais par suite de la décentralisation politique et commerciale en Allemagne, le nombre des journaux quotidiens, tirant une ou plusieurs éditions par jour, dépasse celui des États-Unis. D'après le tarif qu'a dressé la direction des Postes, en vue des abonnements acceptés par elle, on compte, pour l'année 1893, dans son catalogue général, 6,664 journaux, sans parler des suppléments. Il y en a 6,522 rédigés dans la langue du pays et 142 dans d'autres langues. Quant à la périodicité, on relève qu'il y a 4 journaux qui paraissent dix-neuf fois par semaine; 9, dix-huit fois; 1, quatorze fois; 17, treize fois; 55, douze fois; et 1, onze fois par semaine.

Certes, l'Allemagne brille par le nombre de ses journaux, mais si l'on considère l'impression, le papier et la disposition, la qualité laisse beaucoup à désirer et reste bien au-dessous de ce qu'on fait en Angleterre et aux États-Unis. Il faut reconnaître que ces pays disposent de moyens bien plus puissants et d'un nombre de lecteurs autrement important; ils peuvent donc sans inconvénient mettre plus de luxe dans la matière employée et apporter des soins plus méticuleux à la confection matérielle du journal. Il faut ajouter que les caractères gothiques, employés en Allemagne, mêlés aux caractères latins, surtout dans les annonces, produisent un effet détestable et offrent une disposition qui frise le mauvais goût.

Le développement inusité de la presse politique a bien donné naissance à une branche spéciale de commerce, qui consiste à céder à des journaux de province, quotidiens ou hebdomadaires, des suppléments humoristiques tout faits, espèce de passe-partout; mais ce genre d'affaires n'a pas encore atteint l'importance des *patent sides* d'Amérique. Ce sont des clichés tout préparés pour l'impression et contenant la presque totalité d'un numéro tout composé avec une partie politique, littéraire et humoristique. Ces clichés sont envoyés à certains journaux de province, qui n'ont qu'à ajouter

leur titre, les nouvelles locales et les annonces, pour avoir un numéro tout prêt à tirer.

Enseignement professionnel. — Il nous reste à parler de l'enseignement professionnel, dont l'imprimerie en Allemagne retire le plus grand profit. En dehors des écoles professionnelles dépendant de l'État, il y a, pour former les apprentis, dans les plus grands centres d'imprimerie, des écoles spéciales où, à côté de l'enseignement régulier, il y a un cours à part destiné aux futurs imprimeurs; on rencontre de ces écoles à Berlin, Leipzig, Hambourg et Dresde. Les grandes associations d'imprimeurs concourent aussi à l'enseignement professionnel; elles font régulièrement des rapports, elles réunissent des collections des meilleurs travaux, entretiennent des bibliothèques techniques que les intéressés peuvent consulter, etc. L'Académie royale des beaux-arts et École des arts et métiers de Leipzig a fondé un cours supérieur de dessin typographique; on y professe aussi l'enseignement de tous les arts graphiques, et des ateliers d'essai sont installés dans le but d'y joindre la pratique à la théorie. Le *Zentralverein für das gesammte Buchgewerbe* a centralisé l'enseignement technique et a pris en main la défense des intérêts de la corporation. Cette Société possède un musée remarquable et entretient des expositions permanentes, qui sont d'un secours inappréciable pour tous ceux qui cherchent à se perfectionner.

C'est ce musée qui possède la fameuse collection d'incunables Klemm. Le Gouvernement de Saxe en a fait l'acquisition au prix de 500,000 francs et l'a offerte gratuitement au *Zentralverein;* ce dernier l'enrichit régulièrement des dons qui lui sont adressés. Chaque année des expositions des nouveautés de la librairie ont lieu d'une manière permanente et on renouvelle chaque semaine les livres qui y sont exposés; de plus, de temps en temps, de grandes expositions sont ouvertes et donnent les moyens de s'instruire à ceux qui veulent se perfectionner dans l'art de l'imprimeur, offrant des modèles variés qui se renouvellent constamment. Enfin, l'Association des imprimeurs publie chaque année, depuis quatre ans, une collection des plus intéressantes et des plus instructives, comprenant exclusivement des modèles rassemblés un peu partout, aussi bien en Allemagne qu'à l'étranger et qu'on peut consulter à loisir.

Comme on le voit, rien n'a été négligé pour aider à perfectionner l'art de l'imprimeur en Allemagne. Nous allons maintenant examiner rapidement les autres industries qui sont les auxiliaires indispensables de l'imprimerie.

Caractères d'imprimerie. — L'exploitation de la fonderie des caractères en Allemagne se fait concurremment avec la fabrication des filets (*Messinglinien*) en cuivre, la galvanoplastie et la stéréotypie ou clichage. On rencontre cependant dans ces trois genres d'industrie des maisons qui s'adonnent exclusivement à une seule de ces fabrications. Nous avons déjà constaté plus haut que les fonderies de caractères et les fabriques de filets en cuivre avaient contribué puissamment aux progrès de l'imprimerie en Allemagne. Grâce aux améliorations apportées dans la fabrication des caractères d'imprimerie, de réels progrès ont été constatés à l'Exposition de Chicago par la consultation des diverses publications exposées et si on les compare avec les productions des années précédentes. Ces progrès portent surtout sur la variété des types qui est très étendue, principalement en ce qui concerne les travaux de ville. Dans la fabrication des types nouveaux, l'Allemagne est au-dessous de l'Amérique, mais elle produit beaucoup plus que la France et l'Angleterre. Les fondeurs allemands ont su profiter de nos leçons et ils se sont efforcés d'arriver à l'uniformité dans la hauteur des caractères, tandis qu'en Amérique et en Angleterre règne plutôt un certain arbitraire.

Toujours est-il que par suite de cette incessante recherche des moyens d'arriver à la perfection, grâce à la diversité des vignettes, des encadrements et des divers ornements en général, la fonderie de caractères allemande est en mesure de lutter avec un certain succès avec celles des autres pays. En 1889, l'Allemagne possédait 83 fonderies en caractères avec 2,152 ouvriers. Ces établissements travaillaient avec 90 machines à fondre complètes, 926 machines doubles et 371 machines auxiliaires de toutes sortes.

La fabrication des filets en cuivre comprend aussi celle des encadrements et ornements de toutes sortes. En 1889, elle comptait 9 établissements employant 136 ouvriers et 129 machines. La galvanoplastie, servant à obtenir des clichés, comprend aussi le cuivrage, l'aciérage et le nickelage des clichés. Cette branche compte 42 établissements travaillant avec 41 machines dynamo et 101 autres machines. Il n'est parlé ici que des établissements spéciaux et il n'est pas tenu compte dans ces chiffres des machines spéciales que possèdent la plupart des grandes imprimeries.

Stéréotypie. — La stéréotypie, par suite de l'usage d'appareils spéciaux destinés aux maisons peu importantes, s'est tellement étendue, qu'il n'y a presque pas d'imprimerie qui n'ait son atelier de clichage. On comptait pour

cette branche, il y a quelques années, 229 établissements travaillant avec 556 personnes, chiffre qui est bien dépassé maintenant. Les empreintes se prennent presque exclusivement au papier mâché, celles en plâtre ne sont employées que pour des travaux spéciaux. Pour sécher les matrices on a découvert certains procédés qui marquent un vrai progrès, entre autres la *Kaltstereotypie*, qu'on emploie avec succès pour l'impression des journaux et qui a l'immense avantage de ménager notablement les caractères qu'on désire clicher.

Enfin, la fabrication des caractères en bois est exploitée dans un grand nombre d'établissements. La gravure des caractères et des encadrements laisse bien peu à désirer; le traitement des bois et les moyens de les rendre insensibles aux influences de la température sont en progrès marqué; on a bien essayé ces derniers temps de faire des caractères d'affiches en cuivre, et leur durée était très supérieure à celle des caractères en bois, mais le prix de revient est très élevé, et en somme ces nouveaux caractères sont peu répandus.

Gravure sur bois, sur cuivre, sur acier. — En Allemagne, on a commencé à s'occuper sérieusement de la gravure sur bois en 1830, et actuellement les progrès réalisés sont très marqués. Sans avoir atteint la perfection des graveurs français, américains et anglais, les Allemands nous ont donné ces dernières années des travaux remarquables, et ils ne tarderont pas à marcher de pair avec leurs rivaux. Bien que les procédés photo-mécaniques aient fait une concurrence redoutable à la gravure sur bois, il sera difficille d'arriver au fini de cette dernière, car elle a pu, seule, donner des illustrations vraiment belles avec une douceur de ton et un moelleux dans les lignes, qu'il est difficile d'atteindre avec le procédé.

L'étude technique de la xylographie peut se diviser en deux parties principales, la gravure au trait, et la gravure à demi-teintes. La première, comme son nom l'indique, ne s'en tient qu'au trait du dessin et il faut que les divers plans des gravures soient déjà indiqués sur le dessin par des traits plus ou moins forts. Avec la gravure à demi-teintes, on procède tout autrement. Elle demande une exécution plus large et le dessinateur peut y apporter des tons variés. On peut aussi graver d'après une photographie. C'est alors au graveur à exprimer les tons par des traits ou points plus ou moins forts. La gravure à demi-teintes exige donc plus de soin, mais on arrive aussi à des effets charmants et à une rapidité d'exécution que la

gravure au trait est loin de pouvoir donner. Les Allemands ont montré, dans certaines publications, qu'ils font des progrès rapides dans cet art.

La gravure sur cuivre et sur acier a bien été un peu supplantée par les procédés photo-mécaniques, mais en ce qui concerne les travaux de cartographie, c'est encore le champ où elle s'exerce avec le plus d'avantages, et, il faut le reconnaître, en Allemagne le nombre des graveurs de talent est considérable. On constate aussi que la gravure à l'eau-forte a pris une grande extension dans ces dernières années.

Dans la cartographie, on est unanime à le reconnaître dans tous les pays, la première place appartient sans conteste à l'Allemagne. Qu'il s'agisse de cartes, de plans, de globes, etc., la production atteint un chiffre considérable. Les atlas d'écoles, en général d'un prix abordable, sont d'une grande clarté. Les cartes murales sont faites avec un soin particulier et les grands atlas ont une renommée universelle. Il faut convenir qu'ils atteignent des prix plus élevés qu'en France, mais cela tient aux matériaux et aux procédés soignés qui servent à les établir. L'exposition allemande nous a montré des échantillons remarquables de sa célèbre cartographie. Nous y reviendrons plus loin, en étudiant les productions des éditeurs allemands. Une autre industrie, qui se tient aussi à un bon rang, est celle des cartes en relief, qui est assez développée en Allemagne.

Procédé anastatique. — Il existe un procédé qui permet d'obtenir une reproduction très suffisante des *défets* d'ouvrages épuisés et même des ouvrages entiers à des prix très abordables; nous voulons parler du procédé *anastatique*, (*anastatischer Druck*). Il consiste à rafraîchir et ranimer la couleur de l'encre de l'original et à en prendre un report sur pierre ou sur zinc; de cette façon on peut obtenir autant d'exemplaires que l'on veut. A l'Exposition, on a pu voir des spécimens de ces reproductions, qui sont appelées à rendre de grands services.

RELIURE.

Il faut convenir, et nous ne sommes pas les seuls à le constater, que comme reliure personne n'a pu nous égaler. La vitrine de notre grand relieur, M. Gruel, a été un objet d'admiration pour les étrangers. Il ne faut pas toutefois se dissimuler que la reliure en Allemagne fait tous les jours des progrès. Elle manque encore du goût qui fait tant rechercher partout

les reliures françaises, mais comme reliure de commerce elle obtient déjà de très bons résultats. La reliure en gros a son siège principal à Leipzig; ensuite viennent Stuttgart et Berlin, comme grands centres de fabrication. Cette importante industrie est représentée par des maisons puissantes qui possèdent d'immenses fabriques, des machines à vapeur, un éclairage électrique, etc. On constate que le goût commence à se développer, sans atteindre encore la perfection. Un journal de New-York, l'*Evening Post,* le faisait remarquer au mois de juillet dernier dans un article très élogieux pour nous; sa conclusion était que, pour ce qui concerne la reliure, nous étions les maîtres incontestés.

Pour donner une idée de l'importance de cette fabrication dans certaines villes, disons qu'il n'est pas rare de rencontrer des fabriques qui possèdent 100 ouvriers pour Berlin, 150 pour Stuttgart et jusqu'à 300 à Leipzig. Dans cette dernière ville, le recensement des machines employées dans les ateliers de reliure a donné le nombre de 160 machines, dont 40 au moins servent à orner le plat des volumes, à dorer et à imprimer les titres. En 1891, un établissement de reliure de Leipzig a employé les matériaux suivants dont nous donnons la valeur en chiffres ronds : colle 6,500 francs; peau 37,000 francs; papier 40,000 francs; carton 45,000 francs; toile 59,000 francs; or en feuilles 60,000 francs; salaires 263,000 francs. Une autre fabrique de reliure à Leipzig a fourni en 1891 : 850,000 reliures complètes et 400,000 emboîtages, employant des matériaux pour une somme de 313,000 francs et payant des salaires pour une somme de 250,000 francs. Quelques-uns de ces vastes établissements ne remontent pas au delà de vingt-cinq ans, cinquante ans au plus, leur clientèle se trouve en majeure partie en Allemagne, mais ils fabriquent aussi beaucoup pour l'étranger.

La fabrication des registres a son principal siège à Hanovre. Dans les provinces rhénanes, elle est aussi fort bien représentée, et Hambourg possède plusieurs établissements, de même que Berlin et d'autres grandes villes. Les maisons principales peuvent concourir avantageusement avec les maisons anglaises et américaines, et il n'est pas rare de voir leurs représentants dans les cinq parties du monde où ils déploient une grande activité. Tous ces établissements spéciaux ont des machines à imprimer et des machines diverses pour la réglure, le façonnage, etc.

Une seconde branche de la reliure s'occupe des portefeuilles, des porte-

monnaies et des albums pour photographies; son siège principal est à Berlin et aussi à Offenbach sur le Mein. Les exportations à l'étranger atteignent un chiffre très élevé.

Une troisième branche de la reliure concourt à fabriquer des cartonnages. A Berlin, en Saxe, en Thuringe et dans la Prusse rhénane, on compte un certain nombre de fabriques, qui font surtout les cartonnages de luxe et ceux destinés au commerce et à l'industrie. Dans ces fabriques, on emploie beaucoup de femmes.

La gravure du cuivre est intimement liée à la reliure, dans ce sens qu'elle ne s'occupe presque exclusivement que de façonner des fers spéciaux, des lettres et des ornements en cuivre pour en parer la reliure. Cette industrie réside, dans son entier développement, surtout à Leipzig, Berlin, Stuttgart et Hambourg. Ce genre de gravure a trouvé un vaste champ d'activité dans la reliure, où l'on emploie la toile imprimée en couleurs. Pour ces sortes d'impressions sur toile, on emploie des plaques de cuivre gravées et des plaques de zinc qu'on a fait mordre à l'acide. Il n'est pas étonnant de voir pour une seule couverture de livre jusqu'à vingt plaques différentes, car pour chaque couleur et chaque métal il faut une plaque spéciale.

Les caractères en cuivre, qui servent au relieur pour imprimer à la main, se sont faits longtemps et presque exclusivement à Paris; depuis quelque temps, les Allemands fabriquent eux-mêmes et à meilleur marché; les relieurs allemands n'ont donc plus recours à la fabrication étrangère. Au contraire, bon nombre d'établissements de gravure d'Allemagne reçoivent des commandes de l'étranger. Leur principale clientèle se trouve en Angleterre et dans l'Amérique du Sud.

On dit que les Allemands ont de bonnes machines à imprimer; malheureusement ces dernières étaient si peu représentées à l'Exposition de Chicago, qu'il a été impossible de les étudier.

ENCRES D'IMPRIMERIE ET PÂTES À ROULEAUX.

La fabrication des encres d'imprimerie et celle de la pâte à rouleaux d'imprimerie forment une branche très importante de l'imprimerie allemande. D'après l'annuaire Klimsch, elle comprend 28 fabriques; deux d'entre elles possèdent des succursales en Amérique. Presque toutes fabri-

quent les matières qui entrent dans la composition des encres, à l'exception de l'huile et de quelques acides. Les encres se vendent à l'état liquide et aussi en poudre. En poudre, elles peuvent se conserver plus longtemps et être employées plus tard dans l'imprimerie, mélangées au vernis. On n'a pas de données certaines sur la fabrication totale des encres d'imprimerie; toutefois nous savons, qu'en 1890, une fabrique de Leipzig a livré 1,200,000 kilogrammes d'encres de couleurs.

La fabrication de la pâte à rouleaux en Allemagne suffit pour la consommation nationale, et on n'a recours ni à l'Amérique, ni à l'Angleterre. Les imprimeurs demandent surtout une pâte qui offre une certaine résistance à l'humidité ou à la chaleur, et cette propriété est obtenue d'une manière assez satisfaisante, pour que l'Allemagne arrive à en expédier dans les pays d'outre-mer.

PAPIERS.

La fabrication du papier touche de si près à l'industrie du livre, que nous ne pouvons nous abstenir d'en dire quelques mots, malgré les intéressantes observations de M. Augustin Blanchet (Rapport du Comité 20).

En 1891, l'Allemagne possédait 501 usines fabriquant le papier à la machine, 344 fabriques de carton et moulins à papier, avec un total de bien près de 1,000 machines à faire le papier. On a constaté qu'en outre il y avait en Allemagne 530 usines fabriquant de la pâte de bois, 38 autres s'occupant de préparer la pâte obtenue avec de la paille, et 63 usines pour la préparation de la cellulose. Comme tous ces établissements produisent beaucoup plus de papier que l'Allemagne n'en consomme, ils en font l'exportation sur une grande échelle.

La fabrication la plus importante porte sur les papiers de luxe, les papiers de couleurs, les papiers peints, les enveloppes, les papiers dentelles, les cornets en papier et la pâte à registre. Le nombre d'ouvriers employés à ces diverses fabrications s'élève au chiffre d'environ 60,000. La fabrication des papiers de couleurs est la plus développée, et peu de pays s'adressent ailleurs qu'en Allemagne pour acheter des papiers de cette sorte. Il n'est pas rare de voir à Berlin, Leipzig et Nurenberg de nombreuses fabriques de papier de luxe employer de 300 jusqu'à 1,200 ouvriers. Quelques-uns de ces établissements font de la publicité sur une vaste échelle (une maison va jusqu'à envoyer des prospectus en 17 langues) et leurs produits ont accès un peu partout dans tous les pays du monde.

L'exportation du papier, carton et objets en papier et en carton, papier à écrire, s'est élevée en 1891 à 110 millions de francs et l'importation en Allemagne à 17 millions seulement; la différence est donc de 93 millions au profit de l'Allemagne.

Après cette vue d'ensemble sur les diverses industries qui concourent à la fabrication du livre en Allemagne, nous allons examiner les différentes expositions des éditeurs allemands et des autres industries qui se rattachent à cette branche importante.

EXPOSITIONS ALLEMANDES.

Dans le parc Jackson, faisant face au lac Michigan, s'élevait une construction dans le style de la Renaissance allemande, première époque. Elle portait sur ses murs extérieurs des fresques aux couleurs variées, qui représentaient divers sujets du temps, avec inscriptions se détachant en lettres gothiques sur fonds bariolé. C'était le *Deutsches Haus*, littéralement «maison allemande» ou pavillon de l'Empire allemand. L'exposition collective des libraires allemands occupait le rez-de-chaussée et une partie du premier étage, le reste du Pavillon avait été réservé au Commissariat général et aux bureaux.

De toutes les expositions de librairie, celle de l'Allemagne réunissait bien certainement le plus de volumes. Les ouvrages dans tous les genres y figuraient avec une profusion, que le nombre seul des exposants peut expliquer. On comptait bien près de 400 noms dans le catalogue de l'exposition de librairie allemande. Ce dernier ne pouvait sans doute rivaliser avec la publication analogue que notre Cercle de la librairie a fait distribuer dans la section française et qui était une merveille de typographie et de bon goût, mais il présentait divers avantages que nous aurions aimé à rencontrer dans le catalogue français. Chaque éditeur y figurait à son ordre alphabétique avec les titres de ses principales publications et une notice donnait la date de fondation de la maison et des détails sur ses divers développements, depuis son origine jusqu'à l'époque actuelle; c'était là un document des plus utiles à consulter et d'un vif intérêt. Ces notices nous ont fait voir avec quel soin jaloux les libraires allemands tiennent au courant, au jour le jour, pour ainsi dire, leur généalogie. On rencontre là l'histoire abrégée de chaque maison avec l'indication des éditions qui ont été le commencement de leur fortune et aussi la mention de débuts souvent difficiles. Mais ce qui fait de ce catalogue un véritable document, c'est l'introduction qui le précède, écrite par des spécialistes, comme MM. G. Thomälen, E. Wiener et D. Schultz-Heucke, tenant de plus ou moins près au *Börsenverein* de Leipzig. Cette introduction donne une vue d'ensemble très complète sur l'industrie du livre en Allemagne et contient des renseignements précieux, qui nous ont servi pour établir certains chiffres de statistique publiés dans le présent rapport. Voilà une excel-

lente publication, dont les éditeurs français pourraient s'inspirer dans l'avenir.

Grâce à ce catalogue si complet sous tous les rapports, l'étude de l'exposition des livres dans la section allemande a été des plus profitables. Il est à remarquer que les éditeurs allemands, connaissant à fond les États-Unis, n'ont envoyé que des volumes reliés, sachant par expérience que l'Américain, et surtout les bibliothèques, préfèrent la reliure au volume broché. Pas de vitrines fermées, peu de rayons, les livres étaient là épars sur des tables, dans un pêle-mêle qui pouvait ne pas être artistique, c'est vrai, mais au moins, qui mettait les ouvrages exposés à la portée de la main des visiteurs. Un éditeur à lui seul, Bernhard Tauchnitz, de Leipzig, a exposé sa collection complète des *British Authors,* qui s'élève à près de 3,000 volumes. Quelques volumes de la collection eussent peut-être passé inaperçus, un nombre pareil ne pouvait manquer de frapper les regards. C'est là de la publicité bien comprise.

Ne pouvant dans le cadre restreint de ce travail consacrer une mention spéciale à chaque exposition, nous nous bornerons à signaler les plus saillantes. Malgré le chiffre énorme des exposants, tous les éditeurs n'étaient pas représentés, et certaines maisons très importantes ont fait défaut. Nous avons constaté avec surprise et regret l'absence de maisons comme Weidmann, de Berlin; Teubner, de Leipzig; Hirschwald, de Berlin; Paul Parey, de Berlin. L'importante maison F.-A. Brockhaus, de Leipzig, avait exposé son *Conversations-Lexicon* à l'exclusion de toute autre publication, c'était une lacune regrettable. Ces absences totales ou des participations incomplètes n'ont cependant pas diminué l'importance de l'Exposition et en se reportant à la forte organisation de la librairie allemande, qui est un modèle, on peut déduire une fois de plus de ces faits que l'union fait la force.

LIBRAIRIE.

Ce qui contribue sérieusement à la diffusion du livre allemand, ce sont les documents bibliographiques dont disposent les libraires. La librairie J.-C. Hinrichs, de Leipzig, par les matériaux qu'elle prépare avec un soin méticuleux et publie régulièrement en fascicules hebdomadaires, mensuels, puis par volume semestriel, annuel et quinquennal, a rendu de réels services à la corporation. Depuis 1798, époque où J.-C. Hinrichs a publié pour la première fois son catalogue, les fascicules ou volumes ont continué

à paraître régulièrement et sur le même plan. A l'Exposition, cette librairie nous a montré, à côté de cette vaste bibliographie, d'importants ouvrages sur l'Égypte et l'Assyrie, notamment le *Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch,* de Brugsch, en 7 volumes, d'un prix supérieur à 1,000 francs; du même auteur, le *Dictionnaire géographique de l'ancienne Égypte,* et le *Thesaurus inscriptionum aegyptiacarum.* Notons encore l'*Assyriologische Bibliothek,* publié par Fred. Delitzsch et Paul Haupt, et la *Realencyclopedie für protestantische Theologie und Kirche,* en 18 volumes. C'est en 1850 que la librairie J.-C. Hinrichs débuta dans la publication des ouvrages d'égyptologie; en 1874, elle continuait par l'assyriologie et, depuis une dizaine d'années, ses principales publications traitent de théologie.

Si nous avons parlé en premier lieu de la librairie J.-C. Hinrichs, c'est qu'à elle revient l'honneur d'avoir, il y a bientôt un siècle, fondé la bibliographie allemande, qui se continue encore maintenant sous la direction de son chef actuel, Hermann Rost. Elle n'est toutefois ni la plus ancienne, ni la plus importante, et si nous recherchons dans les archives de la librairie Cotta, de Stuttgart, nous trouvons qu'elle fait remonter la fondation de sa maison à 230 ans. Ce n'est qu'en 1787 que Johann Friedrich von Cotta prit la direction de la librairie, qu'il garda jusqu'à sa mort, en 1832; il était le fils de l'arrière petit-fils du fondateur. Une de ses premières entreprises fut la fondation de l'*Allgemeine Zeitung,* qui plus tard, en 1810, passa à Augsbourg, puis à Munich. A côté de ce journal, la librairie Cotta en publie beaucoup d'autres. Citons les *Horen,* dont il entreprit la publication avec le concours de Schiller et Gœthe, de 1795 à 1797, en attendant qu'il éditât plus tard leurs œuvres, avec celles d'une foule d'autres célébrités : Auerbach, Hebel, Herder, Jean-Paul Richter, Schlegel, Simrock, Uhland, etc. Ce ne furent pas seulement les ouvrages de littérature qui figurèrent dans son catalogue, toutes les branches de la science y furent représentées successivement. Nous y remarquons les noms les plus illustres, parmi les hommes d'État, les juristes, les économistes, les philologues, les historiens et les sciences diverses y trouvèrent leur place, qu'il s'agisse de la science de l'ingénieur, de la médecine, des mathématiques ou de la théologie. Ce sont les frères Kröner qui sont à la tête de cette importante maison d'édition depuis 1889. M. Wilhelm Spemann, qui était *juré* à l'Exposition de Chicago, y entra comme associé en 1891, en même temps que M. Alfred Kröner. On a surtout remarqué à

Chicago la *Bibliothek der Weltlitteratur,* comprenant 206 volumes si bien imprimés et joliment reliés en toile, pour le prix modeste de 1 fr. 25, puis la *Volksbibliothek,* avec 58 volumes, les œuvres de Gœthe en 36 volumes, les œuvres de Humboldt, les romans de Südermann et les discours politiques du prince de Bismarck.

Une non moins importante librairie, et dont l'origine remonte à 1786, est celle de Friedrich Vieweg, de Brunswick. Son fondateur Friedrich Vieweg, un travailleur infatigable, transféra sa librairie de Berlin à Brunswick en 1799 et, dans cette ville, il l'amena rapidement à une prospérité qui dure encore. Il approcha personnellement les plus grands hommes de son temps et il sut mettre ses relations à profit. Son fils Édouard, entré dans la maison en 1825, mourut en 1869 et ses successeurs continuent dignement l'œuvre commencée il y a plus d'un siècle. C'est surtout la chimie avec la physique et les sciences en général qui forment le fond des publications de la librairie Friedrich Vieweg und Sohn. Signalons le *Hand-Wörterbuch der Chemie,* de Fehling, dont 6 volumes ont paru; *Grundriss der Anatomie des Menschen,* par J. Henle et *Handbuch der systematischen Anatomie des Menschen,* en 3 volumes, du même auteur, et une *Encyclopédie agricole,* en 14 volumes, par Otto et Birnbaum. L'anthropologie est représentée par les *Anthropologische Sammlungen Deutschlands,* et la science de l'ingénieur par le *Lehrbuch der Ingenieur-und Maschinen-Mechanik,* par J. Weisbach. D'importants périodiques sont publiés par la librairie Vieweg; qu'il nous suffise de citer les plus connus, la *Deutsche Vierteljahrschrift für öffentliche Gesundheitspflege,* dirigée par A. Spies et M. Pistor, et l'*Archiv für Anthropologie* par Lindenschmidt et J. Ranke, autant de publications scientifiques qui font honneur à la librairie F. Vieweg und Sohn.

Les grandes encyclopédies allemandes étaient représentées à Chicago par le *Brockhaus Conversations-Lexicon* et le *Meyer's Conversations-Lexicon.*

Le dictionnaire de la conversation édité par la maison F. A. Brockhaus a une réputation universelle. La fondation de ce recueil remonte au siècle dernier, mais c'est en 1811 que la publication fut réellement achevée. La 14e édition est en cours de publication. A l'Exposition figuraient les cinq premiers volumes de la 14e édition et douze autres de la 13e. Il est regrettable que la maison F. A. Brockhaus n'ait exposé que ce seul spécimen parmi ses nombreuses publications : c'est un joyau qui demandait à ne pas rester isolé dans la bibliothèque où il se trouvait enfermé.

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'encyclopédie rivale, le *Meyer's Conversations Lexicon,* était par contre entourée et accompagnée d'une foule d'ouvrages importants, publiés par le Bibliographisches Institut (Meyer) de Leipzig. Cette vaste encyclopédie, qui en est à la 5e édition, fut commencée en 1839 et ne fut achevée que dix-sept ans plus tard, en 1855. C'est en 1874 que la maison d'édition actuelle dut se transporter à Leipzig, la publication de la 3e édition du *Conversations-Lexicon* ayant nécessité une mise en œuvre beaucoup plus large. C'est de ce moment aussi que date l'extension de l'*Institut.* Nous nous rappelons avoir visité en 1879 ce vaste établissement, et il nous a été donné de voir quel chemin il avait parcouru, depuis le jour, où le fondateur, Joseph Meyer, débuta à Gotha en 1826 dans une modeste maison, au fond d'un jardin, avec une imprimerie composée de deux presses à bras. Forcé de quitter Gotha en 1828, Jacques Meyer installait une imprimerie à Hildburghausen et c'est son fils, Hermann Julius Meyer, qui fit construire à Leipzig le vaste établissement actuel où les machines les plus perfectionnées et les procédés les plus nouveaux ont concouru à mettre sur pied des publications comme le *Conversations-Lexicon* en 16 volumes et 3 suppléments avec 10,000 gravures, cartes et plans dans le texte, plus 950 planches dont 150 chromos et 260 cartes; le *Thierleben,* de Brehm, en 10 volumes, contenant 1,800 gravures dans le texte, 9 grandes cartes, 100 planches en chromo et 80 gravures sur bois; la 3e édition est en cours de publication. On remarquait encore le *Meyer's Handlexicon,* un abrégé de la grande encyclopédie, et les guides de voyage *Meyer's Reisebücher.* A citer encore une magnifique collection de classiques comprenant toutes les littératures: allemande, anglaise, française, italienne, espagnole et portugaise, scandinave et russe et la littérature de l'antiquité, l'ensemble formant un nombre considérable de volumes.

Avec les publications universellement connues de Wilhelm Engelmann, de Leipzig, nous abordons un genre d'ouvrages de haute érudition. L'ouvrage remarquable de Ebers, *Papyros,* sur la médecine des anciens Égyptiens, en 2 volumes in-folio avec de très belles photolithographies, a surtout attiré l'attention. Le *Handbuch für die gesammte Augenheilkunde,* en 7 volumes, de Gräfe et Sämisch, le *Handbuch für spezielle Eisenbahntechnik,* par E. Heusinger von Waldegg, en 5 volumes, sont des ouvrages que les spécialistes prisent à une haute valeur. On a aussi remarqué l'ouvrage de Stein sur l'organisme des infusoires et l'histoire universelle de Weber en 16 volumes.

Enfin des périodiques, qui se trouvent dans toutes les bibliothèques du monde savant, comme la *Zeitschrift für wissenschaftliche Chemie* publiée par Van Siebold et Von Kölliker, et les *Botanische Jahrbücher,* de A. Engler, donnent la mesure de ce que peut chez nos voisins un puissant éditeur.

Les ouvrages de théologie sont une des principales spécialités de la librairie Herder, de Fribourg. Fondée en 1801, elle a successivement établi des succursales à Munich, Strasbourg, Vienne en Autriche et même à Saint-Louis aux États-Unis. A côté de l'importante encyclopédie ecclésiastique de Wetzer et Welte on a remarqué les *Acta et decreta sacrorum conciliorum recentiorum,* les ouvrages du cardinal Hergenröther, entre autres le *Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte* en 3 volumes, ceux du professeur Hettinger et de l'évêque Hefele; de ce dernier une histoire des conciles, et enfin de J. Janssen une histoire du peuple allemand en 6 volumes qui est digne d'attirer l'attention. Plusieurs importantes collections, le *Jahrbuch der Naturwissenschaften,* l'*Illustrierte Bibliothek der Länder-und Völkerkunde,* le *Herder's Conversations-Lexicon* et la bibliothèque théologique viennent clore dignement la longue suite d'ouvrages qu'a publiés la librairie Herder.

Les œuvres de Freytag et le dictionnaire allemand des frères Grimm ont trouvé dans S. Hirzel, de Leipzig, un éditeur consciencieux. Dans l'exposition d'Ernest Keil on remarquait la *Gartenlaube,* la célèbre revue de famille si répandue partout, et les romans de Marlitt et de Werner. Les frères Paetel nous montraient la *Deutsche Rundschau* et des romans des meilleurs auteurs. La librairie Puttkammer et Mühlbrecht, importante par ses ouvrages de jurisprudence et de statistique, avait exposé entre autres son *Wegweiser durch die neuere Literatur der Staats-und Rechts Wissenschaften,* par O. Mühlbrecht, qui rend d'inestimables services aux spécialistes.

Une fort ancienne maison d'édition, puisqu'elle a été fondée il y a plus de deux siècles à Hamm en Westphalie, en 1663, s'est surtout spécialisée sous la direction de son chef actuel Karl Müller-Grote, dans les publication de luxe. La bonne impression des classiques, Gœthe, Schiller, Lessing, Heine, etc., illustrés avec le plus grand soin, les dessins de Dürer et les gravures et eaux-fortes de Schongauer, Dürer et autres maîtres, témoignent d'une exécution irréprochable. Il nous faut signaler encore l'*Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen,* par Oncken, en 44 volumes, qui ont popularisé l'art de la gravure sur bois et sur cuivre.

Quoique plus jeune que la précédente, puisqu'elle ne date que de 1842, la librairie Springer n'en a pas moins prospéré rapidement. Dès sa fondation, elle a commencé à éditer des ouvrages sur la politique, mais plus tard elle publia surtout des ouvrages de pharmacie et de chimie appliquée; actuellement, elle édite aussi des livres de mathématiques, de physique et vingt périodiques divers s'occupant de sciences à tous les points de vue. Citons comme principaux ouvrages: *Arbeiten aus dem kaiserlichen Gesundheitsamte* en 7 volumes; *Index der Krystallformen der Mineralien,* par N. Goldschmidt, en 3 volumes; *Verfassungs Geschichte der Vereinigten Staaten von America,* par H. Holst; enfin le *Reichskursbuch,* qui est l'indicateur des chemins de fer le plus répandu en Allemagne et se tire à très grand nombre huit fois par an.

La librairie Trewendt, de Breslau, exposait son importante *Encyclopädie der Naturwissenschaften,* en cours de publication, et dont le tome XXXII va paraître incessamment. Karl Trübner, de Strasbourg, chef d'une jeune maison, comparée avec la plupart des précédentes, puisqu'elle ne date que de 1872, s'est déjà fait un nom comme éditeur de philologie allemande et orientale. Nous avons remarqué les ouvrages du Dr K. Brugmann sur les langues indo-germaniques et l'ouvrage important *Quellen und Forschungen zur Sprache und Kulturgeschichte der germanischen Völker,* enfin la *Zeitschrift für physiologische Chemie* publiée par F. Hoppe-Seyler.

La librairie Asher et Cie, de Berlin, édite des ouvrages scientifiques, mais surtout des ouvrages d'archéologie. Fondée en 1830 par Adolf Asher, elle est dirigée actuellement par MM. A. Behrend et E. Goldstücker. Elle possède à Londres une librairie de détail sous la même raison sociale. Un de ses plus beaux ouvrages est intitulé *Olympia,* recueil de documents sur les fouilles ordonnées à Olympia par le Gouvernement allemand. Ce recueil a été publié par le Ministère de l'Instruction publique de Prusse, sous la direction d'Ernst Curtius et de Friedrich Adler. L'ouvrage dont deux volumes ont paru comprendra en tout cinq volumes de texte, quatre volumes de planches et un album de cartes et plans; l'ouvrage est d'un prix élevé et coûtera 1,500 francs une fois complet. Un autre ouvrage important porte le titre de *Monumentos del arte mexicano antiguo* par Ant. Peñafiel. Il est en trois langues, espagnol, français et anglais; et les magnifiques planches qui l'accompagnent, au nombre de 318, témoignent de soins tout parti-

culiers. On voyait encore dans l'exposition de la librairie Asher et Cie trois grands in-folio contenant 141 planches en couleurs avec texte, pour servir à l'étude de la civilisation et de l'industrie au pays des Incas; il est intitulé *Das Todtenfeld von Ancon in Peru,* par W. Reiss et A. Stübel. Enfin citons un périodique important, *Zeitschrift für Ethnologie,* organe de la Société d'anthropologie de Berlin dont les noms de rédacteurs, A. Virchow, A. Hartmann, A. Bastian, A. Voss, disent assez la haute valeur.

La librairie Alexandre Duncker avait exposé la *Correspondance politique de Frédéric le Grand,* qui comprend 30 volumes in-4°; un beau volume grand in-folio bien relié, *Ein Kairserheim,* et des *Aquarelles* de Christian Wilberg.

Bernard Friedrich Voigt, de Weimar, s'est créé une spécialité qui n'a pas peu contribué aux progrès réalisés dans tous les métiers. Il a publié une collection de manuels pour toutes les professions, et il y a peu de ces dernières qui n'y soient représentées. Ces manuels sont très populaires et on les rencontre presque partout dans chaque atelier d'Allemagne, où ils apportent des connaissances techniques très profitables à l'industrie. A côté de ces manuels, qui peuvent paraître en général d'un prix assez élevé pour la masse, la librairie Voigt a publié une nécrologie allemande en 30 volumes et une géographie par Cannabich, qui méritent d'être signalées.

Tout le monde connaît la publication des *Westermann's Monatshefte* à laquelle l'éditeur George Westermann, de Brunswick, a attaché son nom et qui se recommande à tous tant pour le fond que pour la forme. Cette maison publie un dictionnaire qui est très répandu en France, *Vollständiges Wörterbuch der französischen und deutschen Sprache,* en un volume, par M. A. Thibaut. Il est difficile de rencontrer quelque chose de plus clair comme rédaction et de mieux imprimé comme texte; aussi comme dictionnaire courant a-t-il une grande vogue dans tous les pays.

Nous avons dit quelques mots de la collection de Bernard Tauchnitz, de Leipzig. C'est en 1841 que parut le premier volume des *British Authors* et depuis, cette collection connue dans le monde entier s'est enrichie régulièrement des productions de tout ce que l'Amérique et l'Angleterre comptent d'auteurs célèbres. Une autre collection, *The German Authors,* qui en est à son 51e volume, figurait aussi à l'Exposition avec de nombreux dictionnaires dans toutes les langues.

Si les Allemands ont publié des ouvrages de haute érudition un peu dans tous les genres, ouvrages de longue haleine qui ont demandé beaucoup de travail et d'énormes sacrifices d'argent, il est une science où ils excellent, c'est la géographie. La cartographie allemande occupe sans conteste le premier rang, tant pour la richesse des documents que pour l'exécution parfaite des cartes. L'Angleterre publie de magnifiques cartes comme celles que nous avons vues dans l'exposition Johnston and C°; l'Amérique nous a donné de fort beaux atlas; la maison Hachette, il y a peu de temps, a publié le superbe atlas Schrader, Antoine et Prudent, mais aucun pays ne possède l'égal des atlas Stieler, qu'a publiés Justus Perthes, de Gotha, et qui donnent la mesure de ce que peut un travail assidu, joint à une méthode scrupuleuse, le tout mis en œuvre par des hommes de science réfléchis et des travailleurs infatigables. L'établissement de Justus Perthes date de 1785 et son fonds de librairie se composait alors principalement de l'*Almanach de Gotha* qu'il avait acheté de la librairie Ettinger. A la mort du fondateur, la maison passa successivement entre les mains de deux de ses héritiers. Lorsque le dernier mourut, Bernhard Perthes, le propriétaire actuel, était trop jeune pour entrer dans la maison et cette dernière fut gérée par deux parents et amis de la famille, Müller et Besser, jusqu'au 1er juillet 1881, époque de l'entrée définitive du chef actuel.

De l'Institut géographique de Justus Perthes sort la précieuse publication intitulée *Petermann's Mittheilungen*, à la tête de laquelle se trouve M. A. Supan et qui passe pour renfermer les meilleurs documents géographiques. Tout le monde connaît à côté de l'atlas Stieler celui de Berghaus qui traite plus spécialement de la géographie physique et comprend autant d'atlas séparés pour la géologie, l'hydrographie, la météorologie, le magnétisme terrestre, la flore, le règne animal et la population. Nous avons eu également sous les yeux l'atlas historique de Spruner, qui comprend le moyen âge et les temps modernes, et une très belle carte d'Afrique en 12 feuillets. L'Institut géographique a aussi publié un petit atlas de poche, qui est une merveille, et tout dernièrement un petit *Atlas antiquus* de poche, qui a eu un succès des plus mérités.

Les travaux géographiques ne sont pas exécutés avec succès seulement par Justus Perthes; d'autres maisons ont suivi cette voie, où l'Allemagne semble exceller. La maison Carl Flemming, de Glogau, dont la fondation remonte à 1790, avait exposé un fort beau spécimen de son atlas de Sohr-

Berghaus, une belle carte des chemins de fer de l'Europe et une carte murale de l'Amérique du Nord par Handtke. La librairie Carl Flemming a mis une grande partie de son activité dans l'édition des ouvrages pour la jeunesse. Nous citerons les plus populaires : le *Töchter Album* et le *Herzblättchens Zeitvertrieb,* par Thekla von Gumpert, et les *Flemming's Vaterländische Jugendschriften,* qui se composent de 28 volumes.

On s'est fréquemment arrêté devant le fac-similé des deux plus anciennes cartes du continent américain établies sur l'ordre de Charles-Quint, l'une en 1527 par le fils de Christophe Colomb, Fernando Colon, et l'autre en 1529 par Diego Ribero de Séville. C'est le Geographisches Institut de Weimar qui les a reproduites d'une manière remarquable. Cet établissement, dont l'origine remonte à 1789, édite surtout des cartes, des globes et des revues géographiques. Nous avons remarqué aussi une immense carte de Chine, imprimée en chinois par H.-S. Hermann, de Berlin, et destinée à être envoyée en Chine.

Pour être d'une origine moins ancienne, puisqu'elle remonte à 1835, la librairie Wagner-Debes n'en occupe pas moins un fort bon rang. Elle possède à Leipzig un établissement composé d'un bureau géographique, d'une imprimerie lithographique et d'une librairie. Un des propriétaires, M. E. Debes, est l'auteur d'une carte physique de la terre en huit feuilles, de deux autres cartes physiques de l'Allemagne au 1/850000 et d'une carte murale d'Europe au 1/3270000. Nous avons regretté de ne pas voir à Chicago la première livraison de l'important atlas qu'ils viennent de publier, et qui réunit tout ce qu'on peut trouver de plus net comme cartographie. Il n'y a qu'une ou deux livraisons de parues sur dix-sept que formera l'atlas une fois terminé.

La cartographie allemande était fort bien représentée à Chicago, mais il serait difficile de tout mentionner; qu'il nous suffise de citer encore le nom de Dietrich Reimer, de Berlin, qui s'occupe surtout de cartes et de globes. Son exposition ne comprenait malheureusement qu'un très petit nombre de ses publications. On y remarquait le célèbre *Grosser-Hand-Atlas,* de Kiepert; le *Kolonial-Atlas,* du même auteur, et un *Atlas antiquus* en cinq éditions différentes : allemande, américaine, française, hollandaise et italienne.

Un atlas remarquable, l'*Allgemeiner Handatlas,* par R. Andree, figurait dans l'exposition de l'importante librairie Velhagen et Klasing, de Bielefeld et de Leipzig. Il se compose de 140 cartes et possède un index alphabétique de tous les noms contenus dans l'atlas. Il faut citer aussi l'*Allgemeiner historischer Handatlas* avec 96 cartes et texte, par G. Droysen. Citons encore, bien que ne touchant pas à la géographie, le journal illustré le *Daheim,* qui en est à sa vingt-cinquième année et se trouve répandu dans la plupart des familles et une bible remarquable, en plusieurs langues, publiée par Lauge et commencée en 1844, le *Theologisch-homiletisches Bibelwerk,* en 20 volumes pour l'Ancien Testament et 16 pour le Nouveau Testament.

Nous ne pouvons mieux terminer la série Géographie qu'en citant le nom de Bædecker, dont la collection de guides à couvertures rouges figurait à l'exposition en même temps que ses manuels de conversation pour les principales langues de l'Europe. La plupart des guides sont traduits en anglais et en français et les renseignements si pratiques et en même temps si exacts qu'ils renferment les ont fait rechercher par tous les gens qui voyagent. La librairie Karl Bædecker fut fondée à Coblence en 1827 et ce n'est qu'en 1872 qu'elle fut transférée à Leipzig, d'où elle commença à lancer par le monde entier le nombre si considérable de ses guides, dont les tirages s'élèvent à plusieurs centaines de mille exemplaires.

Si du domaine de la géographie, nous passons dans celui de la linguistique, nous trouvons un monument aussi remarquable que l'atlas Stieler, cet autre monument pour servir à l'histoire de la géographie; nous voulons parler du grand dictionnaire de Sachs-Villatte en deux volumes, qui est certainement le plus complet qui ait été fait jusqu'à ce jour, et dont il existe aussi une édition abrégée en un volume. Le professeur Gustav Langenscheidt fut le fondateur de la librairie, qui porte son nom. La manière dont il la fonda est même assez originale. Il cherchait depuis longtemps un éditeur pour ses *Unterrichtsbriefe zur Erlernung der französischen Sprache,* qui ont un renom universel; personne ne voulut les publier. Découragé par ces recherches infructueuses, il résolut d'arrêter ses démarches et de se faire l'éditeur de ses propres ouvrages. Le succès fut tel, qu'encouragé par cette tentative heureuse, il publia bientôt le même ouvrage pour l'étude de a langue anglaise. Il est l'auteur d'un système pour figurer la prononcia-

tion au moyen de signes ingénieux, mais qui manquent peut-être de simplicité.

Les ouvrages d'architecture ont été brillamment représentés à l'exposition allemande de Chicago. La librairie Ernst Wasmuth est une des plus importantes, quoique de fondation récente. C'est en 1872 que l'éditeur Ernst Wasmuth s'établit à Berlin et, depuis, sa maison a prospéré et s'est accrue avec une rapidité peu commune. On prétendait à Berlin que les beaux ouvrages qu'il a publiés étaient en nombre si considérable, qu'ils semblaient sortir de terre, évoqués par une sorte de magie. Ce que tout le monde sait, c'est que son activité tenait du prodige et que, connaissant à fond les beaux livres de la maison Morel, de Paris, dont il était le représentant en Allemagne, il avait su s'en inspirer et, profitant du mouvement qui s'opéra après la guerre de 1870 en faveur de tout ce qui touchait à l'art et à l'architecture en particulier, il n'eut qu'à suivre la voie qui lui était toute tracée. Au milieu des beaux ouvrages, tous d'un prix très élevé, qui ornaient l'exposition d'Ernst Wasmuth, citons d'abord *Architektur Deutschlands,* par H. Licht, puis *Palast-Architektur von Oberitalien und Toscana,* par R. Reinhardt. C'est lui qui a édité la traduction allemande de l'ouvrage si connu de Racinet, le *Costume historique,* publié par Didot, et on a pu voir à Chicago un ouvrage orné de 100 planches intitulé *Bauornamente Berlins,* par O. Lessing, qui a été fort remarqué. Il est à supposer que ces sortes d'ouvrages ont un grand écoulement aux États-Unis, car Ernst Wasmuth a une succursale importante à New-York.

BIBLIOTHÈQUE Rue de Savoie 2 Paris Fédération du Livre 21e Section

Ce qui tendrait à le faire croire, c'est qu'une librairie similaire, émule de la précédente à Berlin, la librairie Hessling et Spielmeyer, a également une succursale à New-York. Fondée en 1872 sous la raison sociale Claesen et Cie, cette maison a été achetée en 1891 par les propriétaires actuels, qui ont continué exactement le même genre de publications se rattachant à l'architecture et aux arts décoratifs. Parmi les ouvrages exposés, on peut signaler les *Meisterwerke schweizerischer Glasmalerei* et *Die deutsche Villa,* puis les *Cölner Neubauten,* par Rückwardt, et les *Architektonische Studienblätter aus Budapest,* du même artiste.

On a dû remarquer que les maisons d'édition d'ouvrages d'architecture sont de fondation récente, elles sont presque toutes postérieures à la guerre

franco-allemande. La librairie Gilbers, de Dresde, elle aussi, fut fondée vers cette époque, en 1872 et, depuis 1885, c'est M. John Gott. Bleyl qui est à sa tête. Son exposition réunissait des ouvrages de grande valeur artistique. Nous citerons entre autres *Das vegetabile Ornament,* une collection d'ornements nouveaux ayant pour base le règne végétal et spécialement destinée aux arts décoratifs. C'est un ouvrage orné de 30 chromolithographies et d'un prix abordable. Une autre publication, intitulée *Original-Compositionen zu Flachmustern,* destinée surtout aux tapissiers décorateurs, était à remarquer, avec ses 48 planches en phototypie; enfin les *Musterzimmer,* par le professeur Jean Pape, est un ouvrage qui a eu un grand succès; ce sont deux volumes ornés de chromolithographies représentant des décorations complètes d'appartements et d'habitations à la ville et à la campagne.

Une librairie toute récente, la librairie L. Werner, de Munich, qui ne date que de 1891, a exposé entre autres deux belles publications : *Die Süddeutsche Architektur und Ornamentik,* au XVIIIe siècle, en 6 volumes, et les *Reichen Zimmer,* de la résidence royale de Munich, par K. Trautmann, un grand in-folio avec 60 belles planches en phototypie.

Un grand nombre de librairies dont les maisons furent fondées à leur début en province vinrent tôt ou tard s'installer soit à Berlin, soit à Leipzig, attirées vers les grands centres de librairie où elles trouvèrent un champ plus vaste à leur activité. La librairie E. A. Seemann a suivi ce mouvement comme beaucoup d'autres, et, en 1861, elle transportait ses affaires d'Essen, où elle avait débuté en 1858, à Leipzig. Elle s'est confinée dans l'édition des ouvrages d'art ou qui traitent de l'histoire de l'art. Tous les ouvrages qu'elle publie sont imprimés avec soin, et le tirage des illustrations ne laisse rien à désirer. Parmi ses auteurs on relève les noms de W. Lübke, Anton Springer, Alfred Woltmann et K. Woermann. C'est cette maison, qui édite la revue si remarquable *Zeitschrift für bildende Kunst,* que dirige M. C. von Lützow. Une autre publication, exploitée sous le nom du propriétaire de la librairie, Arthur Seemann, sous le titre de *Litterarischer Jahresbericht,* a puissamment contribué à la diffusion de la littérature allemande.

La presse périodique allemande n'était pas moins bien représentée que

le livre à l'Exposition de Chicago. A la tête des journaux illustrés de l'Allemagne marche l'*Illustrirte Zeitung,* publiée par J. J. Weber, de Leipzig, depuis un demi-siècle et qui va nous donner bientôt le centième volume de sa collection. De belles gravures sur bois et une impression des plus soignées lui ont valu sa réputation. A côté du journal figuraient de jolis volumes tels que la *Galerie Schöner Frauenköpfe* et les *Meisterwerke der Holzschneidekunst,* nous offrant en 14 volumes des chefs-d'œuvre de reproduction par la gravure sur bois dans le domaine de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. Enfin deux volumes, signés Zacharias, représentent le monde des animaux et des plantes d'eau douce en 50 superbes gravures.

Qui ne connaît les *Fliegende Blätter,* de Munich? cette feuille humoristique dont les illustrations et le texte, tout en étant désopilants, ne dépassent jamais les limites du bon ton et de la saine morale? Au 1er janvier de cette année, il y a eu cinquante ans que fut fondée la librairie Braun et Schneider et le cinquantenaire des *Fliegende Blätter* a été fêté en même temps que celui de la fondation de la maison qui commençait à leur faire voir le jour il y a un demi-siècle. Les jolis albums et les publications artistiques sortis des presses de cet établissement le mettent à un rang très honorable. On remarquait à côté des 51 volumes de la célèbre feuille humoristique trois volumes des *Münchener Bilderbogen,* qui ont répandu dans le monde entier, par de fidèles reproductions, les chefs-d'œuvre de l'art munichois. D'autres ouvrages illustrés comme celui des *Hervorragende Gemälde von Spitzweg,* reproduction en taille-douce des œuvres du maître, ont fait l'admiration des amateurs de publications artistiques.

Un autre journal humoristique tout aussi connu, est le *Kladderadatsch;* c'est la librairie A. Hofmann et Cie, de Berlin, qui le publie. Il fut fondé en 1848, et, pendant près de cinquante ans, des écrivains satiriques, comme Adolf Glassbrenner et D. Kalisch sous les pseudonymes de *Kladderadatsch* et de *Schulz* et *Müller,* ont su amuser des millions de lecteurs. C'est la même librairie qui publia, il y a quelques années, le *Bismark-Album,* un recueil de caricatures sur le prince de Bismarck, tiré à un nombre considérable d'exemplaires.

La Société des journaux de mode qui s'intitule *Expedition der Europäischen Moden-Zeitung* fut fondée en Dresde à 1851. MM. Klemm et Weiss, les

propriétaires actuels, ont exposé une très intéressante collection composée de la série complète de leur journal et deux autres séries, l'une formée par le *Journal des Luxus,* années 1786 à 1822 et l'autre par l'*Allgemeine Moden-Zeitung,* années 1823 à 1850; ils ont intitulé cette collection « 1786-1892 ». Elle nous donne, en effet, l'ensemble des modes qui se sont succédé depuis le commencement de ce siècle jusqu'à l'heure actuelle. Dans la section française le *Moniteur de la Mode* avait fait une exposition de ce genre, comprenant sa collection de 1845 à 1893.

Pour terminer la revue des journaux, citons ceux publiés par la librairie J.-H. Schorer, de Berlin: le *Familienblatt,* journal illustré qui jouit d'une excellente réputation en Allemagne et l'*Echo,* journal hebdomadaire qui condense dans ses colonnes tout ce qui est relaté d'intéressant dans la presse quotidienne, et qui compte un grand nombre de lecteurs en France.

On sait que l'Allemagne est le berceau de grands compositeurs de musique. Aussi le commerce de la musique forme-t-il une branche importante qui est représentée par des maisons considérables.

La plus ancienne et la plus puissante est la maison Breitkopf et Hartel, de Leipzig. Elle occupe, sans conteste, le premier rang en Allemagne et peut-être dans le monde entier. Sa fondation date de 1719, mais si on remonte aux origines, on trouve que l'imprimerie qu'avait achetée Bernard Christophe Breitkopf avait été créée par un nommé Joh. Georgi en 1664. Il serait trop long d'examiner les divers membres de la famille qui se succédèrent dans la direction de cette maison; qu'il nous suffise de dire que ce sont les petits-fils de Gottfried Christian Härtel, mort en 1827, M. Wilhelm Volkmann, de Halle, et le docteur Oscar von Hase, d'Iéna, qui sont à la tête de cet important établissement. Sa superficie ne mesure pas moins de 8,500 mètres carrés, il emploie plus de 500 ouvriers occupés à la fabrication des livres et de la musique et possède 35 presses mécaniques, 30 presses à bras, plus une fonderie de caractères d'imprimerie, une clicherie; on y fait aussi la galvanoplastie, la gravure des notes de musique, la lithographie et la reliure. La librairie Breitkopf et Härtel a publié un catalogue d'œuvres musicales que nous avons vu à l'Exposition. Il comprend en 1,416 pages la nomenclature de plus de vingt mille ouvrages de musique de toutes sortes au nombre desquels figurent au grand complet les noms de tous les auteurs classiques. La musique classique était représentée par

les œuvres de Bach en 54 volumes tant pour le chant que pour l'orchestre et le piano, les œuvres de Beethoven en 38 volumes, celles de Chopin, Glück, Grétry, Mendelssohn, Mozart, Schubert, Schumann, Strauss et Wagner sans oublier les œuvres musicales de plusieurs têtes couronnées, celles de Frédéric le Grand en 4 volumes reliés au prix de 60 francs, des empereurs Ferdinand III, Léopold Ier et Joseph Ier. Il faut citer encore une collection des classiques anciens et modernes, édition populaire, comprenant 1,500 volumes, une autre de morceaux d'orchestre contenant 1,000 numéros, une autre de morceaux de chant en 1,350 livraisons, une collection de livrets d'opéra avec 350 numéros et une autre de chansons allemandes comprenant 3,000 numéros. La maison Breitkopf et Härtel possède encore un vaste magasin de papier à musique réglé de toutes les façons et en cinq diverses qualités de papier. A côté de cet immense stock d'œuvres musicales, la maison a édité un nombre considérable d'ouvrages littéraires et scientifiques et de livres sur la musique et les beaux-arts. Enfin, une collection de portraits de musiciens et de savants vient compléter cette riche nomenclature.

Deux maisons universellement connues par leurs éditions musicales, les maisons Peters et Litolff, avaient également exposé. La première, fondée à Leipzig en 1800, s'est développée d'une manière peu commune par ses belles éditions de maîtres classiques à bon marché. La maison Litolff, de Brunswick, ne date que de 1828, mais elle est parvenue à égaler sa devancière; l'une et l'autre ont exposé leur collection complète. Un autre éditeur de musique B. Schott's Söhne, de Mayence, a publié un grand nombre d'œuvres musicales tant classiques que modernes, entre autres la plupart des œuvres de Richard Wagner; il avait exposé la partition d'orchestre de *Parsifal,* de Richard Wagner, imprimée sur papier du Japon et revêtue d'une belle reliure de luxe.

Nous avons dit en parlant de l'organisation de la librairie allemande quel rôle important joue le commissionnaire à Leipzig. Deux maisons, deux émules plutôt que deux rivales, tiennent le premier rang dans cette branche si puissante de la librairie en Allemagne, ce sont les maisons F. Volckmar et K. F. Koehler. Bien qu'elles ne s'occupent point de faire des éditions, elles prennent la place de l'éditeur dans beaucoup de cas en ce qui concerne le placement des livres. Elles achètent, en effet, en grand

nombre, les ouvrages les plus courants, les font relier et les vendent au même prix, sinon moins cher, que l'éditeur lui-même. Ces deux maisons ont donc plutôt exposé des spécimens de reliure que des volumes.

La librairie F. Volckmar avait été chargée d'installer à l'Exposition de Chicago, dans le salon du Commissaire général allemand, une bibliothèque de famille devant renfermer les ouvrages les plus importants de littérature courante pour servir à la lecture en famille. Elle se composait de 182 ouvrages en 316 volumes au prix total de 3,750 francs et le choix en avait été fait de la manière la plus heureuse. Il consistait à réunir un ensemble des œuvres de l'esprit les plus remarquables de l'Allemagne, sans toutefois dépasser le budget dont peut disposer un homme lettré dans une position moyenne de fortune. Il a donc fallu faire un choix des meilleures éditions et relier les volumes de manière à donner en même temps des échantillons de la reliure allemande. La maison F. Volckmar s'est acquittée de sa tâche avec le plus grand succès. Il est à regretter que cette bibliothèque soit restée dans le salon privé du Commissaire général et n'ait pu être examinée que par les privilégiés. Nous avons appris que sur la fin de l'exposition, elle a été installée dans la salle de l'exposition collective où le public avait accès et où elle a été fort remarquée. La librairie F. Volckmar avait exposé son catalogue illustré de livres d'étrennes qu'elle a commencé à publier en 1877 et qui forme actuellement 16 volumes.

Comme la librairie F. Volckmar, la maison H.-F. Kœhler est une maison de commission qui possède un *Bar-Sortiment*. Sa fondation remonte à 1789, mais elle ne s'occupe de la vente des livres reliés pour son compte que depuis cinq ou six ans. C'est pour répondre au besoin qui se fait de plus en plus sentir d'avoir des volumes tout reliés, que ce commerce appelé *Bar-Sortiment* a pris depuis quelques années une si grande extension. Les États-Unis, qui sont un vaste champ pour le placement des livres allemands et où on achète surtout les livres avec leur reliure, ont, sans doute, une large part dans les progrès qu'a faits cette branche spéciale de la librairie allemande. Les bibliothèques y trouvent de grands avantages de prix pour leur budget et pour les livres une plus longue durée. Les volumes exposés par la maison K.-F. Kœhler n'avaient pas été reliés en vue de l'Exposition, ils provenaient du stock de ses magasins et se trouvaient là comme échantillons. Des catalogues très intéressants étaient également

exposés, les uns pour libraires par ordre alphabétique de noms d'auteurs avec prix, les autres pour le public par ordre systématique de matières. Ils donnent un ensemble complet de ce qui se publie dans le domaine de la littérature et des sciences.

Nous sommes contraints de nous arrêter; il y aurait un grand nombre d'expositions dignes d'être signalées, mais il nous faudrait pour cela étendre ce rapport bien au delà des limites que nous nous sommes assignées. Nous les avons même dépassées, mais devant l'importance de la librairie allemande et de ses produits, non seulement à l'Exposition de Chicago, mais encore dans tout le Nouveau Monde, nous nous sommes fait un devoir de traiter la question avec tous les détails qu'elle comporte.

Il nous reste à dire quelques mots sur l'imprimerie, la lithographie, la fabrication des encres et la reliure.

IMPRIMERIE.

La Kaiserlich deutsche Reichsdruckerei, Imprimerie impériale d'Allemagne, avait une exposition des plus intéressantes; elle se trouvait dans le Pavillon allemand. Une série de gravures du plus grand intérêt, représentant d'anciennes peintures, a surtout attiré notre attention, non seulement par le travail qui est remarquable, mais aussi par sa valeur qui se trouve encore augmentée par les peines infinies qu'on a eues pour reproduire les originaux. Tous étaient des chefs-d'œuvre, et il a fallu souvent se rendre dans les pays les plus lointains et obtenir des Gouvernements étrangers ou des particuliers les autorisations nécessaires en pareil cas. L'Imprimerie impériale a été la première à mettre cette idée en pratique, et la grande valeur des originaux a rendu sa tâche des plus difficiles, mais elle a eu la rare bonne fortune de pouvoir la remplir jusqu'au bout.

On admirait beaucoup à l'Exposition la reproduction de la plus vieille carte du Monde, exécutée dans les ateliers de l'Imprimerie impériale. C'est dans un couvent du Hanovre, à Ebstorf, que fut découvert l'original, en 1866. D'après l'auteur, un géographe inconnu du XIIIe siècle, la terre est ronde, sa surface est plane et Jérusalem en est le centre. Un autre spécimen de reproduction figurait à l'exposition de la *Reichsdruckerei* et représentait l'exemplaire unique de la carte du Monde exécutée par Gerhard Mercator à Duisbourg, en 1569, et dont l'original se trouve actuellement

à Breslau. Il nous a été donné de voir aussi une série de gravures représentant le développement de l'imprimerie en Allemagne depuis le commencement du xve siècle et marquant d'une manière frappante les progrès faits par les Allemands depuis les premiers essais de Gutenberg jusqu'à nos jours.

Un certain nombre d'esquisses représentaient les monuments d'Olympia, où le Gouvernement a ordonné des fouilles, et un tableau, contenant des reproductions de cartes à jouer, nous montre les cartes italiennes de toutes espèces, à commencer par les cartes rondes du xiiie siècle. C'est le musée de Bologne qui a prêté les originaux et les a fait assurer pour une somme de 600,000 francs. Au Moyen âge, l'Italie et l'Allemagne, comme on sait, ont été les deux pays où l'art de la gravure était le plus développé. Ces différents spécimens ont donné la note générale de ce que peut exécuter l'Imprimerie impériale de l'Empire et il faut reconnaître que dans les divers genres, qu'il s'agisse de gravure, d'héliogravure ou d'eaux-fortes, il est difficile de la surpasser.

C'est M. Busse qui est directeur de cet important établissement, et il a su, tout en imprimant les travaux courants pour le Gouvernement allemand, développer à un très haut degré les arts graphiques. Quelques chiffres donneront une idée de l'importance de la *Reichsdruckerei*.

L'Imprimerie impériale occupe 1,300 personnes, artistes, employés, imprimeurs, graveurs, etc. Les travaux courants donnent environ 128 millions de feuilles par an. Pour l'exercice 1891-1892, les recettes ont été de 7,210,000 francs et les dépenses de 5,080,000 francs. Il a été tiré, pour la même année, 14,113,000 feuilles de 100 timbres chacune, soit près de 1 milliard et demi; 236 millions de cartes postales, 32 millions de mandats-poste, etc. Quant au papier-monnaie, billets de banque et autres papiers de valeur, on évalue leur nombre à 7,400,000.

L'imprimerie W. Drugulin, de Leipzig, avait envoyé de nombreux spécimens de ses impressions spéciales, surtout en langues orientales. Il était intéressant de voir imprimées des langues si diverses, depuis l'allemand et l'anglais jusqu'au chinois et au turc, en passant par le grec, l'hébreu, l'inca, le malais, le persan, le russe, le sanscrit, le siamois, le syriaque et le copte. Nous croyons que c'est la seule imprimerie, dans le monde entier, qui réunisse une telle variété de caractères avec le personnel nécessaire pour composer et corriger dans ces diverses langues. Un ouvrage, qui est un véritable chef-d'œuvre d'impression, dans le style des vieilles

chroniques, figurait à l'Exposition; c'est un grand in-folio, intitulé : *Chronick des Sächsischen Königshauses und seiner Residenzstadt,* qui fut offert au roi et à la reine de Saxe, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de leur mariage, par la municipalité de Dresde.

D'autres imprimeries, mais de moindre importance, étaient représentées à Chicago. Citons les imprimeries C. Grumbach, de Leipzig, qui avait envoyé un tableau avec de jolis spécimens; Förster et Borries, de Zwickau, avec de nombreux échantillons de leurs travaux. Enfin le Deutscher Buchdrucker-Verein, ou Association des imprimeurs allemands, avait exposé six tableaux contenant plus de cent feuilles prises dans les années 1889, 1890, 1891 et 1892 de leur Recueil international d'échange de spécimens de travaux graphiques, et on a pu juger d'une manière très nette de l'ensemble de la production allemande dans les travaux d'imprimerie, appelés « travaux de ville ». Les échanges portent sur des spécimens que les membres composent et échangent entre eux, et constituent une sorte d'enseignement mutuel. L'Association des imprimeurs allemands, fondée en 1869, s'étend sur tout l'empire allemand; elle possède neuf comités répartis dans neuf secteurs; elle a son siège à Leipzig et compte 17,000 membres, dont 14,000 ouvriers. Elle a surtout pour but de défendre les intérêts de la corporation, de maintenir les prix à un taux rémunérateur, de régler les salaires des ouvriers et employés et de réglementer l'apprentissage. Enfin elle s'occupe de fonder des écoles spéciales, des caisses de retraites et de secours. Elle possède un organe qui, sous le titre de *Zeitschrift für Deutschlands Buchdrucker,* paraît une fois par semaine.

Comme on le voit, l'imprimerie en Allemagne a une organisation tout aussi solide que celle de la librairie, et tout concourt à son développement d'une manière continue et des plus sérieuses. Il existe une foule de sociétés qui aident puissamment à perfectionner l'art de l'imprimeur. Un nombre considérable de traités spéciaux et 16 journaux, s'occupant exclusivement d'imprimerie, sont autant d'auxiliaires précieux qui concourent à l'éducation de l'ouvrier imprimeur allemand.

LITHOGRAPHIE.

La lithographie était représentée par quelques maisons importantes qui en font leur spécialité. Mais au nombre des grandes maisons que nous

IMPRIMERIE NATIONALE.

avons déjà passées en revue, on en compte un grand nombre qui possèdent des presses lithographiques et les font servir à leurs besoins personnels. Nous avons surtout remarqué l'exposition de la maison Meissner et Buch, de Leipzig. Fondée en 1861, elle s'est développée rapidement, et bientôt elle créa une succursale à Londres. A côté de travaux courants, tels que : images en chromo, menus, cartes de Noël, etc., elle a exposé des fac-similés d'aquarelles, d'après un procédé à elle, qui mérite une mention particulière. On y voyait une belle aquarelle originale d'Alberti, représentant les *Pêcheurs vénitiens,* accompagnée du fac-similé obtenu par le procédé Meissner et Buch, et il faut convenir que le résultat était merveilleux; d'autres fac-similés d'aquarelles, reproduisant des tableaux connus de Hardy, Weber, Wollen, ont été aussi fort remarqués.

D'autres maisons, comme celles de Meisenbach, Riffarth et Cie, de Berlin, avec succursale à Munich; E. Puickau, de Leipzig; M. Wachter, de Fribourg i. B.; G. Loewen Sohn, de Furth, nous ont aussi donné de beaux spécimens de leurs impressions en couleur et en noir, chromolithographies, photolithographies, photogravures et autres procédés.

ENCRES D'IMPRESSION.

La fabrication des encres était représentée par la maison Kast et Ehinger, de Stuttgart. Elle a exposé une série d'imprimés en noir et en couleurs obtenus avec ses produits, employés dans la majeure partie des imprimeries d'Allemagne.

RELIURE.

La reliure se fait sur une grande échelle en Allemagne. C'est une industrie qui s'est beaucoup développée, surtout depuis une dizaine d'années; sa production est considérable, et les reliures que nous avons examinées nous ont paru solides et bien exécutées, mais il faut avouer que la généralité laisse un peu à désirer au point de vue du goût; la reliure est plutôt lourde, et nous avons remarqué l'abus qui est fait de l'or et des ornements. L'aspect général manque de grâce et les tons sont souvent criards.

La Reichsdruckerei de Berlin, qui possède des ateliers importants de reliure, avait exposé des spécimens très soignés, entre autres un *Nathan der Weise* relié en parchemin blanc, assez sobre d'ornements. Moritz Göhre, de

Leipzig, se présentait avec quelques jolies reliures; citons : une *Exposition de Munich en 1888,* reliure Louis XV avec dorure à la main, du prix de 500 francs; un *Germania,* reliure à incrustations du prix de 425 francs et un cadre pour photographies, genre mosaïque, du prix de 750 francs. Hermann Graf und Sohn, d'Altenburg, avaient envoyé de jolis albums reliés genre mosaïque et une cassette à bijoux en chagrin blanc avec ornements incrustés. Enfin, K.-F. Koehler, de Leipzig, dont nous avons déjà parlé plus haut, avait exposé une quantité de volumes reliés, mais c'étaient surtout des reliures de commerce et qui, par conséquent, n'avaient aucune prétention à l'art.

De nos études sur les différentes branches de l'industrie du livre dans la section allemande à Chicago, il résulte ceci :

Que la librairie allemande, grâce à une organisation très complète, la plus complète peut-être, a su prendre une place importante dans le monde entier, qu'il s'agisse du livre, des cartes géographiques ou de la musique;

Que son esprit de propagande et aussi, il faut le dire, sa situation toute particulière, en raison de l'exode constant de sa population vers le Nouveau-Monde, lui donnent un avantage marqué aux États-Unis, où l'usage de la langue allemande est assez répandu pour que l'instruction publique lui laisse le pas sur les autres langues étrangères;

Que les différents établissements d'Allemagne qui concourent à l'ensemble de l'industrie du livre, soit comme établissements publics, soit comme établissements privés, sont munis des moyens les plus perfectionnés et sont à même de lutter avec n'importe quels établissements similaires de l'étranger; comme conséquence, leur production dépasse de beaucoup celle des autres pays et leurs exportations atteignent un chiffre très élevé;

Qu'à côté d'un enseignement professionnel très développé et disposant d'éléments multiples, mis en valeur par de nombreuses et puissantes corporations, les employés ou ouvriers se sont organisés pour défendre leurs intérêts présents et futurs, qu'il s'agisse de salaires ou de pensions de retraite; qu'ils forment une grande famille dont les membres se solidarisent sur toutes les questions de métier, en vue du développement des connaissances à acquérir et des perfectionnements à réaliser;

Que l'Allemagne, enfin, offre une supériorité incontestée sur tout ce qui touche à la cartographie; qu'elle occupe un très bon rang pour tout ce qui concerne l'impression du livre; que, toutefois, du côté des œuvres de goût,

notamment les publications illustrées et la reliure, elle n'a pas encore la première place, mais qu'elle travaille sans relâche et met tout en œuvre pour tenter d'égaler ses rivaux.

Rappelons, en terminant, ce que disait il y a près d'un demi-siècle une des lumières de notre corporation, Ambroise Firmin-Didot : « En tout temps, disait-il en 1831, l'amour des livres s'est maintenu en Allemagne, qui est encore aujourd'hui le centre et le principal marché du commerce de la librairie. Le nombre toujours croissant de ses impressions, le savoir profond des professeurs de ses Universités, le zèle éclairé de ses libraires et de ses imprimeurs, que distinguent leur instruction et leur amour de leur profession, ont puissamment contribué au progrès des lumières. »

III

AMÉRIQUE.

ÉTATS-UNIS.

Comme il était facile de le prévoir, la librairie américaine était largement représentée à l'Exposition de Chicago. Elle occupait au premier étage, dans la partie ouest du Palais des Manufactures, un vaste emplacement où les maisons importantes avaient tenu à honneur de figurer. Les éditeurs américains ne s'étaient pas réunis en collectivité, chaque maison avait exposé pour son compte individuellement. Là encore, comme en Allemagne, pas de vitrines fermées, mais les ouvrages épars sur des tables formant étalage. Les Américains, gens pratiques et commerçants par excellence, ont appliqué au livre le système généralement employé pour présenter à l'acheteur la plupart des marchandises ordinaires : les faire voir et apprécier au public. Des représentants actifs et intelligents, sans perdre de vue le côté affaires, renseignaient les visiteurs avec bonne grâce, les sollicitant même à venir examiner leur exposition.

Avant d'aborder l'étude de leurs produits, nous devons, suivant le plan que nous nous sommes tracé jusqu'ici, passer rapidement en revue les progrès accomplis depuis la dernière Exposition du Centenaire en 1876 et essayer de donner une idée de l'organisation de la librairie aux États-Unis. Ces progrès ont été considérables : qu'il nous suffise d'indiquer en quelques lignes les étapes successives que la production des livres y a suivies depuis cette époque et même depuis 1830.

Production. — De 1830 à 1841, lisons-nous dans le rapport annuel du *Publisher's Weekly* pour 1891, paru en janvier 1892, on a publié aux États-Unis, pendant cette période de douze années, 1,115 ouvrages; sur ce nombre, 623 étaient des œuvres originales et 492 des réimpressions d'ouvrages étrangers, ce qui fait une moyenne de 52 ouvrages par an. En 1853, on publia 733 ouvrages, dont 278 étaient des réimpressions de livres anglais, 35 des traductions et 420 des œuvres originales, signées d'auteurs américains. C'était déjà une augmentation de 800 p. 100 sur

la production moyenne de 1830 à 1841. Si on compare la progression de la population, on voit que cette dernière s'est accrue dans le même laps de temps de 80 p. 100, la production du livre aurait donc progressé dix fois plus vite que la population. En 1880, la population, qui en 1841 n'était d'après les rapports officiels que de 17 millions d'habitants, atteignait le chiffre de 50 millions et, cette année là, le nombre d'ouvrages publiés, parti de 52 en 1841, passe à plus de 2,000. En 1890, dix ans plus tard, la population était de 62 millions et demi d'habitants et il sort des presses américaines 4,559 ouvrages dans cette même année de 1890. Nous donnons d'après le *Publisher's Weekly* l'échelle exacte de la production des livres aux États-Unis dans les dix dernières années.

	Nombre d'ouvrages publiés.		Nombre d'ouvrages publiés.
1881	2,991	1886	4,776
1882	3,472	1887	4,437
1883	3,481	1888	4,631
1884	4,088	1889	4,014
1885	4,030	1890	4,559

Comme dans presque tous les pays, c'est le roman qui atteint le plus gros chiffre. Du reste voici comment les nombres ci-dessus se décomposent pour les deux années 1890 et 1891 :

	Ouvrages publiés en 1890.	Ouvrages publiés en 1891.
Romans	1,118	1,105
Théologie et religion	467	528
Ouvrages pour la jeunesse	408	460
Enseignement et linguistique	399	355
Jurisprudence	458	348
Histoire littéraire et mélanges	183	251
Beaux-arts et ouvrages illustrés	135	228
Biographies, mémoires	218	211
Sciences morales et politiques	183	197
Poésies et théâtre	168	193
Voyages	162	139
Histoire	153	124
Sciences médicales, hygiène	117	108
Arts industriels	133	106
Sciences physiques et mathématiques	93	97
A reporter	4,395	4,450

	Ouvrages publiés	
	en 1890.	en 1891.
Report.....	4,450	4,395
Sports et récréation.....	82	79
Économie domestique et rurale.....	29	71
Philosophie et morale.....	11	39
Littérature satirique et humoristique.....	42	26
Total.....	4,559	4,665

Comme on le voit, à part 1887, 1890 et 1891, les chiffres oscillent autour de 4,000. Cet état stationnaire indique-t-il qu'on lit moins? Non, mais les journaux quotidiens et la presse périodique, répandus de plus en plus aux États-Unis, retirent au livre un grand nombre de lecteurs. Le temps semble loin où New-York ne comptait que 7 journaux quotidiens, 1 journal hebdomadaire, 2 journaux de médecine (1 trimestriel et l'autre semestriel) et 1 journal religieux hebdomadaire, publié par T. et J. Swords, les premiers éditeurs américains qui s'établirent à New-York en 1754. En 1883, la statistique relevait déjà 540 journaux et périodiques, dont plusieurs en langues étrangères et 1 en chinois. Il y a dix ans, New-York avait 29 journaux politiques quotidiens, paraissant le matin, 9 le soir, 10 paraissant tous les cinq jours, 284 hebdomadaires, 11 bi-hebdomadaires, 25 bimensuels, 185 mensuels, 3 paraissant tous les deux mois, 11 trimestriels et 1 semestriel. Actuellement ces chiffres sont de beaucoup dépassés.

Une autre cause pour laquelle le public achète moins, mais lit tout autant, si ce n'est plus, réside dans la facilité que lui offrent les vastes bibliothèques qui se sont fondées et où les lecteurs se montrent particulièrement assidus. Un homme considérable aux États-Unis, M. Wm. J. Harris, dans un article remarquable de l'*American Journal of Education*, a fort bien indiqué les fonctions de la bibliothèque. Il nous apprend que le nombre des bibliothèques aux États-Unis s'est accru dans une proportion inusitée, grâce aux nouvelles lois d'État, qui ont créé des taxes spéciales pour leur entretien; et on peut dire qu'un grand nombre de villes en retirent les plus grands bienfaits. Les encouragements, donnés par l'État à ces bibliothèques, ont une large répercussion parmi les riches particuliers qui se prennent aujourd'hui d'une véritable émulation dans leurs actes de générosité envers ces institutions. On comprend en effet qu'immédiatement après l'école et le journal, doit venir la bibliothèque comme

agent d'instruction. A l'école on apprend à lire, le journal et la bibliothèque offrent un aliment pour la lecture; l'une prépare à l'instruction que les autres donnent et développent. On considère ces trois moyens comme les facteurs capables de préparer le peuple américain à la brillante destinée qui lui est réservée.

M. Harris raconte qu'autrefois, dans une ville de l'État de Massachusetts, la majorité des membres d'une commission scolaire, dont il faisait partie, décida de consacrer une somme de 50 dollars (250 francs environ) à l'achat d'un certain nombre de livres de lecture, en prenant dix exemplaires de chaque ouvrage. On devait les remettre entre les mains de dix élèves d'une classe, qui, après les avoir lus, les passeraient à dix de leurs camarades, et ainsi de suite jusqu'à ce que toute l'école les eût lus. On devait ensuite les faire circuler de la même manière dans les autres écoles de la ville. Ce système de faire passer les volumes des mains des professeurs dans celles des élèves était ainsi la démonstration pratique du rôle de la bibliothèque dans l'instruction.

Enfin la tendance marquée qui se manifeste vers la lecture des *Standard Works* ou ouvrages réputés *classiques* n'est pas faite certainement pour encourager la vente des ouvrages nouveaux; mais si cet état de choses a retiré quelques profits à l'éditeur, il serait inexact de prétendre que la production du livre a périclité outre mesure en Amérique, puisque pendant ces dix dernières années elle a augmenté de plus de 50 p. 100.

Organisation. — Il n'est pas non plus sans intérêt de voir comment fonctionne la librairie aux États-Unis et de connaître son organisation. C'est en la connaissant mieux qu'il nous sera peut-être possible de trouver les moyens de faire pénétrer nos publications plus avant dans ce pays. Nous avons déjà insisté, dans la première partie de ce rapport, sur la nécessité qu'il y avait pour nous à ne pas nous laisser devancer par d'autres nations dans le vaste champ que nous offre l'Amérique, nous n'avons donc pas à y revenir.

La librairie américaine est représentée par l'*American Book Trade Association* qui tient la place, sans pouvoir toutefois lui être comparé, du *Börsenverein* allemand, dont nous avons parlé plus haut, ou de notre Cercle de la librairie.

L'organe officiel des libraires est le *Publisher's Weekly, American book trade Journal*, paraissant à New-York une fois par semaine. C'est un Alle-

mand, F. Leypold, qui créa en 1852 le premier recueil bibliographique sous le titre de *American Literary Gazette and Publisher's Circular,* qui s'est fondu avec le *Publisher's Weekly* en 1872. A la tête de ce dernier se trouve actuellement M. A. Growoll qui a bien voulu nous donner avec la meilleure grâce des renseignements fort intéressants. M. Growoll parle l'allemand avec une pureté qui nous fait supposer que ses ancêtres ont vu le jour de l'autre côté du Rhin. Il est l'auteur d'un ouvrage très intéressant sur la profession du libraire intitulé *The Profession of Bookselling, Part I* et qui a paru lors de l'Exposition de Chicago; il nous donnera bientôt la suite, il faut l'espérer. N'est-ce point un fait à noter, en passant, que la bibliographie a été cultivée dans tous les temps avec succès par nos voisins, tant chez eux qu'à l'étranger ? Aux États-Unis M. Caspar, d'origine allemande, libraire à Milwaukee, s'est occupé de réunir une foule de matériaux et en a fait des index de toutes sortes qui rendent les plus grands services; il a publié entre autres un *Directory* ou livre d'adresses, dont il est l'auteur, qui ne comporte pas moins de 1,500 pages grand in-8° et contient 51,000 adresses de libraires, papetiers, journaux, etc., du monde entier. En France même n'est-ce pas à un Allemand, M. Otto Lorenz, naturalisé depuis, que nous devons le catalogue général de la librairie française, qui porte son nom, et continué par E. Jordell, un autre bibliographe étranger, un Suédois ?

Le *Publisher's Weekly* est rédigé avec soin et méthode. La partie bibliographique contient le catalogue des ouvrages nouveaux classés par noms d'auteurs et d'éditeurs, par ordre de titres et par ordre systématique, et cela chaque semaine, chaque mois et chaque année. De plus, à chaque saison, des listes spéciales, nommées *Lists of seasons,* donnent, en mai, un catalogue complet avec prix des livres de lecture et des guides pour la saison des voyages, en juillet des livres d'enseignement pour la rentrée, et en novembre, des livres d'étrennes pour Noël. Il publie dans chaque numéro du journal une analyse succincte des meilleurs ouvrages, excellente idée que rien n'empêcherait de mettre en pratique chez nous. Le prix des annonces est relativement élevé, 100 francs une page et 125 francs les pages spéciales. Le prix de l'abonnement au contraire est comparativement bon marché, 15 francs seulement aux États-Unis.

A côté du *Publisher's Weekly,* se publie un recueil mensuel sous le titre

de *The Library News,* fondé en 1868 sous le nom de *Literary Bulletin.* Il présente chaque mois un ensemble complet de la littérature courante au moyen de courtes notices d'ouvrages et de biographies d'auteurs. Elles sont consacrées aux meilleures œuvres littéraires. Autrefois il se publiait un intéressant recueil mensuel appelé l'*American Bookseller,* édité par l'*American News Company,* mais il a cessé de paraître depuis quelque temps.

Au nombre des recueils de bibliographie, le plus important est l'*American Catalogue,* qui donne la liste des volumes parus en 1876. C'est F. Leypoldt, dont nous avons parlé plus haut, qui en est l'auteur, assisté par L. E. Jones. Deux suppléments, un pour les ouvrages parus de 1876 à 1884 et l'autre pour ceux publiés de 1884 à 1890, ont été édités depuis. Ils ont été rédigés par miss A. L. Appleton, sous la direction de M. R. R. Bowker, et contiennent la liste des livres parus aux États-Unis, classés par ordre alphabétique de noms d'auteurs et de titres dans la première partie, et par ordre systématique dans la seconde. Le premier volume de 1876 contenant la partie par ordre alphabétique de noms d'auteurs et de titres est épuisée, la partie systématique, dont il reste un petit nombre d'exemplaires, est vendue 75 francs; l'*American Catalogue* (1876-1884) est du prix de 90 francs et le dernier (1884-1890) coûte 75 francs. Signalons encore l'*Annual American Catalogue* qui paraît à la fin de chaque année.

Il faut avouer que tous ces instruments de travail sont peu recherchés des libraires américains. Ces derniers n'ont pas en général une connaissance bien approfondie de la littérature de leur pays; le classement des livres dans leur magasin est des plus primitifs, car ils les considèrent trop comme une denrée ordinaire, qu'ils débitent comme telle.

Le libraire détaillant, *Retail Bookseller,* fait peu ou point d'envois en communication à sa clientèle, les circulaires, prospectus et catalogues lui sont à peu près inconnus. Il a besoin pour son commerce d'un capital relativement considérable, car à l'opposé des habitudes de la librairie allemande, qui permettent à un libraire de recevoir la presque totalité des livres à condition, et souvent pour une année entière, quelquefois plus, le *Retail Bookseller* doit acheter pour ainsi dire tout au comptant. Pour avoir une clientèle régulière, il lui faut en magasin un très large assortiment. Comme chez nous, les magasins de nouveautés font aux libraires de détail une concurrence très sérieuse et leur causent un préjudice réel,

car ils achètent à l'approche des fêtes de Noël un stock considérable de livres, qu'ils revendent au-dessous du cours.

Le libraire, vraiment digne de ce nom et connaissant bien son métier, n'existe réellement que dans la libraire ancienne, c'est le *Second Hand Bookdealer*. Tous, il faut cependant le dire, ne sont point des catalogues vivants, et il en est encore qui vendent le livre comme ils débiteraient tout autre marchandise. Cela tient un peu au milieu commerçant à outrance, où vit le libraire américain. Toutefois, les libraires d'occasion sont en général plus au courant de la librairie que les libraires détaillants ordinaires et à côté de leur librairie ancienne ils sont obligés d'avoir des ouvrages nouveaux, car mieux renseignés que leurs confrères des librairies modernes, ils ont une meilleure clientèle et obtiennent d'heureux résultats.

Si du *Retail Bookseller* et *Second Hand Bookdealer*, nous passons au *Jobber*, ou libraire en gros, nous touchons immédiatement aux grandes affaires, aux affaires de spéculation. Ce dernier achète les ouvrages courants en énorme quantité et les revend aux librairies de détail en prélevant son bénéfice. Ce n'est pas un commissionnaire, au sens strict du mot, parce qu'il n'achète pas seulement sur commande; c'est plutôt un libraire en gros. En même temps que les livres, le *Jobber* achète également par très grandes quantités des fournitures scolaires, encre, plumes, papier, cahiers, etc., et opère à ses risques et périls. Bien plus, il entretient dans certaines villes des agents qui visitent la clientèle des libraires et des papetiers (*Stationers*) ou autres commerçants qui auraient le placement de livres ou de fournitures d'école et de bureau. En outre, il a des voyageurs qui parcourent les diverses régions du pays et visitent les libraires plusieurs fois par an. L'action du *Jobber* s'étend encore plus loin, il vend aussi directement au public, il va de soi qu'il accorde à ce dernier moins de rabais qu'au libraire. La corporation des *Jobbers* est riche et puissante et les éditeurs comptent sérieusement avec elle. Le commissionnaire en librairie, comme on le connaît en France et en Allemagne, c'est-à-dire représentant un certain nombre de clients, achetant pour leur compte et groupant les remises des éditeurs, n'existe pas aux États-Unis.

Les agences de journaux ou *News Companies* ont, comme leur nom l'in-

dique, pour spécialité la vente des journaux, à laquelle ils joignent de temps à autre la vente des livres. On rencontre ces agences à Boston, Philadelphie et surtout New-York. C'est dans cette dernière ville que l'*American News Company* et l'*International News Company* ont leur siège. A la tête de cette dernière se trouve M. Peppmüller, un Américain d'origine allemande; elle fait sur une grande échelle l'importation des journaux allemands. L'*American News Company,* de beaucoup la plus importante, possède, dans presque toutes les villes des États-Unis, une succursale qui effectue sur place les commandes de toute maison ayant un compte ouvert chez elle. Les affaires qui s'y traitent et le nombre de feuilles de toutes sortes qui s'y débitent atteignent un chiffre considérable.

Nous arrivons aux éditeurs proprement dits, c'est-à-dire aux éditeurs de livres ou *Publishers.* L'édition se fait seulement dans les grands centres, surtout dans l'Est, à New-York, Boston, Philadelphie et Washington; Chicago, Cincinnati et San Francisco comptent aussi plusieurs grandes maisons. On rencontre encore des éditeurs dans les villes de moindre importance, mais ils se bornent à éditer des livres pour les écoles, des ouvrages de piété et des livres se rapportant à la contrée. Dans les cinq ou six grandes villes indiquées plus haut, il existe des maisons considérables et toutes puissantes, disposant de capitaux élevés et publiant chaque année un grand nombre de volumes et d'ouvrages de longue haleine. Elles s'occupent surtout de littérature, d'histoire, de voyages, etc. Quelques-unes annoncent dans leur catalogue de nombreux ouvrages scientifiques, mathématiques, géographiques, etc., et publient des *Magazines* à gros tirages, telles les maisons Harper Brothers, Scribner's Sons, etc. Enfin d'autres, surtout à New-York et Boston, éditent des livres d'enseignement; la plus importante est l'*American Book Company,* de New-York. Nous n'avons pas cité à dessein deux branches importantes, le droit et la médecine, car elles forment un genre à part d'exploitation, que nous étudierons plus loin.

Le lancement des ouvrages de librairie est plus onéreux en Amérique qu'en Europe, mais on a constaté que le rendement est supérieur. On peut l'expliquer par le plus grand nombre d'habitants d'abord, par le nombre surprenant d'écoles et collèges, et par l'existence de nombreuses bibliothèques bien dotées, répandues partout sur le territoire immense des États-Unis. Les catalogues de fonds ne jouent pas le rôle que nous leur donnons

en Europe. Chaque maison importante a bien le sien, mais en général ces catalogues ne brillent pas toujours par l'exactitude et, à quelques exceptions près, sont mal faits. Les tables des matières surtout laissent beaucoup à désirer; les titres sont souvent incomplets et ne donnent qu'une faible idée de l'ouvrage annoncé, aussi le public et le libraire sont fréquemment embarrassés pour trouver des renseignements exacts dans les catalogues.

La publicité ne se fait donc que rarement par catalogues. Elle se fait plutôt par les journaux d'abord, si répandus aux États-Unis, ensuite par les voyageurs. On fait des insertions en grand nombre et réitérées à satiété dans les journaux locaux, dans ceux des autres villes et surtout dans les revues et *Magazines*. Cette publicité, qui s'adresse directement au public, rapporte d'autant plus aux éditeurs, qu'ils fournissent aux particuliers et aux bibliothèques sans passer par l'entremise du libraire et ils y trouvent ainsi un très gros profit. De plus, chaque maison a ses voyageurs, qui plusieurs fois par an, même jusqu'à quatre fois, visitent la clientèle des libraires. Ces visites se font d'une manière assez originale, mais vraiment fort pratique, car le libraire peut ainsi acheter en connaissance de cause et sur échantillons. Quand le voyageur d'une maison importante arrive dans une ville, il descend dans le meilleur hôtel. Toujours très soigné dans sa tenue, il n'emporte dans ses visites aucun livre avec lui, pas même de catalogue, mais il fait une tournée chez les libraires en les priant de venir à un jour et à une heure fixés d'avance, à son hôtel où dans une vaste chambre il a exposé ses livres. C'est sur ces échantillons que le libraire fait ses réassortiments ou achète les nouveautés qu'il croit de nature à intéresser sa clientèle. Il n'est nullement question de commandes à condition, toutes les ventes se font à compte ferme, et le règlement de compte a lieu à 30 ou 60 jours, rarement à 90 jours. Il arrive quelquefois que le voyageur est autorisé, suivant l'importance des achats, à faire des rabais exceptionnels.

Un grand nombre d'éditeurs se sont spécialisés et publient soit des ouvrages de médecine, soit des ouvrages de jurisprudence. Ils forment une catégorie parfaitement distincte et on les connaît sous le nom de *Medical Booksellers* ou de *Law Booksellers*. Les premiers n'éditent que des livres de médecine et les autres des livres de droit. Ils publient en général des œuvres originales, mais ils réimpriment aussi des ouvrages parus en Angleterre et tirent à grand nombre. On rencontre aussi des maisons spécialisées

dans les publications théologiques, technologiques ou d'enseignement. D'autres s'occupent exclusivement de la réimpression des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise : Shakespeare, Byron, Milton, Macaulay, etc., et il se fait dans ce genre d'édition des affaires très importantes. Aussi des maisons anglaises, Macmillan, Routledge et d'autres de Londres ont-elles établi des succursales à New-York, autant pour propager les ouvrages de leur fonds que pour se défendre contre cet envahissement.

D'autres éditeurs enfin vendent exclusivement des romans brochés, *Paper Novels* ou *Dime Novels*, romans populaires où les aventures les plus extraordinaires et les plus invraisemblables font le régal des lecteurs peu fortunés. L'impression laisse trop souvent à désirer et le papier employé à ces romans jure, il faut le dire, avec les beaux papiers américains dont nous parlerons plus loin, quand nous étudierons les productions des éditeurs Appleton, Harper, Scribner, etc., car le papier l'impression et la reliure des livres américains sont en général de tous points excellents; il est vrai qu'ils coûtent plus cher qu'en Europe.

Il y a une dernière branche d'éditeurs dont il nous reste à parler; ce sont les *Subscription Booksellers* ou éditeurs d'ouvrages en souscription. Une foule d'ouvrages paraissent aux États-Unis comme ouvrages en souscription et ne peuvent être vendus autrement que par l'entremise d'agents spéciaux et attitrés par chaque éditeur, toujours au comptant et au prix fort. Les *Subscription Booksellers* répartissent leurs agents par régions bien délimitées; ils y installent un *office* ou bureau dans une ville déterminée et ont des sous-agents, sortes de courtiers qui visitent les particuliers et leur offrent directement les ouvrages de cette spécialité. C'est un peu ce que font chez nous les courtiers qui placent de la librairie *à tempérament*, à cette différence près que la vente se fait presque toujours au comptant et le plus souvent au prix fort. La vente par ce système donne de gros bénéfices aux éditeurs. Quant aux agents, il leur faut des aptitudes exceptionnelles pour réussir, car dans un pays où toute affaire se traite avec rapidité et où les instants sont comptés, il faut une adresse rare pour approcher la clientèle et s'en faire écouter. Les libraires détaillants ne peuvent pas acheter ces sortes d'ouvrages directement à l'éditeur; quand ils veulent se procurer les ouvrages en souscription, ils doivent transmettre leur commande à l'agent principal de la région, qui les leur livre avec un certain rabais.

Journaux et Magazines. — L'industrie du journal est peut-être ce qu'il y a de plus extraordinaire aux États-Unis. Il est à regretter qu'elle n'ait pour ainsi dire pas été représentée à l'Exposition. Le nombre des éditeurs de journaux, qui sont classés en Amérique dans la même catégorie que les éditeurs de livres, est énorme. Chaque ville a ses journaux, qui tous tirent à des chiffres inconnus dans nos départements et offrent à leurs lecteurs un nombre de pages près duquel nos maigres feuilles d'Europe feraient triste figure. Nous garderons toujours le souvenir de notre étonnement, en arrivant à Chicago, un dimanche de juillet, de nous avoir vu servir pour 0 fr. 25 la *Chicago Tribune* qui ne comptait pas moins de 64 pages ce jour-là, dans un format plus grand que le plus grand de nos journaux quotidiens. Nous ne parlons pas du *New-York Herald,* du *World,* etc., qui atteignent certains jours un nombre de pages égal, sinon supérieur. Aussi, faut-il pour imprimer des feuilles aussi gigantesques des machines non moins gigantesques, et la presse rotative Hoe est construite pour faire des tirages tels qu'en une heure on imprime quatre grandes pages à 100,000 exemplaires. Pour certaines feuilles, une seule de ces machines ne suffit point, car elles tirent quatre et même cinq éditions par jour.

On se rend compte que de telles machines soient nécessaires pour imprimer certains grands journaux, comme le *New-York Herald,* qui tire son numéro du dimanche à 48 pages, ordinairement illustrées d'une foule de dessins, et les profits que donnent les grands journaux quotidiens doivent être passablement élevés, car le même *New-York Herald* vient de faire bâtir à New-York un véritable palais de marbre décoré et installé avec un luxe surprenant. Au lieu de s'élever dans les airs, à la hauteur de vingt étages, comme le *World,* par exemple, il n'a qu'un rez-de-chaussée et un étage. M. Bennett a donc pu étendre la construction en largeur et installer au rez-de-chaussée les machines, la composition et tous les services qui réclament la main-d'œuvre. Cette disposition lui a permis en outre de se faire une réclame permanente, de jour et même de nuit, comme on va le voir, car au moyen d'immenses glaces qui partent du sol et montent jusqu'au plafond du rez-de-chaussée, il montre à tous le fonctionnement de cette vaste imprimerie, devenue maison de verre d'un nouveau genre. La grande machine Hoe y fonctionne ordinairement vers 1 heure du matin et il y a foule à cette heure matinale pour assister au tirage du journal.

Les *Magazines* sont tout aussi répandus que les journaux quotidiens et

nous avons eu déjà à constater qu'aux États-Unis on lit beaucoup plus les *Magazines* que les livres. On n'a qu'à parcourir le *Harper's Monthly*, le *Century*, le *Scribner's Monthly Magazine* et tant d'autres, pour se rendre compte de ce que sont ces revues littéraires. Quant aux revues scientifiques, elles ne le cèdent en rien aux précédentes et dans un pays où la main-d'œuvre et la matière première sont assez chères on s'étonne du bon marché relatif de ces revues. Quelques-unes ne comptent pas moins de 12 à 14 feuilles d'impression par numéro et ne coûtent que 4 dollars, soit environ 20 francs par an.

Les journaux de mode occupent une large place, moindre cependant que les journaux destinés à la jeunesse, si bien illustrés et si attrayants. On compte aussi un grand nombre de journaux et revues techniques, qui tous ont un nombre considérable de lecteurs, qu'il s'agisse d'art ou d'arts industriels, de technologie, de commerce, d'agriculture, d'électricité, de médecine ou de sport. Un des plus répandus est le *Scientific American* qui s'occupe surtout des découvertes et des recherches touchant à l'ensemble des connaissances humaines à tous les degrés.

Cartographie. — La cartographie se tient à un excellent rang. Les cartes sont très nettes, et les tirages en couleurs ne laissent rien à désirer. Nous avons vu entre autres un atlas pour les écoles primaires, qui est un vrai modèle du genre; son prix est de 8 francs, il renferme 128 pages avec texte et cartes en cinq couleurs, et une foule de belles illustrations en noir; il est cartonné en toile grise. Le tirage a dû en être considérable.

IMPRIMERIE.

L'imprimerie est arrivée aux États-Unis à un développement qui est fait pour nous surprendre. Qu'il s'agisse de tirages de journaux, et nous avons vu de quels puissants moyens disposent ces derniers avec des machines du genre de celle de Hoe, ou d'impression d'ouvrages de luxe, on doit constater le triomphe des machines américaines.

Les États-Unis sont peut-être le pays où on compte le plus d'imprimeries, toutes en général bien outillées. Elles travaillent vite et bien, tant au point de vue des tirages et de l'impression que des procédés de toutes sortes en usage pour l'illustration. Il est toutefois une ombre au tableau, et l'on serait tenté de croire que les correcteurs sont au-dessous de leur

tâche, quand on examine le catalogue officiel de l'Exposition de Chicago, où les incorrections ou coquilles fourmillent, surtout quand il s'agit de noms d'exposants. Ce fait est d'autant plus regrettable que ce catalogue était bien imprimé et avait fort bon aspect, mais on se demande comment l'imprimeur, W.-B. Conkey, de Chicago, qui avait le monopole de cette publication et qui en a retiré un joli profit (chaque volume était vendu 7 fr. 50), n'a pas cru devoir se procurer les accents qui figurent dans notre langue. On sait que les exposants français faisaient défaut dans la première édition du catalogue, sauf dans la section des Beaux-arts et dans celle des Machines, et il semble que l'imprimeur aurait dû se faire un point d'honneur de ne pas estropier les noms de ces quelques privilégiés. Pas plus que beaucoup d'autres étrangers, ils n'ont trouvé grâce devant lui. Le *Laboratoire central d'électricité* s'est vu appeler « *Laboratorie l'e'lectricite* », de même la *Société toulousaine d'électricité* « *Société toulousaine l'electrieite* »; qui aurait pu reconnaître dans « *Compagnie de towage de lo Bosse Seine et de l'Vise* », notre *Compagnie de touage de la Basse-Seine et de l'Oise;* et *M. Labitte* dans « *Lobitte* »; *M. Boudreaux* dans « *Bourdeaux* ». Nos artistes ont peut-être eu moins à souffrir, bien que le nom de notre plus grand peintre ait été orthographié « *Meisoiner* » au lieu de *Meissonier*. S'il est vrai que nous-mêmes, nous ne nous privons pas à l'occasion d'écorcher l'orthographe des mots et noms étrangers, nous espérons que nous ferons tout pour ne pas mériter ce reproche dans notre prochain catalogue de l'Exposition internationale de 1900.

Les *autotypes* ou autotypies, aux États-Unis, sont d'une finesse remarquable et parviennent à supplanter la phototypie. Il faut reconnaître que les papiers qu'on emploie de l'autre côté de l'Atlantique, parfaitement satinés et d'une qualité excellente, sont peut-être pour une bonne part dans la mise en valeur des illustrations et de l'impression. Il est donc utile de constater que, malgré les procédés dont ils disposent, aussi parfaits soient-ils, les Américains n'obtiendraient peut-être pas un aussi bon résultat s'ils n'avaient à leur disposition d'aussi beaux papiers que les leurs. Ajoutons, toutefois, que leurs clichés sont établis avec un soin remarquable, qui porte sur les moindres détails, au point que l'imprimeur ne reçoit que des clichés irréprochables. La gravure se fait sur cuivre, et l'on emploie à cet effet des plaques minces et parfaitement polies. Une invention américaine, que quelques maisons françaises commencent à employer, mais sans en retirer peut-être encore les excellents résultats obtenus aux États-Unis,

IMPRIMERIE NATIONALE.

consiste à se servir des *plaques américaines* ou *crossed screens*. C'est une glace quadrillée à la machine, avec une régularité toute mathématique. Lorsqu'elle est préparée, on l'encre avec soin et l'on essuie, de manière à ne laisser encrées que les lignes formant une sorte de réseau très serré, que l'on place entre l'objectif et l'objet à photographier. Il y a en Amérique une maison qui s'occupe exclusivement de cette fabrication. Elle a construit des machines spéciales à tirer les lignes qui donnent des travaux irréprochables, et il n'est pas rare de voir dans l'espace d'un pouce carré, soit 2 centimètres et demi, jusqu'à 150, 175 et même 200 lignes. Ces plaques de verre sont d'un prix élevé, et se vendent de 100 francs à 250 francs pour une surface d'environ $0^m,15 \times 0^m,15$; cela dépend du nombre de lignes au pouce, qui varie de 120 à 240 lignes.

Un appareil original et d'un nouveau genre est l'*Air brush*. Il sert à faire toutes sortes de dessins en noir ou en couleurs, et se compose d'une pompe pneumatique, d'un réservoir d'air et d'un crayon spécial, qui communique par un léger tuyau en caoutchouc avec le réservoir d'air. L'artiste le manie comme un crayon ordinaire ou un pinceau. La pompe sert à projeter sur le papier ou la toile avec plus ou moins de force, et comme un pulvérisateur pourrait le faire, l'encre de Chine ou une couleur quelconque contenue dans le crayon. On peut obtenir ainsi les lignes les plus fines, depuis le trait d'un crayon finement taillé jusqu'à des traits de couleur pouvant avoir jusqu'à 0 m. 02 d'épaisseur. Les dessins que nous avons vu faire devant nous, ou qui étaient exposés, ont beaucoup de moelleux et ressemblent à de la photographie au charbon; on se sert beaucoup de cet appareil pour faire le portrait et le préposé qui le maniait dans une des galeries de l'Exposition dessinait avec une grande rapidité des objets de toutes sortes, surtout une fleur et un œil, toujours les mêmes, obtenus avec une habileté qui semblait tenir du prodige.

Machines à imprimer. — Les machines exposées à Chicago occupaient un vaste emplacement; celles destinées à l'impression étaient pour la plupart de fabrication américaine. Ce qu'on recherche surtout en Amérique dans ces dernières, c'est la rapidité : rendre le plus possible dans le moins de temps possible; l'élégance passe au second rang, le côté pratique seul est apprécié.

Caractères d'imprimerie. — Les fonderies en caractères sont toutes prospères. Elles fondent des types spéciaux d'un fini parfait. Il n'y a qu'à

ouvrir les publications américaines pour voir quelle netteté présente l'impression et avec quelle facilité se lisent les caractères.

Machines à composer. — On entourait beaucoup à l'Exposition les machines à composer nommées *Linotypes.* Le système Mergenthaler, le plus remarquable, a cela de particulier que chaque ligne est successivement composée et clichée, et que la seconde opération se fait automatiquement. L'opérateur est assis devant un clavier, où se trouvent représentées sur des touches, comme dans la machine à écrire, les lettres de l'alphabet et tous les signes de ponctuation en usage. En appuyant sur les touches, il fait tomber les caractères dont il a besoin. Une fois la ligne composée, ce qui est annoncé par une sonnerie, elle est amenée automatiquement près d'un creuset chauffé au gaz et rempli d'un alliage en fusion, où elle est clichée, pour venir ensuite s'aligner dans une forme toute prête pour l'impression. Cette opération de clichage instantané terminée, les *linotypes* ou caractères qui ont servi de matrice retournent par un système ingénieux à la partie supérieure de l'appareil, prendre leur place dans le distributeur et tombent successivement de nouveau à l'appel de l'opérateur qui appuie sur les touches du clavier. Comme on voit, on est loin de l'ancienne méthode qui consistait à prendre chaque lettre séparément dans sa casse et à la ranger à la main dans le composteur.

Les avantages du *linotype* sont multiples. Le maniement s'apprend très facilement, l'opérateur est à la fois compositeur et clicheur; la distribution devient inutile et se fait automatiquement sans la moindre erreur, les caractères ne s'usent point par le tirage, puisque chaque composition nouvelle est clichée pour ainsi dire sur des caractères neufs. Les chances d'erreurs sont plus rares que dans la composition ordinaire, car, sur la face antérieure de chaque caractère, qui vient s'aligner devant l'opérateur, apparaît la lettre qui le représente, et, s'il y a une faute, on peut la réparer en un tour de main. Malgré tout, si à l'épreuve il reste des erreurs, on n'a qu'à extraire la ou les lignes où elles se trouvent et à les recomposer, ce qui se fait très vite. La rapidité dans la composition est en effet incontestable, puisqu'un habile opérateur peut composer 5,000 lettres à l'heure; celui que nous avons vu à l'Exposition prétendait pouvoir en composer 6,000. Un nommé Smith, employé au *Commercial Journal,* de Toledo, a composé dans une semaine 370,000 lettres en chiffres ronds, soit environ 7,700 lettres à l'heure. Il faut peut-être tenir compte dans

cette donnée de l'exagération américaine. L'Américain est tellement habitué à employer les chiffres dans ses moyens de démonstration que la *Compagnie du Linotype Mergenthaler* a fait un tableau établissant un *record* d'un nouveau genre, celui du plus habile opérateur du *linotype* (le sien naturellement), et c'est M. Fred.-J. Smith, que nous avons cité plus haut, qui tient la corde, avec 5,750 lettres à l'heure en moyenne. Après lui, viennent M. Carty, du *Troy Daily Press,* avec 4,540 lettres. M. Houghton, de l'*Albany Evening Journal,* avec 4,387 lettres, et M. Young, de *Standard Union,* avec 4,289 lettres. Pendant deux semaines, le champion Smith était arrivé aux chiffres suivants :

22 février 1892	44,700 lettres.
23	47,000
24	47,700
25	54,300
26	41,800
27	38,300
Total pour 6 jours	273,800

15 mars 1892	53,100 lettres.
16	60,000
17	54,000
18	65,000
19	66,800
22	70,000
Total pour 6 jours	368,900

soit une moyenne de 7,683 lettres à l'heure.

Ce sont surtout les journaux qui font usage du *linotype.* Comme il est loisible de composer des lignes d'une longueur indéterminée, on a pu composer des volumes, surtout des romans, des rapports, des livres d'adresses et des catalogues; pour ces derniers, de même que pour les livres d'adresses, il y a certainement avantage à se servir du linotype, car, toutes les lignes étant mobiles, on peut facilement tenir ces sortes de publications au courant, sans trop de frais; mais l'usage ne s'en est pas encore généralisé pour le livre.

Des journaux importants, comme la *New-York Tribune,* possèdent plus de quarante de ces machines à composer, l'*Inter Ocean,* de Chicago, en

emploie une vingtaine. Une foule d'autres journaux à tirages plus ou moins élevés composent à la machine et en sont satisfaits. Toutefois nous croyons que les feuilles importantes, le *New-York Herald,* le *World,* la *Chicago Tribune,* n'en possèdent pas encore. Le tirage sur machines rotatives, qui demande des clichés spéciaux, exigerait-il une manutention plus longue et plus coûteuse? Le linotype complet revient à 15,000 francs.

Gravure sur bois et sur cuivre. — Si la stéréotypie est faite avec un soin méticuleux, qui entre pour beaucoup dans la netteté des impressions de toutes sortes, qu'il s'agisse de texte ou d'illustrations, la gravure sur bois et la gravure sur cuivre sont également développées et les spécimens exposés nous ont prouvé une fois de plus que les Américains n'ont rien à nous envier de ce côté. Toutefois, l'autotypie tend de plus en plus à remplacer la gravure sur bois.

LITHOGRAPHIE.

La lithographie en couleurs est très répandue aux États-Unis; elle est représentée par des maisons importantes qui font de grosses affaires. Leur clientèle se trouve surtout dans les Compagnies de chemin de fer pour leurs indicateurs illustrés et tirés à des nombres fabuleux, tirages qui se renouvellent sans cesse. A cette clientèle vient s'ajouter la confection d'affiches murales, qui atteignent des superficies dont nous ne pouvons nous faire une idée en France.

Les lignes de chemins de fer en Amérique sont, comme on sait, aux mains de Compagnies privées, qui se font entre elles une concurrence acharnée. Cette concurrence a fait naître une grande émulation entre elles toutes et a donné naissance à un confort inconnu en Europe, chaque Compagnie voulant rivaliser avec sa voisine et lutter avec elle, soit par la vitesse de ses trains et la bonne organisation du service, soit par les attentions et les commodités offertes au voyageur. Elle a aussi comme partout pour conséquence l'abaissement des prix, auquel se joint une publicité effrénée, consistant en annonces et surtout en prospectus alléchants et de nature à frapper la vue. Ces prospectus donnent d'un côté, tiré en noir, les routes diverses de la ligne et un horaire des trains, de l'autre, tiré en couleurs, les vues principales de la route à parcourir, le tout replié dans un format commode pour être mis dans la poche. Certaines Compagnies dont les lignes parcourent des contrées accidentées et riches en sites pittoresques déploient

un art véritable dans la manière de présenter un voyage au touriste. Comme l'Américain est essentiellement voyageur, c'est souvent, on le prétend du moins, le prospectus le plus riche en couleurs et le plus attrayant qui influe sur la ligne à prendre. Les billets de chemins de fer se vendent beaucoup moins dans les gares que dans les *Ticket offices*, bureaux spéciaux répartis un peu partout en ville dans les quartiers les plus fréquentés et de préférence aux abords des hôtels, dans Broadway, à New-York; dans Tremont Street, à Boston, et dans Van Buren ou Clark Street, à Chicago.

Par suite, c'est dans ces bureaux qu'on trouve en nombre considérable ces prospectus-guides très intéressants, car presque tous donnent une explication détaillée de la route à parcourir avec notices de toutes sortes. Ils sont épars sur de larges tables, où chacun peut en prendre autant qu'il désire. Disons en passant que là comme pour beaucoup d'autres réclames en Amérique, le prospectus en dit toujours plus que la réalité, et si l'on n'est pas muni d'une dose suffisante de scepticisme, on risque d'avoir d'amères déceptions.

Une autre branche d'industrie fournit à l'imprimerie lithographique un contingent énorme d'affaires, ce sont les affiches. Elles étaient bien peu représentées à l'Exposition, et quiconque se serait contenté d'examiner ce qu'il a pu voir dans la section américaine n'aurait eu aucune idée de ce qu'est l'affiche en Amérique. Elle joue un rôle tellement important que nous devons en dire quelques mots.

L'affiche, telle qu'on l'emploie, ne remonte pas à une époque bien ancienne. On peut même dire qu'elle est d'invention toute moderne et que la manière de la présenter pour qu'elle frappe le passant offre une note caractéristique qui diffère suivant les peuples. Grâce à la lithographie, on a pu donner aux affiches une extension considérable et qui augmente de jour en jour. C'est la France qui, la première, a donné à l'affiche le cachet artistique qu'elle a atteint dans ces derniers temps, et nous avons tous admiré les belles affiches de Chéret que l'on collectionne comme des œuvres d'art. Personne n'a pu nous égaler jusqu'ici dans ce genre d'illustration, au point de vue du bon goût et de la grâce, mais dans la manière de frapper les yeux et de parler à l'esprit, l'Américain nous a dépassés. Il est vrai de dire que ce sont deux genres un peu opposés, et que les affiches américaines n'ont qu'un but: frapper soudainement et faire comprendre sans imposer à l'esprit le moindre effort. Aussi sont-elles composées avec un rare esprit d'observation, laissant supposer une connaissance parfaite des moyens les plus

propres à attirer l'attention de la foule. Le sujet principal est bien mis en vedette et absorbe tout le reste. Le texte importe peu, dans un pays où l'activité est si dévorante que le passant n'a pas même le temps de s'attarder à lire un texte explicatif; ce dernier figure souvent au bas des affiches ou sur une bande à part. Il y en a d'énormes et qui mesurent plusieurs mètres de hauteur. On nous en a montré une entre autres qui avait 6 mètres sur 3. Elle se composait d'une vingtaine de morceaux et avait été tirée en dix couleurs. Il n'a pas fallu moins de deux cents pierres pour l'établir.

Aux États-Unis, l'affiche joue un rôle prépondérant, et certains murs en sont tapissés. Les théâtres en font une consommation énorme; ils en font tirer chaque jour un grand nombre d'exemplaires qu'ils distribuent un peu partout, dans les pharmacies et les restaurants, dans les premières surtout, où a lieu un va-et-vient continu de jour et même de nuit; car le pharmacien, outre les produits pharmaceutiques et les médicaments, débite une foule de denrées et d'objets de toutes sortes : il vend des cigares, des timbres-poste, des journaux et surtout des boissons variées, que l'on déguste sur un comptoir entouré de hauts tabourets. Ces affiches sont apposées dans ces locaux en échange de billets de faveur, et aussi longtemps que la pièce se joue.

L'industrie de l'imprimerie lithographique ne peut donc manquer avec une telle consommation, d'être très prospère puisque c'est à elle presque exclusivement que reviennent ces travaux spéciaux. Nous verrons plus loin qu'elle ne se borne pas à cela, et qu'elle produit des travaux artistiques d'une finesse remarquable comme ceux des expositions de Prang et Cie et autres.

RELIURE.

Suivant leur contenu, les livres en général ont une reliure spéciale. Les ouvrages qui traitent de littérature, d'histoire, de voyages et de vulgarisation sont reliés d'une manière très simple mais pratique et d'assez bon goût. Peu d'or et absence de plaques sur les plats. D'autres ouvrages sont vendus en *sets,* telles les œuvres complètes ou choisies d'un auteur; elles sont réunies dans un carton, muni d'un couvercle avec étiquette imprimée donnant le titre. L'éditeur et le libraire les gardent ainsi en magasin tout empaquetées et les remettent dans cet état à l'acheteur, qui fait relier suivant son goût. Les ouvrages importants, les ouvrages à consulter, les dictionnaires, les guides, les manuels de médecine et de jurisprudence sont

reliés en toile ou en peau pleine, comme aussi en demi-reliure. Les livres de médecine proprement dits et de jurisprudence, qui forment, comme nous l'avons dit, la spécialité des *Medical* et *Law Booksellers*, sont reliés en basane pleine. Les livres pour présents, anthologies, poésies, classiques, etc., sont reliés en veau (*tree calf binding*) comme aussi en cuir de Russie et même en soie. Ces sortes de reliures coûtent très cher, et aux principales fêtes elles sont très recherchées comme cadeaux. Sans arriver au fini et surtout au goût de nos relieurs français dans l'ornementation, les reliures américaines sont soigneusement faites et solides, mais beaucoup plus chères que les nôtres. La reliure ordinaire d'un in-12 demi-chagrin, plats papier, à façon égale, coûte de deux à trois fois la nôtre; quant aux reliures de luxe, elles atteignent des prix hors de proportion avec les nôtres.

PAPIERS.

Il se fait aux États-Unis une consommation de papiers, égalée par peu de pays, non seulement pour les livres, mais surtout pour les magazines et les journaux. Les papiers d'impression destinés aux livres et aux revues sont d'une excellente qualité et très bien fabriqués. La pâte en est très blanche et leur force de résistance leur permet de supporter, sans crainte d'accidents, les plus forts calandrages; pour les illustrations, c'est un avantage qui n'est pas à dédaigner. Quant aux journaux quotidiens, leur papier, tout en étant généralement meilleur que celui fabriqué chez nous pour cet usage, laisse cependant souvent à désirer, ainsi que cela se comprend pour des publications éphémères, comme le journal quotidien, que les Américains abandonnent, aussitôt lu, là où ils se trouvent, en wagon, en tramway, dans la rue même. Il y a des fabriques de papier réparties un peu partout sur le vaste territoire de l'Union; les plus importantes sont dans l'Est et les quantités fabriquées, depuis le papier de luxe jusqu'au papier sans fin le plus ordinaire pour journaux, atteignent des chiffres considérables.

Dans ce rapide exposé, on a pu voir que si la plus grande surface a été donnée à la librairie américaine à Chicago, ce qui était naturel, le visiteur n'a pas eu à le regretter, car les travaux qu'elle a exposés sont de ceux que l'Européen admire. Les procédés de reproduction aux États-Unis sont vraiment merveilleux et il n'est pas exagéré d'affirmer qu'ils occupent sans conteste une des premières places pour ne pas dire la meilleure, au point

que certaines de leurs autotypies peuvent à peine être égalées en Europe. L'imprimerie et les machines à imprimer ont excité notre admiration et la lithographie est très développée. La reliure est en progrès constant et le jour ne paraît pas éloigné, où l'Américain, qui fait relier en Europe les volumes qu'il y achète, fera venir les volumes brochés pour faire faire chez lui les reliures, les reliures courantes s'entend, celles de luxe devant être longtemps encore réservées à nos relieurs français. Les papiers enfin sont tels, que les États-Unis n'ont rien à nous envier dans cette industrie.

Nous allons étudier dans le chapitre suivant les produits des différentes expositions américaines qui se rapportent à l'industrie du livre.

EXPOSITIONS AMÉRICAINES.

Les Etats-Unis comptent d'importantes maison d'édition, établies pour la plupart à New-York; quatre-vingts d'entre elles avaient exposé. Elles possèdent presque toutes une imprimerie et fabriquent chez elles le livre de toutes pièces, depuis la composition jusqu'à la reliure inclusivement. Les livres exposés étaient aussi nombreux que variés, et l'intérêt qu'on prenait à les examiner était encore augmenté par la présence des tableaux, dessins originaux, aquarelles et dessins à la plume qui avaient servi à leur illustration, véritable galerie qui rendait si attrayante la section de la librairie américaine et surtout celle des *Magazines*. Les manuscrits des savants du Nouveau-Monde, les curiosités historiques, littéraires et autres ajoutaient encore à l'intérêt des ouvrages qui les avaient reproduits, mais leur place eut peut-être été mieux marquée dans une exposition spéciale attenant à celle du livre.

On s'est demandé si l'exposition des éditeurs américains n'aurait pas gagné à être collective, comme celle de la plupart des autres nations, la France et l'Allemagne notamment. Quelques-uns d'entre eux ont prétendu qu'il y aurait eu plus d'unité dans l'agencement, par là même plus d'uniformité et aussi moins de frais dans l'installation. La décoration y aurait peut-être gagné quant à l'effet général, chaque exposition aurait eu moins l'apparence d'un *Book Store,* apparence que justifiait assez le grand empressement que montraient les préposés à faire des affaires. A notre avis l'exposition américaine du livre, telle qu'elle était, offrait à qui voulait l'étudier les éléments les plus complets pour pouvoir le faire. Quant à l'aspect extérieur nous aurions préféré peut-être un arrangement plus en harmonie avec une exposition de livres, mais l'Américain y regarde de moins près que nous, qui avions tenu à approprier le cadre au tableau.

L'exposition de Harper and Brothers, de New-York, offrait une grande variété de publications. Une d'entre elles, la première, dit-on, de cette maison, intitulée : *Seneca's Morals,* fut publiée par la *Duyckinck Company,* en 1817, et imprimée par James et John Harper, à New-York. Une des

grandes attractions résidait dans les dessins originaux d'Abbey qui ont servi à illustrer les comédies de Shakespeare et dans d'autres esquisses d'artistes américains. Le manuscrit original du général Lew Wallace, *Ben Hur*, figurait à cette exposition à côté d'autres autographes et manuscrits d'auteurs distingués, tous imprimés par la maison Harper and brothers, soit dans les *magazines*, soit en volumes. On remarquait aussi une collection de six volumes, *Distaff Series*, qui ont été non seulement écrits et publiés exclusivement par des femmes, mais encore imprimés et reliés par des mains féminines; même les dessins de la couverture sont dus à des artistes femmes. Nous avons relevé dans cette collection les titres de *The Higher Education of Women*, par miss Anna Brackett, et *Literature of Philanthropy*, par Mistress Frances Goodale.

Le catalogue de Harper and brothers comprend 220 pages très bien imprimées sur beau papier. Il contient outre les titres des publications de la maison, accompagnés de courtes notices en petit texte et pour la plupart extraites des jugements de la presse, les portraits des auteurs marquants de la librairie Harper. On en compte plus de 200, Américains, Anglais, Français, Allemands, Américains : Andrew Bancroft, Elliot, Tennyson, Wallace; lord Beaconsfield, Gladstone, Darwin, Macaulay, Stuart Mill, Stanley. Nos compatriotes y ont leur place : Victor Hugo, Alphonse Daudet, François Coppée, Guy de Maupassant, etc. Nous y voyons aussi de Moltke, Humboldt, Mendelssohn et Emilio Castelar.

La maison fut fondée en 1817, par James et John Harper. La première année elle publia cinq volumes imprimés à la presse à bras, et l'année dernière avec des presses perfectionnées, pouvant imprimer 240,000 feuilles par jour, elle a publié 75 volumes nouveaux, 33 autres dans la bibliothèque *Franklin Square Library of fiction*, à 2 fr. 50 le volume; 12 numéros du *Harper's Monthly Magazine*, et 52 numéros de chacun des trois autres journaux qu'elle publie régulièrement : *Harper's Weekly*, *Harper's Bazar* et *Harper's Young people*. Ces quatre périodiques comprennent en une année la matière de près de 200 volumes. A l'origine, la librairie occupait une modeste construction à deux étages et la besogne se partageait entre les deux associés et quelques employés. Actuellement, la maison occupe un *block* (100 mètres carrés) presque tout entier, et le nombre de ses employés est devenu légion. On se trouve un peu loin de la modeste presse à bras de 1817, car on y voit une machine qui imprime et plie 6,000 feuilles de 32 pages à l'heure.

C'est en 1850 que commença la publication du *New Monthly Magazine*, et depuis cette époque rien n'a été négligé pour en faire une des premières revues de l'Amérique du Nord. Le *Harper's Weekly* fut fondé en 1857 et se transforma en journal illustré. Les premiers portraits qu'on y publia furent ceux du président Buchanan et de Robert J. Walker, et il y loin de l'exécution de ces derniers à ce qui se fait maintenant. Un troisième journal, le *Harper's Bazar* parut en 1868, il est surtout destiné à la femme et s'occupe de mode, de récréation, d'éducation et d'art. Un quatrième journal enfin, le *Harper's Young people*, fut fondé en 1879, il s'adresse à la jeunesse. Le numéro du *Harper's Magazine* imprimé pour l'Exposition de Chicago avait 160 pages de texte et une centaine de pages d'annonces. Une partie de l'exposition Harper était consacrée aux diverses opérations par où passe la fabrication d'un *magazine*, depuis le manuscrit jusqu'à la mise en vente. A signaler enfin quelques belles reliures.

La maison rivale Charles Scribner's Sons, de New-York, possède un catalogue très fourni de publications importantes. Elle occupait un large salon où elle avait exposé un choix de ses meilleurs ouvrages reliés avec soin par les maîtres de la reliure en Amérique, Zaehndorff, Rivière, etc. Il faut citer : *In the darkest Africa*, par Stanley : *Home and Haunts of Shakespeare* et *Audsley's Ornemental Arts of Japan*. On remarquait de belles collections, entre autres celles de *History of United States*, en 9 volumes; *The great Educators*, en cours de publication; *Epochs of History*, 12 volumes d'histoire moderne et 11 d'histoire ancienne du prix de 5 francs le volume. Une autre collection, la *International Theological Library*, a été entreprise par Scribner, de New-York, et Clark, d'Edinburgh, elle est internationale, catholique et scientifique et s'adresse surtout aux étudiants en théologie. Dans un autre ordre d'idées, nous avons remarqué un ouvrage important sur les peintres et la peinture : *Cyclopædia of Painters and Paintings*, par John Champlin et Charles C. Perkins, 4 forts volumes in-4°, contenant plus de 2,000 illustrations; le prix de l'ouvrage est de 100 francs; les *American Illustrators*, par F. Smith, édition tirée à 1,000 exemplaires sur papier du Japon avec 15 planches en couleurs et ornée de plus de 100 gravures et portraits dans le texte; les aquarelles sont remarquables et le papier de toute beauté; les *Great Streets of the World* représentent les rues remarquables des plus grandes villes du monde avec texte; le *Broadway*, à New-York; *Picadilly*, à Londres; les *Grands boulevards*, à Paris,

avec texte par Francisque Sarcey et illustrations par G. Jeanniot; l'*Unter den Linden,* à Berlin, par Paul Lindau; le *Corso,* à Rome; le *Canal Grande,* à Venise, et la *Perspective de Newsky,* à Saint-Pétersbourg. A citer encore un bel atlas, le *Scribner's Statistical Atlas of the United States,* par Fletcher, W. Hewes et Harry Gannett. Enfin, on a beaucoup remarqué un beau volume sur le *Sport Yachting* américain avec de magnifiques chromolithographies. C'est l'imprimerie J. J. Little et C°, de New-York, qui centralise à peu près tous les travaux de la maison Scribner.

Cette importante librairie publie aussi son magazine, le *Scribner's Magazine,* qui paraît tous les mois. Avec celui de Harper, c'est le plus lu aux États-Unis; le prix du numéro n'est que de 1 fr. 25 et l'abonnement est de 15 francs. Le numéro de l'Exposition comprenait plus de 160 pages de texte et 150 pages d'annonces. On estime à une somme énorme le prix de revient de ce numéro spécial, mais on a oublié de nous dire que les annonces ont dû couvrir la majeure partie des frais. L'exposition des dessins originaux de cette revue reproduits par la gravure sur bois ou l'autotypie est très instructive. Là aussi, comme dans l'exposition précédente, on a pu voir comment se faisait un magazine. On pouvait également se rendre compte des procédés employés pour l'illustration, depuis le dessin de l'artiste jusqu'à l'achèvement de la reproduction. Pour faire constater les progrès réalisés dans l'imprimerie de la revue, on avait exposé un exemplaire de l'*American Magazine* publié à New-York en décembre 1787, par Samuel Loudon.

Dans un salon d'angle, simple, mais arrangé avec goût, la maison D. Appleton and C°, de New-York, avait exposé ses publications, qui peuvent rivaliser avec celles des maisons précédentes. Les livres de fonds s'élèvent à plusieurs milliers de volumes, et depuis plus d'un demi-siècle, MM. D. Appleton and C° ont publié les productions les plus en renom, dues à la plume d'auteurs distingués d'Europe et d'Amérique et embrassant toutes les branches des connaissances humaines. Ils ont eu l'heureuse idée de publier un catalogue séparé pour chaque spécialité, ce qui facilite aux bibliophiles ou aux bibliothèques le choix des ouvrages, qu'il s'agisse de littérature, de science ou d'art. Le nombre de ces catalogues est de 26, portant chacun, comme tomaison, une lettre de l'alphabet de A à Z (le J et le Q manquent et continuant par AA, BB, etc.); quelques-uns de ces catalogues spéciaux sont illustrés de portraits d'auteurs comme celui de Harper and brothers. A citer parmi les ouvrages exposés les *Recent Ideas of*

American Art, par Bancroft, et la *Picturesque America.* Une exposition intéressante était celle des planches des *Ideals of Life in France.* Dans des vitrines se trouvaient la *New American Cyclopædia* formant 16 volumes et mise au courant chaque année par un nouveau volume, et l'*Art of the World,* un magnifique ouvrage illustré par le procédé Goupil et contenant plusieurs phototypies tirées par Boussod et Valadon, de Paris. Ce dernier ouvrage rappelle un peu le *Figaro-Salon* et la *Picturesque America.*

Pour quelqu'un qui n'est pas familiarisé avec les détails de l'impression d'un dictionnaire ni avec les procédés mécaniques et artistiques employés pour faire une revue illustrée, l'exposition de la Century Company, de New-York offrait un rare attrait. Formant salon fermé, auquel on accédait par deux portes, cette exposition fort bien installée, contenait, à côté de beaucoup d'autres, deux publications remarquables : le *Century Dictionary* et le *Century Magazine.* Elles sont imprimées par Theo. L. de Vinne, de New-York. L'idée du dictionnaire est due à M. Smith, qui la mit à exécution en 1882.

Il y a peu de publications qui aient absorbé, comme le *Century Dictionary,* autant de capitaux avant leur apparition et sans qu'aucun profit ait été réalisé. Mais ses éditeurs avaient une telle confiance dans l'entreprise, qu'ils dépensèrent près de 3 millions avant de mettre en vente une seule livraison du dictionnaire. Quand ils eurent la certitude de pouvoir faire paraître la publication bien régulièrement, ils mirent en vente le premier volume, et dès lors le succès ne fit plus aucun doute. On avait évalué à un an le temps qu'il faudrait pour écouler la première édition; en six mois elle était épuisée, et il fallut remettre sous presse. Une autre édition augmentée voyait aussitôt le jour, suivie bientôt d'une troisième. Il forme six volumes et coûte 325 francs. C'est aussi dans l'exposition de la *Century Company* qu'on pouvait faire une étude comparée des dictionnaires anciens et modernes, tous ouverts à la même page. La collection commençait par *An English Expositor,* par John Bullokar, paru à Londres en 1616. Ce fut, dit-on, le premier dictionnaire anglais. A la suite venaient des dictionnaires de toutes sortes et de toutes dates. On pouvait également se rendre compte des procédés employés et comme on le pratique pour le *Century Magazine* et le *Saint-Nicholas,* autre magazine publié par la *Century Company.* On remarquait aussi les dessins originaux représentant les vues du Palais de l'Exposition, par Castaigne, parues dans le *Century Magazine* de mai 1893,

à l'ouverture de l'Exposition de Chicago. Nous devons signaler la *War Series*, le *Life of Lincoln* et un grand nombre de manuscrits d'auteurs célèbres.

C'est en 1870 que Roswell Smith, après un voyage qu'il fit en Europe avec le docteur J. G. Holland, vint se fixer à New-York et fonda le *Scribner's Monthly*, actuellement *Century Magazine*, en collaboration avec le docteur Holland et la librairie Ch. Scribner and C°. En 1881, le docteur Holland, dont la santé était fort ébranlée, se retira. M. Smith acheta sa part puis, bientôt après, celle de Ch. Scribner. Dans l'acte de vente avec ce dernier, il avait été stipulé que le *Scribner's Monthly Magazine* devait changer de nom et, malgré l'avis de ses amis qui croyaient qu'il était impossible de changer le nom d'un tel journal sans lui porter un grand préjudice, il n'hésita pas à accepter cette clause assumant ainsi une lourde responsabilité.

Mais, grâce à une activité sans égale, grâce surtout à une savante direction, le succès couronna ses efforts et la circulation du journal qui porta désormais le titre de *Century Magazine*, au lieu de diminuer, a constamment progressé, au point que dans les dernières années le tirage était en moyenne de 200,000 exemplaires par numéro mensuel. On peut juger par quelques chiffres des frais occasionnés par l'illustration seule du journal. En 1876, les illustrations coûtaient rarement plus de 8,000 francs par numéro et celles du numéro de novembre de la même année coûtèrent 15,000 francs; actuellement, les frais d'établissement de certains articles atteignent une somme égale à ceux de tout un numéro d'autrefois. En 1890, l'article sur la Californie a coûté à illustrer, à lui seul, la somme de 10,000 francs, et le montant total des frais de gravure sur bois dans tous les numéros de cette année-là a dépassé 40,000 francs. Ces illustrations occasionnent soit par le papier qui doit être de meilleure qualité, soit par l'impression qui demande plus de soin, un surcroît de dépenses qui égale le prix des dessins et de la gravure. La gravure d'un portrait de George Elliot a été payée jusqu'à 1,250 francs, un portrait de Howell, dans le numéro de mars 1882, coûte 1,600 francs dont 500 francs furent payés à l'artiste.

C'est encore M. Smith qui, en 1873, fonda le *Saint-Nicholas*, magazine pour les enfants, et le mit sous la direction de Mrs. Mary Mops Dodge, qui le dirige depuis cette époque. Cette année-là fut désastreuse en Amérique, et, profitant du mauvais état général des affaires, il acheta un certain

nombre de journaux concurrents pour les réunir au *Saint-Nicholas*. Les *Our Young Folks*, de Boston, le *Little Caporal*, de Chicago, le *School Day Magazine and Children's Home*, de Philadelphie, vinrent se fondre avec le *Saint-Nicholas*, qui tire maintenant bien près de 100,000 exemplaires. C'est de lui que Charles Dudley Waren disait à ses débuts : « Si nos enfants n'aiment pas ça, il n'est que temps de se mettre à changer l'espèce dans notre pays. »

La Century Company a encore publié d'autres ouvrages, entre autres le *Spiritual Songs* et *Laudes Domini*, chants d'église dont il a été vendu plus d'un million d'exemplaires.

C'est Cambridge près Boston qui fut le berceau de l'imprimerie en Amérique. Il y a deux cent cinquante ans, Stephen Daye établit au coin de la Dunster Street et du Harvard Square, dans la maison du Directeur du Harvard College, une imprimerie rudimentaire, qui fut la seule dans l'Amérique du Nord pendant près d'un demi-siècle. L'imprimerie et l'Université de Harvard grandirent côte à côte, car il n'y a peut-être pas de ville, toute proportion gardée, où on écrive autant de livres chaque année qu'à Cambridge et il est difficile de rencontrer en Amérique une Université aussi importante que celle de Harvard. C'est là que sont les vastes établissements de Houghton, Mifflin and Company, imprimeurs et éditeurs d'ouvrages remarquables, possédant des maisons à Boston, New-York, Chicago et une agence à Londres. L'imprimerie est connue sous le nom de *Riverside Press*, qui lui vient de sa position près de la Charles River.

La maison appartient à six associés, dont le plus âgé, M. Henry O. Houghton, est né en 1823. A quatorze ans, il débuta comme apprenti à la *Burlington Press* et à dix-neuf ans, sur les conseils de son frère, alors au collège de Burlington, il y entra, comme il nous l'a dit lui-même, avec 12 cents (60 centimes) dans une poche, mais avec une dose énorme de force de caractère dans l'autre, a-t-il ajouté en souriant. Il a fait preuve, en effet, d'une énergie peu commune. C'est en 1849 qu'il se réunit à Mr. Bolles pour établir une imprimerie à Cambridge, et à partir de cette époque, la maison édita bon nombre d'ouvrages parmi lesquels les œuvres de Bacon, Dickens, Carlyle, Macaulay et Cooper. En 1866, il associa son frère, puis en 1872, M. Mufflin, alors âgé de vingt-sept ans seulement, mais qui avait pris tous ses grades à l'Université de Harvard.

Cette puissante maison a bien justifié sa devise qui figure en français

sur sa marque et sur tous ses livres : *Tout bien ou rien.* A côté d'ouvrages importants, tels que : *The Narrative and critical history of America* et *The Riverside natural history.* M. Houghton et Mifflin ont publié les œuvres d'auteurs célèbres : Longfellow, Tennyson, Howells, Holems, Emerson, etc. Un bel ouvrage par W. H. Edwards en trois séries représente les *Butterflies of North America,* papillons de l'Amérique du Nord. Chacune des deux premières séries contient environ 50 planches en couleurs et coûte la première 200 francs et la seconde 225 francs: la troisième, en cours de publication, comprendra de seize à vingt fascicules à 12 fr. 50, avec trois planches coloriées chacun; actuellement, il y en a une quinzaine de parus. On estime à 3,000 le nombre des ouvrages sortis des presses de la *Riverside Press.*

Une idée originale consistait à avoir placé à l'Exposition les bustes des auteurs au-dessus des corps de bibliothèque, et de les montrer ainsi au milieu de leurs œuvres. Comme curiosité, on voyait un exemplaire d'un premier tirage des œuvres de Ch. Dickens, que M. Houghton, alors propriétaire de la *Riverside Press,* imprima en 1861, pour la W. A. Townsend Company de New-York. Celle-ci, à la suite d'événements qu'il serait trop long de raconter à cette place, abandonna la publication à M. Houghton qui, s'étant associé à M. Hurd en 1869, se mit à éditer. C'est la maison Houghton and Mifflin qui imprime le fameux *International Dictionary* de Webster et publie *The Atlantic Monthly magazine,* fondé en 1857 par M. Philipps et acheté en 1873 par Houghton and Mifflin.

Pour donner une idée de l'organisation de ce vaste établissement, qu'il nous suffise d'indiquer que tous les corps de bâtiment sont munis d'appareils automatiques pour donner l'alarme en cas d'incendie, et sont reliés au poste central de la ville; qu'une escouade de 65 ouvriers est exercé constamment en vue d'accidents de cette nature, si fréquents aux États-Unis. Le personnel comprend 600 personnes, hommes et femmes, par moitié. En chiffres ronds on compte : 100 personnes occupées aux machines, 100 à la composition et à la correction, 20 au clichage, 225 au pliage, à la couture et au brochage, 10 aux expéditions et 75 à la lithographie, le reste est employé à la comptabilité, à la correspondance ou remplit les fonctions de gardiens ou de gens de service.

La librairie Estes and Lauriat, de Boston, est renommée pour ses éditions de luxe en *souscription.* On admirait entre autres un Walter Scott, publié par Andrew Lang, tiré à 1,000 exemplaires sur papier du Japon

et illustré de 300 eaux-fortes, gravées d'après des tableaux originaux par des artistes tels que : Millais, Macbeth, Lefort, Lalauze, Teyssonnières et qui ont coûté plus de 200,000 francs; plus loin, une édition de luxe des romans d'Alexandre Dumas illustrés, qui sera complète en 40 volumes, in-8°, au prix de 12 fr. 50 le volume; les œuvres de Victor Hugo illustrées en 30 volumes, à 15 francs et sur papier de Hollande à 25 francs le volume; les œuvres de George Elliot, de Dickens; une *Histoire de France,* de Guizot, et une *Histoire de France,* d'Henri Martin. Enfin une édition des *Shakespeare's Heroins* renfermant une collection de 21 superbes photogravures, exécutées par la maison Goupil de Paris, et tirée à 150 exemplaires seulement, 100 pour l'Angleterre et 50 pour l'Amérique; chaque planche porte la signature autographe de l'artiste; elle est en plus numérotée et paraphée par les éditeurs. La librairie, outre son catalogue d'ouvrages en souscription, publie un catalogue d'ouvrages vendus par la voie ordinaire: livres pour la jeunesse, collections de livres de voyages qu'elle appelle, les unes *Zigzag Books* dont plus de 350,000 volumes à 7 fr. 50 ont été vendus, les autres *Knockabout Club Series* aussi à 7 fr. 50, d'autres enfin *Three Wasar Girls* et *Yong Folk's Epochs of History.* On remarquait des ouvrages dits *Standard Works in sets* tels que les œuvres de Thackeray, 20 volumes reliés, 250 francs; de George Elliot, 12 volumes reliés, 150 francs; Carlyle, 20 volumes reliés, 300 francs. et une charmante édition des œuvres de Shakespeare en 12 volumes de poche, reliure souple, 150 francs. Une belle collection d'in-folio contenant des eaux-fortes par les maîtres américains et européens, traite de l'art dans divers pays : Amérique, Europe, Angleterre, Italie, France, Allemagne; chaque volume est du prix de 37 fr. 50. Aux murs étaient exposées les illustrations des ouvrages de cette maison, obtenues par la gravure et autres procédés.

La librairie George Barrie, de Philadelphie, avait une exposition qui ne le cédait en rien aux précédentes. C'est, on le prétend, la plus ancienne maison d'édition d'Amérique. Elle imprime elle-même les ouvrages qu'elle publie, et il sort de ses presses de fort belles publications illustrées. On remarquait surtout une *Mythologie des Troyens* parfaitement illustrée, les œuvres de Victor Hugo avec des gravures très soignées et les œuvres de Gœthe et Schiller dont l'impression ne laissait rien à désirer, enfin l'*Official illustrated publication art and architecture,* périodique qui paraît deux fois par mois et renferme de fort belles illustrations.

Nous avons dit plus haut que le *Webster's International Dictionary* était imprimé par la *Riverside Press,* de Cambridge; c'est chez M. G. et C. Merriam and C°, de Springfield, qu'il est édité. Il compte 2,118 pages grand in-4° et est orné de nombreuses gravures dans le texte. Plus de cent philologues ont travaillé à la revision de ce dictionnaire, revision qui a duré plus de dix ans. Comme pour le *Century Dictionary,* une somme conisdérable, plus de 2 millions, a été dépensée avant qu'un seul fascicule ne fût mis en vente. C'est le dictionnaire le plus répandu aux États-Unis et même en Angleterre; son prix varie de 50 à 90 francs suivant la reliure. Il porte sur la tranche des entailles où placer le doigt, et présente ainsi un moyen ingénieux de trouver chaque lettre de l'alphabet avec rapidité.

La géographie était représentée par l'importante maison Rand Mc. Nally, de Chicago, qui édite surtout des cartes et des globes terrestres. Elle avait exposé une carte gigantesque des États-Unis qui ne mesurait pas moins de 8 mètres sur 6 mètres, c'est certainement la plus grande carte qui ait été faite. On voyait aussi des cartes murales des différents États de l'Union, mesurant en moyenne 1 m. 25 sur 0 m. 80 et variant de 15 à 25 francs montées sur rouleaux ou de 24 à 35 francs avec rouleaux à ressort, renfermés dans une boîte qu'on fixe au mur. Ces boîtes avec sept à huit cartes montées sur rouleaux à ressort coûtent, complètes, de 225 à 350 francs. On remarquait aussi des cartes murales des diverses parties du monde, des cartes en feuilles, des atlas, des globes terrestres de toutes grandeurs et un beau globe, en relief, mesurant 0 m. 60 de diamètre et monté sur pied, du prix total de 650 francs. Cette librairie a édité *A week at the World's Fair,* guide de l'Exposition, qui s'est vendu à un nombre considérable d'exemplaires, au prix de 2 fr. 50. A signaler encore, pour la géographie, Hermann Schedler, de New-York, qui exposait un grand choix de globes et de cartes en relief.

La Open court publishing Company, de Chicago, public des ouvrages de philosophie et de philologie, entre autres des traductions de quelques écrivains étrangers, *Psychology of Attention* et *Diseases of Personality* de Ribot et des volumes sur la science du langage de Max Müller. On voyait un fort intéressant manuscrit de Häckel, émule de Darwin. Cette librairie publie la revue *The Monist,* recueil trimestriel qui tire à 5,000 exemplaires, et traite surtout de philosophie, de religion et de sociologie. Le rédac-

teur principal, un Allemand, le docteur Paul Carus, a donné des articles remarquables sur le darwinisme. Parmi les collaborateurs figurent les noms des Anglais : Max Müller, le célèbre professeur d'Oxford, J. Romanes, James Sully; parmi les Allemands : J. A. Post, E. Mach et Fr. Iold; la science française est représentée par le docteur A. Binet et la Belgique par le professeur Delbeuf, l'Italie par Lombroso, et le Danemark par le professeur Harald Höffding. Cette revue, fondée en octobre 1890, représente la conception philosophique connue sous le nom de *Monism*. Le prix de l'abonnement est de 10 francs pour l'Union postale et le prix du numéro 0 fr. 25. Quatre volumes ont paru, dont le prix varie de 3 à 4 dollars.

Une autre revue, publiée à New-York, *The North American Review*, nous montrait une foule de lettres et manuscrits de W. F. Sherman, Jefferson Dawis, Walt Whitman, A. J. Balfour, Henri Rochefort, une lettre de lord Byron à Shelley et d'autres, tous très intéressants.

M. Montague Marks, de New-York, publie un journal d'art, *The Art Amateur*, qui est le plus répandu et peut-être le meilleur des journaux similaires d'Amérique. C'est surtout un journal d'enseignement des beaux-arts et de l'art en général, qu'il s'agisse de l'étude du paysage, d'animaux, de natures mortes, d'aquarelles, de portraits à l'huile ou au pastel, de fleurs peintes sur porcelaine et sur verre, de dessin industriel et même de modelage et de découpage des bois.

Citons encore : A. C. Mc. Clurgh and C°, de Chicago, dont les publications étaient arrangées avec beaucoup de goût; J. B. Lippincott Company, de Philadelphie, qui avait toute une bibliothèque de beaux volumes reliés de la *Chamber's Cyclopædia*, soigneusement enfermés; William Wood and C°, de New-York, éditeurs de livres de médecine, et F. A. Davis Company, de Philadelphie, même spécialité, éditeurs de l'*Index medicus;* enfin l'Orange Judd Company, de New-York, librairie d'agriculture, qui publie de nombreux ouvrages dans cette branche et l'*American Agriculturist*. Malheureusement nous n'avons trouvé aucun préposé ou gardien qui pût nous renseigner et nous permettre d'examiner les ouvrages exposés dans leurs bibliothèques fermées.

En Europe, la langue universelle appelée *volapük*, semble à peu près délaissée. En Amérique, il paraît qu'elle n'est pas morte, car une exposition

spéciale nous montrait tous les livres, revues et journaux imprimés dans le monde entier et en toutes langues. Le préposé nous disait que, d'après une statistique, que nous n'avons pas pu contrôler, cette langue était employée par plus de trois millions d'individus.

Nous serions entraîné trop loin s'il nous fallait énumérer et passer en revue les autres maisons importantes d'édition qui figuraient dans la section américaine. Il nous faut toutefois dire quelques mots des expositions d'ouvrages d'enseignement ou *Educational Exhibits*.

Les ouvrages d'enseignement étaient largement représentés, et l'exposition américaine offrait à ce point de vue un intérêt tout particulier. On pouvait suivre en effet de près les progrès réalisés aux États-Unis dans cette importante branche de la librairie, tant au point de vue des livres par eux-mêmes qu'au point de vue des méthodes employées, car tout près de la section du livre se trouvait une exposition spéciale, comprenant tout ce qui touche à l'enseignement primaire, secondaire et supérieur. Elle occupait une section à part, où le professeur et le savant ont trouvé un aliment à leur curiosité et à leur goût pour l'étude des méthodes pédagogiques. Cette exposition était divisée en quatre sections bien distinctes : 1° les écoles publiques, les écoles normales et écoles primaires supérieures, les asiles pour les sourds-muets et les aveugles; 2° les collèges; 3° les universités; 4° les écoles diocésaines, les écoles paroissiales, les écoles chrétiennes et celles d'autres religions. Tous les États de l'Union avaient pris part à cette exposition, de même que les nations étrangères. Mais l'étude de cette exposition spéciale étant plutôt du domaine de l'Instruction publique, nous ne nous occuperons que des livres exposés dans les *Educational Exhibits*.

La librairie de la D. Lothrop Company, de Boston, avait donné une large place à ses publications et à ses *magazines*. Des portraits au pastel, entre autres celui du R. P. S. F. Smith, l'auteur de l'hymne *America*, ornaient les murs. La spécialité de cette librairie comporte surtout les livres d'enseignement à l'usage de la jeunesse. Chaque collection porte le nom de l'auteur. La collection des *Pansy Books* est la plus importante et comprend 70 volumes de 1 fr. 75 à 7 fr. 50 et plus de 100 volumes in-16, classés par âge et destinés aux écoles du dimanche ou *Sunday Schools*. Les *magazines* au nombre de quatre : *Wide Awake* pour la jeunesse, 12 francs par an; *Our little Men and Women* pour les enfants commençant à lire, 5 francs

par an; *The Pansy* pour les jours de la semaine et le dimanche, 5 francs par an; enfin le *Babyland* pour les tout petits enfants, 2 francs par an.

La maison A. Flanagan, de Chicago, possède un catalogue très fourni d'ouvrages d'enseignement de toutes sortes, depuis le livre à épeler jusqu'aux livres d'histoire, de sciences, de philosophie, etc. L'enseignement par les yeux y occupe une large place. Nous avons remarqué les *Freeman's History Cards,* collection de 136 cartes contenant 600 des plus intéressants événements concernant les personnages historiques, les batailles, les villes, les contrées, les religions, les guerres entre nations, etc., avec une méthode originale pour apprendre rapidement et sans risque d'oublier les principaux faits de l'histoire; un nombre important d'ouvrages de *Kindergarten,* très en usage aux États-Unis, et une foule de livres, destinés aux professeur, sindiquant les méthodes les plus propres à enseigner une science. Enfin un journal hebdomadaire *The School Journal,* qui en est à sa vingt-quatrième année, figurait à côté d'un autre recueil mensuel, *The Teacher's Institute,* qui compte plus de 50,000 abonnés et en est à sa quatorzième année. Tous les deux s'adressent aux maîtres de l'enseignement à tous les degrés.

Une autre librairie importante D. C. Heath and C°, de Boston, publie un grand nombre d'ouvrages d'enseignement. Elle possède des succursales à New-York, Chicago et Londres. C'est elle qui édite le *Sheldon's United States History,* un volume de 400 pages au prix d'environ 6 francs, ouvrage destiné à l'enseignement supérieur. Il est accompagné du *Teacher's Manual to Sheldon's U. S. History,* destiné aux professeurs et divisé en deux parties: la première contient des considérations générales sur la méthode à employer pour enseigner l'histoire; la seconde sert de guide pour les leçons proprement dites, contenues dans le livre de l'élève; ce manuel est du prix de 3 francs. D. C. Heath and C° possèdent dans leur catalogue de nombreux ouvrages de mathématiques, de physique, de chimie, d'histoire naturelle; la musique, le dessin et la géographie y sont également bien représentés. Ils ont édité aussi des ouvrages estimés pour l'étude des langues étrangères, le français et l'allemand, surtout l'allemand.

Un catalogue intéressant est celui de Ginn and C°, qui, à la suite du titre de chaque ouvrage, donne une notice plus ou moins longue sur son

contenu et la méthode suivie, avec les avantages que le maître peut en retirer. La société se compose de 10 associés, à la tête desquels se trouve M. Edwin Ginn. Elle a son siège à Boston avec succursales à New-York, Chicago, Columbus et des dépôts à Atlanta, Dallas, San Francisco et Londres. Ce sont surtout les auteurs grecs et latins, les mathématiques et les langues vivantes qui forment le fonds le plus important de son catalogue. Elle avait aussi exposé de très anciens livres sur la linguistique, la philosophie, les mathématiques et des manuscrits, dont l'un sur l'arithmétique datait de 1430, et un autre, une arithmétique, la première, dit-on, imprimée en 1478.

Citons encore le New England Publishing Company, de Boston, avec succursale à Chicago, qui, en même temps que les livres, procure des places aux professeurs par l'intermédiaire de son *Bureau of Education;* aux parents des renseignements sur les écoles et collèges; aux académies et aux écoles publiques et privées, des directeurs, professeurs, surveillants et maîtres de toutes sortes; la maison Albert Scott and Company, de Chicago, avec dépôt à Boston, New-York et San Francisco, qui a la spécialité des auteurs grecs et latins; son catalogue, orné de portraits, donne une foule d'attestations et recommandations de professeurs en faveur des méthodes qu'elle publie. Enfin Leach, Shewell and Sanborn, de Boston; E. L. Kellogg and C°, de New-York, avaient exposé des publications très intéressantes.

La lithographie était représentée par la librairie L. Prang and C°, de Boston, dont l'exposition présentait l'aspect d'une véritable galerie de tableaux. Elle a obtenu les premières récompenses dans les expositions précédentes, et c'était justice, car elle possède les plus beaux spécimens d'aquarelle sur carton, satin, soie, etc. On remarquait beaucoup des reproductions d'aquarelles, près desquelles figuraient à dessein les originaux; c'était une manière pratique de bien faire apprécier le degré de perfection auquel on était arrivé dans la reproduction. Aux chromolithographies venaient s'ajouter des photolithographies en sept couleurs, obtenues par un nouveau procédé.

L'American Lithographic Company, de New-York, présentait une exposition qui valait, sinon surpassait, la précédente. On y remarquait beaucoup une grande carte de l'Exposition en couleurs.

Citons encore Schober and Carqueville, de Chicago, avec de belles chromolithographies; Tuchfarber, de Cincinnati, avec des impressions émaillées; The Gugler Lithographic Company, de Milwaukee; Joseph Hoover, de Philadelphie, avec ses reproductions d'aquarelles et de pastels; C. Z. Rickett, de Chicago, avec des affiches aux brillantes couleurs. Comme procédé, J. May and C° avaient exposé de belles autotypies; Radtke Lauckner Company, de belles gravures et des phototypies; H. Zeese and C°, de Chicago, éditeurs de l'*Electrotype Journal,* montraient de charmantes reproductions en autotypie. Enfin, l'American Bank Note Company, de New-York; la Columbian Art Engraving et Publishing C°, de Philadelphie, et Fishel, Adler et Schwartz, de New-York, avaient exposé des produits remarquables par le fini et la netteté de la reproduction, on y voyait aussi de belles eaux-fortes. Une affiche curieuse nous a fait voir le goût particulier qu'ont les Américains, dans leurs dispositions typographiques d'affiches, à faire servir une ou plusieurs lettres capitales à deux noms différents qui ont la même lettre initiale, par exemple :

WHITMAN MASON *ou bien* STACK
WHITNEY MAGEE

La musique n'était représentée que par une seule maison, G. H. Wilson, de Boston, et la reliure par E. F. Bonaventure, de New-York.

Nous eussions aimé à voir les journaux plus largement représentés à l'Exposition. On peut dire que, comme exposition particulière, le *Puck* seul y figurait.

Ce journal, si connu aux États-Unis comme journal humoristique, avait un pavillon installé dans le parc. Il était imprimé à l'Exposition et vendu aux visiteurs. Le numéro spécial de l'Exposition, qui paraissait chaque semaine sous le titre de *World's Fair Puck,* était tiré en cinq couleurs. L'intérêt que le public trouvait à cette exposition était augmenté par le plaisir qu'il avait à voir le numéro rédigé, illustré, composé et tiré sous ses yeux. On voyait là en somme une rédaction de journal en miniature et une imprimerie complète, jusque dans ses moindres détails. On pouvait y étudier les procédés divers en usage dans une imprimerie et comme il n'était possible de le faire dans aucune autre partie de l'Exposition; procédés pour graver la pierre, le bois, le métal, préparer les papiers et d'autres opérations de tout genre comme composition, tirage du noir et des couleurs,

façonnage, pliage, brochage et mise sous bandes. Des cartes postales du *Puck* étaient aussi imprimées et très recherchées du public, devant lequel on en tirait à raison de 1,200 à l'heure.

Dans le Palais de l'Administration était installée une exposition de journaux très intéressante. Elle y occupait les quatre murs d'une vaste salle, et présentait une collection, peut-être unique, d'au moins 5,000 journaux et revues recueillis aux quatre coins du globe et imprimés dans toutes les langues. On avait exposé la première page ou tout au moins l'en-tête avec le titre des journaux du monde entier : on voyait une *Gazette de Boston,* de 1770, et une *Gazette de Corfou,* de 1815. L'originalité de cette exposition tenait à l'arrangement des journaux et à leur classification. Les journaux français figuraient sur un mur à côté des journaux allemands, anglais et italiens. Les revues destinées à la famille, les journaux religieux, de commerce, de sport, etc., étaient classés suivant leur périodicité en quotidiens, hebdomadaires, mensuels, trimestriels, etc. C'est à M. H. B. Hubbard, de New-York, qu'on doit cette installation, qui nous a offert une vue d'ensemble complète de la presse du monde entier.

L'éditeur du *Sell's Dictionary of the World Press,* M. Henry Sell, de New-York et Londres, avait une exposition de journaux en langue anglaise non moins intéressante que la précédente. Sa collection comprenait des journaux depuis l'origine des premières feuilles imprimées en Angleterre en 1630 jusqu'au milieu de notre siècle. On y voyait des spécimens de journaux américains depuis le premier *New-York Herald* du 16 octobre 1766 jusqu'aux *Charleston News* du 22 juillet 1864, des journaux anglais relatifs à l'histoire d'Amérique, depuis le *Public Ledger* du 6 février 1775 jusqu'à la *London Chronicle* du 17 octobre 1795. Un catalogue très intéressant rédigé par M. Sell contenait des notices historiques sur les journaux exposés dans cette collection, qui peut servir à l'étude de l'histoire du journalisme depuis son origine jusqu'à nos jours.

Le Palais des Manufactures n'était pas le seul endroit où l'on pût examiner tout ce qui avait trait aux livres. Au milieu du parc, disséminés partout, s'élevaient des pavillons élevés par les divers États de l'Union. On y rencontrait des spécimens de leur littérature; les États de l'Illinois, du Wisconsin et d'Indiana étaient les mieux représentés. La littérature des Mor-

mons figurait dans le Pavillon de l'Utah, et l'Université de John Hopkins avait exposé dans le Pavillon de Maryland une collection complète de ses publications.

Parmi les Palais de l'Exposition il y en avait un, le *Woman's Building*, réservé à la femme et à ses travaux manuels, intellectuels et artistiques. Naturellement le livre y était représenté, et la Bibliothèque de la Femme a attiré beaucoup de visiteurs. Il est sérieusement question de conserver tous les objets exposés et d'ériger, à l'aide de souscriptions, un *Woman's Memorial Building* pour loger ces productions spéciales, auxquelles viendront successivement s'en adjoindre de nouvelles.

Cette bibliothèque comprenait environ 7,000 volumes, exposés dans une salle installée aux frais des dames de l'État de New-York. Ce dernier État y avait à lui seul plus de 2,000 volumes écrits par des femmes habitant son territoire; les autres États étaient largement représentés, quoique dans une proportion beaucoup moindre. L'État de Massachusetts, qui compte peut-être le plus de femmes-auteurs, avait peu de volumes exposés, à peine une centaine, tandis que la Pensylvanie en avait près de 500 et le New-Jersey plus de 300. Un catalogue très complet de cette bibliothèque a été publié; à côté du nom de chaque femme-auteur figure le nom et la profession de son mari, si elle est mariée, et aussi son nom de jeune fille avec date et lieu de naissance. Une courte notice sur la vie et les œuvres de l'auteur constitue ainsi une sorte de biographie, précieuse à consulter. En parcourant ce catalogue, nous avons trouvé que notre pays était représenté par un millier de volumes fort bien reliés, l'Allemagne avait exposé environ 300 volumes, l'Angleterre 500, l'Autriche 300, l'Italie 150 et d'autres nations également dans une proportion moindre.

Les livres si nombreux, écrits pour l'enfance, avaient aussi leur place à l'Exposition. Ils figuraient dans le Palais des Enfants (*Children's Building*), où tous les objets, intéressant de loin ou de près l'enfance, se trouvaient réunis. La bibliothèque possédait un grand nombre de volumes, dont les auteurs portent des noms connus même chez nous : Louise Alcott, Dinah Mulock Craik, Harriet Beecher Stove, Mary Wilkins, Charlotte Yonge, etc. C'est à deux dames de Chicago, qui toutes deux ont écrit des historiettes pour les enfants, que revient l'idée de la création de cette bibliothèque, et on leur prête l'intention de la transporter dans le Palais commémoratif de la Femme (*Woman's Memorial Building*) dont nous avons parlé plus haut.

Une exposition rétrospective qui avait sa place marquée à l'Exposition de Chicago, faite comme on sait en l'honneur du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, était la reproduction du monastère espagnol de la Rabida où vécut le grand navigateur. On y voyait une foule de documents précieux, manuscrits, lettres autographes, cartes et autres objets, reliques précieuses prêtées par le Vatican, par le duc de Veragua, la duchesse de Bervick et autres détenteurs de semblables richesses, qui sont plutôt du domaine de l'histoire et de l'archéologie, mais que nous avons cru devoir signaler ici.

Dans un pays comme les États-Unis où les bibliothèques de toutes sortes ont une si large place et jouent un rôle prépondérant, il fallait s'attendre à voir une exposition spéciale relative à tout ce qui les concerne. L'American Library Association, connue sous les initiales *A. L. A.*, avait exposé dans le Palais du Gouvernement, de concert avec le Bureau of Education de Washington, des documents précieux et d'un grand intérêt pour quiconque voulait étudier le fonctionnement des bibliothèques en Amérique.

Une collection très complète de photographies représentait les plus célèbres bibliothèques, avec le portrait de ceux qui ont apporté leur concours à cette grande œuvre de l'instruction des masses. C'est ainsi qu'on y voyait le beau portrait au pastel de F. Leypoldt, le fondateur du *Publisher's Weekly* et de la bibliographie moderne en Amérique, dont nous avons parlé. Les autres portraits étaient réunis dans des albums et une courte notice biographique servait à apprécier les titres de ces pionniers d'un nouveau genre à la reconnaissance des citoyens du Nouveau Monde; car on peut dire qu'ils ont plus fait que personne pour l'instruction et les progrès du peuple américain. Les divisions principales de cette exposition comprenaient : la bibliothèque installée par l'*American Library Association* et le *Bureau of Education;* l'exposition comparative des divers systèmes de bibliothèques faite par le New-York State Library school, des expositions faites par des bibliothèques spéciales; enfin l'histoire et la statistique des bibliothèques en général. L'*American Library Association* avait eu l'heureuse idée d'installer une bibliothèque modèle contenant plus de 5,000 volumes. Le choix de ces volumes avait été fort judicieusement fait et leur classement, opéré avec un soin méthodique d'après les deux meilleurs systèmes en usage dans les bibliothèques les plus importantes du pays, ne laissait rien à désirer. Ils

formaient un fonds que toute bibliothèque doit commencer par acquérir. Un catalogue, basé sur les deux systèmes précités, est un type qui peut servir à tout bibliothécaire, car il est le plus instructif de tous les ouvrages publiés sur la matière. Les volumes composant cette bibliothèque modèle peuvent être estimés à une cinquantaine de mille francs.

Une exposition des fournitures pour bibliothèques venait compléter cet ensemble. Des échantillons de reliure, non seulement d'Amérique mais aussi d'autres pays, surtout d'Angleterre et d'Allemagne notamment, formaient le complément naturel à une exposition de tout ce qui concerne les bibliothèques.

MACHINES À IMPRIMER, À PLIER ET À BROCHER.

Il serait trop long de passer en revue toutes les machines américaines servant dans l'industrie du livre et exposées à Chicago. On y rencontrait une variété de systèmes et de dimensions de toutes sortes depuis la machine de Hoe jusqu'à la *Little Make Money,* inventée par la Campbell Printing Press. Pour s'en rendre compte plus facilement, on n'avait qu'à visiter la section des brevets, où les machines à imprimer offraient un grand intérêt. Toute machine brevetée aux États-Unis y était représentée par un modèle. On y voyait le modèle de la fameuse machine à imprimer Hoe, dont l'original est à New-York dans l'imprimerie du *New-York Herald.*

Nous avons déjà parlé des machines à imprimer les journaux. Parmi ces dernières la plupart sont munies d'appareils à couper les feuilles et à les plier. Au nombre des constructeurs des machines de ce genre MM. Walter Scott and C°, de Plainfield, dans l'État de New-Jersey, ont cherché à obtenir dans l'impression plus de rapidité, et, à cet effet, ils ont multiplié les rouleaux de papier sans fin sur leurs machines rotatives; la machine qui était à l'Exposition en avait trois, si bien que lorsque le papier sort des appareils à couper et à plier, dont est munie la machine, il donne trois feuilles encartées l'une dans l'autre. L'inconvénient de ces machines est d'occuper beaucoup de place, mais elles donnent un rendement moyen de 25,000 journaux de 4 à 12 pages à l'heure ou de 12,000 à 13,000 pour 16 ou 24 pages. Cette maison construit en ce moment une machine à imprimer à la fois un nombre de couleurs qu'on n'avait pas encore atteint jusqu'ici.

D'autres machines, celles de Mc. Indoc, de Boston, et de la Campbell

Printing Press Company sont disposées de manière à faire passer sous les yeux les feuilles imprimées. Ces dernières passent en dessous et, revenant s'enrouler sur un cylindre, présentent le côté imprimé aux regards de l'opérateur, qui peut ainsi à tout moment contrôler le travail.

La Duplex Printing Press Company exposait des machines non moins curieuses. Elles tiennent le milieu entre la presse rotative et la machine double. Elles sont, prétend-on, les premières de ce système qui aient été inventées. Elles offrent les avantages suivants : l'impression, au lieu de se faire sur un cylindre, a lieu sur des formes posées à plat et le tirage se fait cependant avec du papier sans fin comme sur la rotative. La composition n'est pas mobile sous des rouleaux fixes; ce sont ces derniers qui circulent sur la composition et prennent la couleur sur les deux côtés de la machine. On emploie cette dernière surtout pour imprimer les journaux à faibles tirages, car elle est très économique, puisqu'elle supprime les margeurs et les clichés cylindriques tout en donnant un travail très exact. Une machine Duplex, de la dimension de celle qui figurait à l'Exposition, tire à l'heure 6,000 exemplaires d'une feuille de 8 pages grand format.

Nous avons nommé plus haut la machine appelée *The Little Make Money*, «la petite machine à gagner de l'argent», nom vraiment suggestif et qui passe pour une vraie trouvaille en Amérique. Elle est fabriquée par la *Campbell Printing Press Company* de New-York et est basée sur le principe des machines Walter Scott, sur lesquelles nous appelions l'attention il n'y a qu'un moment. Ce système permet au conducteur, qui voit se dérouler la feuille imprimée sous ses yeux, de surveiller continuellement son travail. Cette maison fabrique aussi des machines qui plient depuis 4 pages jusqu'à 64 pages.

Citons encore la maison Montague and Fuller, de New-York, qui exposait des machines à imprimer et à relier; Sheridan, de New-York, la Cox Duplex Press Company et la Potter Printing Press Company, aussi de New-York.

L'exposition de l'American Type Founders Company était remarquable à tous les points de vue. Cette association de fondeurs en caractères a son siège à New-York et comprend des maisons possédant des fonderies sur

tous les points des États-Unis, depuis New-York, Boston et Cleveland jusqu'à San Francisco en passant par Milwaukee, Chicago, Saint-Louis avec succursales dans une dizaine d'autres villes et des agents dans un nombre égal de grands centres et même à Londres.

Nous avons terminé l'examen des expositions que nous avions à étudier dans la section américaine. La conclusion de cet étude est que les imprimeries aux États-Unis possèdent un merveilleux outillage, que par leurs machines perfectionnées, leurs procédés de reproduction aussi remarquables et leurs beaux papiers, les Américains sont parvenus à égaler nos plus beaux travaux et souvent à les surpasser. Quand on considère le peu de temps écoulé depuis que ce pays existe effectivement, on est stupéfait des progrès réalisés, car il a marché à pas de géant. Sans doute, les moyens d'action ne manquaient pas, grâce aux capitaux considérables dont disposent les Américains, mais il fallait les mettre en œuvre. Aucun peuple jusqu'ici ne nous avait montré un pareil spectacle, et l'étranger ne sait ce qu'il doit admirer le plus, de leur activité sans égale, de leur coup d'œil si sûr dans des travaux menés avec une rapidité vertigineuse, de la supériorité incontestable qu'ils ont acquise en mécanique, ou de l'émulation de tous à encourager l'instruction, les artistes, les savants et les institutions de bienfaisance. Une vérité découle de tout ce qui précède, c'est que le Nouveau Monde a créé des méthodes nouvelles et marche à la conquête de l'ancien, conquête qui pour être pacifique n'en sera pas moins assurée. Puisse le XXe siècle ne pas nous donner raison!

IV

AUTRES PAYS ÉTRANGERS.

Les États-Unis et l'Allemagne formaient avec la France, dont nous réservons l'étude pour la fin de ce travail, les trois seules puissances qui eussent, en ce qui concerne l'industrie du livre, véritablement pris part à l'Exposition. Cela ne veut pas dire que les produits exposés par quelques-uns des autres pays ne fussent pas remarquables, bien au contraire, mais leur nombre comme celui des maisons qui les présentaient était très limité. Aussi l'étude devant en être forcément plus courte, nous avons cru devoir les réunir en un seul chapitre et suivre l'ordre alphabétique.

ANGLETERRE.

Quoique assez bien représentée, l'Angleterre offrait de regrettables lacunes pour la librairie. C'est même un fait étrange que les éditeurs anglais se soient abstenus dans une aussi large mesure, et que les maisons importantes de Londres, qui ont pour la plupart des succursales en Amérique, n'aient pas cru devoir figurer à l'Exposition de Chicago. On n'y voyait guère que d'excellents spécimens des arts graphiques, soit en noir, soit en couleurs, ce qui a fait regretter une abstention inexplicable. *The Fine Art Society, The Art Union, The Decorative Art Journals Company* et quelques autres nous ont montré des échantillons merveilleux de leurs procédés. Quant aux éditeurs de livres, à part Johnston, d'Édimbourg, Virtue et Cie, Saxon et Cie, Lockwood et Cie et quelques autres, ils étaient fort peu représentés. Il eût été pourtant intéressant de pouvoir comparer à Chicago les produits de deux peuples parlant la même langue et qui se ressemblent par plus d'un côté. L'un et l'autre ont d'excellentes machines à imprimer, de beaux papiers, des procédés qui se valent et ils peuvent lutter à armes égales.

Production. — Le chiffre de la production des livres en Angleterre, sans atteindre celui d'Allemagne ou de France, dépasse cependant celui des États-Unis. On estime à 5,706 pour l'Angleterre le nombre des ou-

vrages publiés en 1891; en 1890, il aurait été de 5,735. Ceux qui dominent sont les romans, les ouvrages de droit et les voyages.

Organisation. — L'organisation de la librairie anglaise est loin d'être arrivée à la perfection. En Angleterre comme aux États-Unis, on considère tout au point de vue des affaires, et les livres s'y vendent comme toute autre denrée. Les employés en librairie n'y font pas d'apprentissage spécial; pourvu qu'ils sachent écrire lisiblement et bien compter, on ne leur demande pas en général d'autres connaissances. Aussi est-on souvent forcé de recourir à des commis de nationalité étrangère, surtout à des Allemands, qui eux sont tenus, comme on le sait, de faire un stage de trois ans et souvent ont satisfait chez eux à l'examen du volontariat d'un an. A quelques exceptions près, on peut affirmer d'une manière générale que le libraire anglais entre aux affaires sans préparation. Aussi lui faut-il un certain temps pour s'entraîner et pour connaître la littérature de son pays; une longue pratique lui est nécessaire, et ce n'est que par une sorte de routine qu'il acquiert la connaissance des livres.

La librairie anglaise peut se diviser en trois catégories : les libraires détaillants ou *Booksellers* depuis le *Discount Bookseller* ou libraire en gros jusqu'au *Stationer,* qui en même temps que les livres populaires vend surtout des articles de papeterie; les libraires d'occasion ou *Second hand dealers* et les éditeurs ou *Publishers.*

L'organe principal de la librairie anglaise est le *Bookseller*, recueil mensuel très fourni qui contient de nombreuses annonces des éditeurs et donne dans sa première partie des comptes rendus d'ouvrages à paraître ou venant de paraître, tant anglais qu'étrangers. Il contient aussi des renseignements de toute nature qui tous offrent un certain intérêt pour la profession. Il est mensuel, et son prix est de 7 francs par an.

Un autre organe, la *Publisher's Circular,* paraît toutes les semaines. Il porte comme sous-titre : *Bookseller's Records of british and foreign litterature* et a été fondé en 1837 par les éditeurs de Londres. Il est actuellement publié par l'importante maison Sampson Low, Marston et Cie de Londres. Son prix est de 0 fr. 35 le numéro, de 10 francs par an pour la Grande-Bretagne et de 14 francs pour l'Union postale. Comme le *Bookseller,* il donne

des annonces d'ouvrages et contient des articles de fonds, souvent fort bien illustrés, et des notices intéressant le commerce de la librairie.

Il n'y a pas à Londres d'association de libraires à proprement parler. Il existe bien une société, la *London Bookseller Society,* mais elle n'a pas donné tous les résultats qu'on était en droit d'attendre. Comme dans quelques autres pays, on constate en Angleterre une crise du livre. Actuellement il y a un mouvement sérieux pour arriver à unifier les prix de vente au public, mais le résultat, appréciable déjà, que nous avons obtenu en France, semble encore éloigné, malgré tous les efforts des libraires anglais.

Les véritables libraires détaillants sont les *Discount Booksellers,* ou libraires, qui achètent en gros et vendent avec rabais. Ces derniers accordent en effet au public une remise de 25 p. o/o, et, sur les articles qui devraient être vendus net, ils font souvent un escompte, qui va jusqu'à 5 p. o/o. On ne trouve pas seulement les *Discount Booksellers* à Londres, mais aussi dans d'autres villes importantes d'Angleterre : Liverpool, Manchester, Birmingham, Édimbourg, Dublin, etc. Malgré ce rabais exagéré qu'ils accordent au public, leurs profits sont souvent énormes, et en général ces libraires en gros disposent de capitaux considérables qu'ils emploient à acheter par grandes quantités les ouvrages courants. Ce sont les petits libraires de Londres et de la province qui en pâtissent, car bien souvent ils ne sont pas en compte avec les éditeurs et ne jouissent pas de remises exceptionnelles. Ils sont obligés toutefois, pour ne pas perdre leur clientèle, de fournir aux mêmes conditions, c'est-à-dire de vendre 9 pence le livre d'un shilling qu'ils ont payé eux-mêmes le plus souvent 9 pence. Ils travaillent donc à perte, et s'ils n'avaient pas quelque branche accessoire, la librairie ancienne ou la papeterie, ils se verraient forcés de cesser leur commerce. On se demande même dans quelle situation se trouvent les petits libraires de province qui ont, en plus du transport, à supporter les frais de commission. Dans ces derniers temps, on en est arrivé à constater que, si l'état actuel ne vient pas à être modifié, la librairie deviendra pour beaucoup de ces libraires une branche accessoire. Un éditeur de Londres, M. W. Heinemann, cite même une ville de 20,000 habitants qui ne compte qu'un seul libraire, et encore ce dernier est-il plutôt à la tête d'un salon de coiffure. Ce n'est pas là une exception, car il y a une foule d'autres libraires de province qui vendent des articles de fantaisie et des articles de fumeurs,

IMPRIMERIE NATIONALE.

pipes, tabacs, etc. On comprend donc que les connaissances bibliographiques soient plus que restreintes et que lorsqu'un libraire ne possède pas en magasin un ouvrage qui lui est demandé, il ne se donne pas la peine de le faire venir, mais répond simplement qu'il ne l'a pas. Il trouve infiniment plus commode, et il n'hésite jamais à le faire, d'envoyer l'acheteur dans une autre librairie où il sait que celui-ci pourra se procurer le livre qu'il désire.

Une conséquence toute naturelle est que le commerce des livres neufs en est arrivé à se concentrer dans les grandes villes d'abord, puis dans certaines villes et enfin dans certaines maisons. On doit y voir un danger, car, si cet état de choses continue, les *Discount Booksellers* en viendront à dicter leurs conditions aux éditeurs. Avec le temps même il peut se faire qu'ils exercent sur les éditeurs une telle pression que ces derniers ne pourront éditer que des livres qui auront l'approbation des *Discount Booksellers*. Il existe une librairie qui, par sa situation privilégiée comme librairie des chemins de fer, fournit les livres franco de port sans accorder aucun rabais. S'il lui prenait fantaisie de faire des remises, ce qui lui serait facile à cause de son privilège, en peu de temps, elle monopoliserait à son profit la vente des livres en Angleterre.

Il y aurait certainement un remède à apporter à l'état de crise actuel, mais jusqu'ici les éditeurs n'ont pas voulu prendre part au mouvement; ils préfèrent n'avoir à traiter qu'avec un petit nombre de maisons plutôt que d'établir de nouvelles relations avec une foule de petites librairies, auxquelles ils devraient ouvrir un compte, et ils aiment mieux s'en tenir aux anciennes habitudes. La *Publisher's Circular* a donné l'hospitalité dans ses colonnes à de nombreuses correspondances à ce sujet, mais on n'a pas encore pu aboutir. Nous croyons qu'on est parti d'un principe faux : on s'accorde à reconnaître que la librairie anglaise traverse une crise, mais que le public ne doit pas être molesté. C'est là malheureusement où se trouve le nœud de la question, car, du jour où les prix de vente au public seront remontés d'un commun accord, la crise sera terminée. Ainsi a-t-on fait en Allemagne. Qui ne se rappelle pourtant les luttes qu'il a fallu soutenir pour arriver à triompher des mauvaises volontés et à réduire à l'impuissance les *Schleuderer* ou gâcheurs de prix? C'est en marchant d'accord la main dans la main qu'éditeurs et détaillants sont parvenus, après dix ans d'efforts, à imposer leur volonté. Les seconds ont compris qu'il fallait à tout prix conjurer le péril qui les menaçait; les premiers les ont largement

secondés, sentant que, pour être régulièrement payés par les intermédiaires, il fallait que ceux-ci trouvassent dans leur profession un profit rémunérateur sans être obligés de recourir à une autre branche de commerce parallèle.

Les libraires détaillants d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse vendent maintenant au prix fort, avec la tolérance d'accorder aux professeurs, institutions, bibliothèques, etc., une remise maximum de 10 p. o/o sur le prix marqué. Les Allemands ont toujours prétendu que le livre n'était pas une denrée comme les autres, mais un produit de l'esprit qui avait son prix parfaitement précisé, tant par l'éditeur dans ses annonces et dans son catalogue que sur le livre lui-même : qu'un éditeur ne pouvait publier un livre déjà paru sans encourir une répression, et que ce monopole armait les éditeurs et leur mettait en main une sanction naturelle, qui doit consister à supprimer les avantages inhérents à l'ouverture d'un compte. Ils ont été plus loin : tout libraire refusant de se soumettre au règlement est mis à l'index, voit ses annonces refusées dans les organes de la librairie; il ne trouve même pas un intermédiaire, commissionnaire ou revendeur, pour exécuter ses commandes, résultat inouï et exemple peu commun de discipline dans une si vaste association. Quelques libraires détaillants allemands en ont appelé aux tribunaux de leur pays pour faire cesser ce qu'ils appelaient l'atteinte à la liberté du commerce : ils ont constamment perdu. Grâce à ce système, pas de dommage causé, le plus modeste libraire comme le plus grand peut s'adonner avec zèle et sans découragement au placement des livres et surtout des nouveautés suivant la spécialité qu'il aura choisie. On a vu par la production croissante du livre en Allemagne et par le nombre de ses libraires que les résultats ont été satisfaisants.

On compte en Angleterre d'importantes maisons de librairie qui s'occupent exclusivement de la vente des *livres d'occasion,* mais la plupart des petites librairies ont un fonds plus ou moins considérable de vieux livres, dont l'écoulement forme le plus clair de leurs bénéfices, par suite de la crise actuelle qui sévit sur les livres neufs. Il s'y fait de grandes ventes publiques, et, détail original, on a vu des organisateurs de ventes aux enchères attirer les acheteurs et les inciter à acheter par l'attrait d'un banquet qui a lieu à la fin de la vente aux frais du libraire et auquel assistent les plus gros et souvent tous les acquéreurs.

L'éditeur (*publisher*) en Angleterre est avant tout un fabricant de livres.

Il livre au libraire ses marchandises tout comme un autre fabricant et à compte ferme. Peu ou pas d'envois à condition, partant pas d'ouvrages retournés à délai fixe. La plupart du temps, les payements se font à 30 ou à 90 jours, le plus fréquemment au comptant. Il y a même à Londres quelques maisons qui demandent une provision d'avance. Ce système, on le comprend, n'est pas fait pour engager le libraire à faire connaître les nouveautés, car il montre pour les nouvelles publications un scepticisme au moins égal à celui dont fait preuve tout détaillant dans d'autres pays, et il arrive souvent que l'auteur d'un ouvrage nouveau de valeur ne trouve pas d'éditeur. Car, sans vouloir faire un crime à l'éditeur anglais de ne pas publier des ouvrages pour se faire connaître et ajouter à la gloire de sa maison, il est un fait constant, c'est qu'il désire toujours en retirer profit, et, si ce profit ne doit pas être immédiat, il refuse de publier. Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer une foule d'auteurs qui font imprimer à leurs frais. Mais qu'il s'agisse d'un volume à succès, les premières éditions sont enlevées le jour même de l'apparition et les autres se succèdent sans que l'organe des libraires l'ait même annoncé. Ces ouvrages à succès sont presque toujours imprimés dans divers formats, de divers prix, pour permettre de les répandre un peu partout et de les mettre à la portée de toutes les bourses.

Ce que nous disions plus haut, en parlant des éditeurs anglais, qu'en publiant un livre ils n'ont en vue que le profit qu'ils peuvent en tirer, est confirmé par un fait assez étrange. Tandis que dans d'autres pays l'éditeur s'attache au fur et à mesure des éditions successives à les améliorer, à les corriger et à les augmenter au besoin, en Angleterre les éditions se suivent et se ressemblent. Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que l'impression du texte et des illustrations laisse de plus en plus à désirer à mesure que les tirages augmentent. Aussi en Angleterre plus que partout ailleurs attache-t-on plus de prix aux premières éditions, car, pourvu qu'on attende un peu, on tombe sur des exemplaires détestables.

Comme nous l'avons vu, l'éditeur fait peu ou point d'envois d'office ni à condition; la plupart des ventes se font à compte ferme et le plus souvent au comptant, à moins que le libraire ait un compte chez l'éditeur, auquel cas il bénéficie d'un compte variant de un à trois mois, mais rarement de six mois et parfois d'une surremise ou escompte supplémentaire au règlement. L'escompte varie de 25 p. o/o à 30 p. o/o, et l'éditeur accorde un exemplaire gratis par 12 ou 24 exemplaires; il donne aussi souvent le

demi-treizième, soit 7-6 1/2. Pour de grandes quantités achetées, les remises augmentent dans une large proportion, et les *Discount Booksellers* reçoivent parfois pour leurs achats en gros jusqu'à 50 p. o/o; on comprend quelle concurrence ils peuvent faire à la petite librairie.

Le placement des nouveautés se fait d'une manière originale. Ainsi, les ouvrages populaires et scientifiques se vendent rarement par l'entremise du libraire, qui trouve tout naturel que l'éditeur s'adresse au public et lui vende directement. Ce sont les revues, les prospectus, etc., qui portent leur apparition à la connaissance des acheteurs. Pour les autres ouvrages d'une vente courante, les romans, les ouvrages à sensation, etc., l'éditeur, aussitôt les premiers exemplaires sortis des presses, les remet à un placier, qui parcourt la ville et réunit ainsi les commandes sans attendre le résultat des annonces faites dans le *Bookseller* ou la *Publisher's Circular* qui sont lus superficiellement et surtout par les libraires de la province. L'éditeur préfère aller solliciter les libraires, le volume en main. Les maisons importantes ont un ou plusieurs placiers spéciaux pour les nouveautés, employés sérieux et qui ont besoin pour remplir cette fonction difficile de qualités exceptionnelles : bonne tenue, nullement importuns et surtout pas bavards. Ils font le plus souvent de bonnes affaires, car il y a en Angleterre un grand nombre de collectionneurs qui achètent tout ce qui rentre dans leur spécialité et surtout en premières éditions. De là un nombre considérable de libraires qui de leur côté se spécialisent, ce qui simplifie singulièrement l'assortiment et les connaissances de métier. Les risques sont peut-être plus grands, mais on peut courir la chance que les éditions augmentent de prix quand les suivantes auront vu le jour.

On compte à Londres cinq ou six grandes librairies qui importent les publications parues sur le continent, françaises, allemandes, etc. Ils écoulent un nombre considérable de revues et livres français soit dans le public, soit pour l'exportation aux pays d'outre-mer.

Le commissionnaire en libraire existe à Londres comme à Paris et à Leipzig. Comme chez nous, son rôle consiste à réunir les envois déposés chez lui par les éditeurs au nom de ses clients et à les expédier à jour fixe en y joignant ce qu'il a acheté pour le compte de son commettant et en prélevant une commission. Le commissionnaire est aussi chargé d'expédier par la poste les journaux et revues que certaines administrations ne veulent point expédier elles-mêmes par cette voie.

L'industrie du journal est très développée en Angleterre, et tout le monde connaît les importantes feuilles politiques de la Cité, qui sont répandues dans le monde entier. Ces dernières disposent de machines puissantes, et l'une d'elles, la *Pall Mall Gazette*, s'imprime au moyen d'appareils électriques; c'est le premier journal quotidien qui ait eu recours à l'électricité pour l'imprimerie. Les revues de toutes sortes, littéraires et scientifiques, occupent aussi une place importante. Nous regrettons qu'à Chicago ce genre de publications ait fait défaut.

Nous avons à faire la même remarque sur l'imprimerie, les machines à imprimer et les procédés de reproduction, qui sont arrivés en Angleterre à une rare perfection. On a pu voir à Chicago quelques impressions lithographiques très soignées, quoique souvent un peu criardes de couleur. On connaît le soin que les éditeurs anglais apportent à la cartographie et à tout ce qui est tirage en couleurs sur les beaux papiers que nous leur envions. La reliure, quoique peu représentée à l'Exposition, tient un bon rang, et le peu que nous en avons jugé nous a fait regretter de n'en avoir pas eu plus à examiner.

Dans la section de librairie anglaise, on comptait tout au plus une vingtaine d'exposants tous pour les livres, cartes géographiques, journaux et illustrations en couleurs.

La librairie W. et A. K. Johnston, d'Édimbourg, présentait de beaux spécimens de ses cartes murales, de ses atlas et de ses globes, entre autres un remarquable *Atlas of commercial geography*.

MM. Smith and son, de Londres, avaient aussi exposé des cartes et des globes terrestres. Les librairies Leng and C°, de Dundee, George Onar, de Rugby, David Schloss, de Londres, Raphaël Tuck and sons, de Londres, avaient exposé des ouvrages de toutes sortes, mais qui donnaient en somme une faible idée des productions de l'Angleterre. La dernière maison, MM. Tuck and sons, nous a montré la reproduction d'une Madone de Raphaël dont l'original est à Dresde; c'est certainement un des plus beaux spécimens qu'on ait obtenus en lithographie. La collection de Raphaël Tuck renferme plusieurs milliers de spécimens d'impression en couleurs depuis la plus petite *christmas card* jusqu'au plus grand tableau. Nous devons ajouter qu'un grand nombre de ces impressions sont faites en Allemagne.

Les illustrations étaient représentées par l'Art Union of London qui édite de fort beaux ouvrages d'art; on y remarquait surtout de jolies gravures sur cuivre en grand format. A signaler aussi la Fine Art Society de Londres avec ses reproductions de tableaux par l'eau-forte et la photogravure; J. S. Virtue and C°, de Londres, avec de belles eaux-fortes; les gravures et photogravures de l'*Art Journal*, la *Decorative Art Journals Company*, de Manchester, avec le *Journal of Decorative Art*, l'*Engineer* et l'*Engineering* avec sa collection de 54 volumes, les deux plus importantes revues scientifiques hebdomadaires. On remarquait aussi la maison Hare and C°, de Londres, qui exposait ses impressions en couleurs et celles obtenues par la gravure sur bois et les procédés photomécaniques. L'exposition de MM. Watterlow and sons, de Londres, offrait de beaux spécimens de gravure sur acier et sur cuivre. Enfin la London Color printing Company exposait *The Million*, journal populaire tiré en couleurs un peu dans le genre et d'après le procédé Marinoni du supplément illustré de notre *Petit Journal* de Paris, mais les dessins sont beaucoup moins nets et la couleur laisse un peu à désirer.

La reliure était représentée par M. Joseph Zaehndorff, de Londres, qui avait exposé quelques beaux spécimens de différents genres de reliure, depuis la reliure ordinaire et bon marché jusqu'aux reliures d'amateur. Parmi ces dernières, on remarquait de beaux spécimens en maroquin du Levant de diverses couleurs avec incrustations.

AUTRICHE.

L'Autriche, qui compte cependant d'importantes maisons d'édition et où l'on rencontre des journaux importants, n'avait pour ainsi dire rien envoyé. A-t-elle, comme l'Angleterre vis-à-vis des États-Unis, craint d'être un peu écrasée par l'exposition allemande si importante? Quoi qu'il en soit, l'édition du livre n'était pour ainsi dire représentée que par une seule maison, celle de MM. Graz et Gerlach, de Vienne, renommée pour ses beaux ouvrages d'art industriel et qui avait exposé entre autres deux ouvrages remarquables, *Allegorien und Embleme* et *Alte und Neue Fächer*. Parmi les autres exposants, citons les maisons A. Dorn, de Vienne, avec des ouvrages d'économie sociale; Jacob B. Brandeis, de Prague, avec des ouvrages en langue hébraïque; Simon Kaes, de Vienne, exposait son *Fachzeitung für Leder Indus-*

trie; R. Lechner, de Vienne, et Ferd. Silas, de Vienne, leurs cartes géographiques; J. Steinbrenner, de Winterberg en Bohême, des livres de prières.

Nous avons constaté avec regret que l'Imprimerie impériale de Vienne n'avait rien exposé; il eût été intéressant d'établir une comparaison avec l'établissement similaire d'Allemagne, dont nous avons déjà parlé, et celui de Russie, que nous étudierons plus loin.

BELGIQUE.

Deux éditeurs belges seulement avaient envoyé leurs publications à Chicago : Jacques Godenne, de Liège, et F. Lyon Claesen, de Bruxelles. Dans cette dernière exposition, on remarquait des publications importantes sur l'architecture, les *Travaux d'architecture exécutés en Belgique* par H. Beyaert en 25 livraisons dont 12 parues, *la Tenture artistique, le Théâtre flamand,* des *Études d'enfants* par Meyer en 12 livraisons dont 8 de parues, enfin *l'Émulation,* publication mensuelle de la Société centrale des architectes de Belgique, accompagnée d'un *supplément* contenant toutes sortes de renseignements utiles aux architectes sur les matériaux de construction, fontes, fers, métaux, annonces, indications d'adresses, etc. La Belgique exporte en France chaque année environ 900,000 kilogrammes de livres et imprimés divers (en 1893 exactement : livres, 207,700 kilogrammes; imprimés divers, 673,200 kilogrammes), tandis qu'elle importe de France environ 2 millions de kilogrammes (en 1893 : livres, 635,400 kilogrammes; imprimés divers, 1,384,000 kilogrammes).

DANEMARK.

S'il y avait une exposition de livres qui, par le bon goût et l'arrangement artistique, pût rivaliser avec celle de la France, c'est assurément l'exposition de la librairie danoise. L'exposition du Danemark était un véritable repos pour les yeux, et l'esprit y trouvait de nombreux éléments pour se délecter. Le Danemark est peut-être le pays où l'on apporte le plus de soin à la confection des livres; on y trouve un je ne sais quoi d'artistique qui brille en toutes choses et un goût particulier préside à l'établissement du plus petit livre, qu'il s'agisse de l'impression ou de la reliure. Cette dernière branche était brillamment représentée, et certaines reliures pouvaient assurément rivaliser avec les plus belles d'entre les nôtres comme bon goût et comme

richesse d'ornementation. Aussi les Danois pouvaient être fiers à juste titre de leur exposition, qui a été fort remarquée, et ce petit peuple nous a montré à lui seul des merveilles de l'art dans tout son développement.

Trente-cinq exposants étaient représentés dans la section de la librairie, éditeurs de livres et de cartes géographiques ou imprimeurs, tous de Copenhague. Un grand nombre d'entre eux, suivant en cela l'exemple de la France, s'étaient mis hors concours, montrant ainsi leur peu de satisfaction pour le système de récompenses adopté par l'Administration américaine.

Le catalogue spécial de l'exposition danoise était un modèle de bon goût: illustrations, encadrements, vignettes, composition typographique, impression, tout était remarquable par l'exécution.

Une curiosité, qui attirait beaucoup de visiteurs, était une reproduction du *Livre de Flatö,* manuscrit fameux que la section topographique de l'état-major danois avait exposé. Les Américains auraient vivement désiré voir figurer l'original à l'Exposition de Chicago, même au prix des plus grands sacrifices pécuniaires. Sur le refus du Danemark d'envoyer à une si grande distance un manuscrit de cette valeur, les Américains avaient été jusqu'à proposer de fréter tout exprès un navire pour aller chercher cette rareté en Danemark, de l'exposer à Chicago et de la retourner en Europe avec les mêmes précautions onéreuses. Ce fut en vain, et ils ne purent obtenir que la reproduction photographique qui a figuré à l'Exposition. Le catalogue de la section danoise consacre tout un chapitre à ce manuscrit, qui nous apprend que vers l'an 1000, c'est-à-dire près de cinq siècles avant Christophe Colomb, la côte orientale de l'Amérique du Sud fut visitée par l'Islandais Leif. On comprend l'intérêt qui devait s'attacher à un pareil document, surtout lors d'une exposition créée à l'occasion du quatrième centenaire de la seconde découverte de l'Amérique, pour ainsi dire, par Colomb. Ce manuscrit contient des chants qui ont servi à célébrer les exploits de Leif et des Normands qui vinrent après lui visiter et explorer la terre du Nouveau Monde. Il fut gardé longtemps dans l'île de Flatö qui avoisine l'Islande, et ce n'est qu'en 1662 qu'il fut apporté à la Bibliothèque royale de Copenhague, où il est depuis cette époque. Il forme deux volumes in-folio reliés.

Les principales expositions étaient celles des librairies Gyldendal, G. E. C. Gad, Hagerup, Lehmann et Stage, Petersen, P. G. Philipsen; on remarquait de beaux travaux d'impression de P. Petersen et de Martin Truelsen; ce dernier avait de jolies autotypies, et la maison F. Bagge avait exposé

de beaux livres illustrés. De jolies reliures étaient exposées par les successeurs de D. L. Clement, par J. L. Flyge, Th. Petersen et Industriforeningen. Enfin Hendricksen, le célèbre dessinateur, à qui revient l'honneur d'avoir installé l'exposition danoise du livre à Chicago, avait exposé de charmantes gravures sur bois. Dans le catalogue spécial, on pouvait voir dessinées, par le même artiste, un grand nombre d'excellentes illustrations d'ornements et de vignettes, qui entraient pour beaucoup dans l'aspect si artistique sous lequel se présentait ce beau catalogue.

ESPAGNE.

Si le Danemark nous a montré ce que peuvent le goût et l'art dans un pays, l'Espagne nous a fait voir qu'elle avait tout à apprendre dans la confection d'un livre. Qu'il s'agisse de la composition, du tirage, du papier ou de la reliure, il faut se reporter au milieu de ce siècle pour retrouver le peu de soin que l'on a constaté dans les publications espagnoles exposées à Chicago. Du reste, la production du livre est peu active en tant qu'œuvres originales, et porte surtout sur des traductions d'ouvrages français, anglais ou allemands. La librairie espagnole n'a pas d'organisation dans le sens strict du mot, il n'y a pas non plus d'association semblable à notre Cercle de la librairie. Les conditions de vente et de remises varient suivant les éditeurs.

Les grands centres de librairie sont surtout Madrid et Barcelone, où l'on compte quelques maisons importantes qui s'occupent de l'importation des livres étrangers.

Les journaux sont au nombre de 847; on compte 328 journaux ou périodiques s'occupant de politique dont 155 journaux quotidiens, 11 paraissant tous les deux jours, 12 bihebdomadaires, 121 hebdomadaires et 29 paraissant une ou deux fois par mois, 8 se consacrant aux annonces; les autres s'occupent de science, de littérature, d'administration, etc.

ITALIE.

L'industrie du livre était représentée dans la section italienne par une quarantaine de maisons. Les expositions avaient fort peu d'importance, quelques-unes même, à part une ou deux, n'avaient présenté que quelques ouvrages, et on peut dire que l'ensemble au point de vue de la fabrication était plus qu'ordinaire. Il faut cependant faire exception pour les publica-

tions de la librairie Ongania, de Venise, qui avait exposé sa belle publication *La Basilique de Saint-Marc,* que nous avons déjà remarquée à notre Exposition de 1889, et les *Calli et Canali.* Cette dernière n'a pas été exécutée en Italie : ce sont des Allemands et des Autrichiens qui ont concouru à son établissement tant pour la gravure des planches que pour l'impression des photogravures. La librairie U. Hœpli, de Milan, avait une importante exposition composée d'un grand nombre de livres uniformément reliés en basane. La librairie des Fratelli Treves, de Milan, avait exposé des journaux illustrés; par contre, la librairie Ed. Sonzogno, de la même ville, s'était abstenue ainsi que la maison des Fratelli Dumolard, de Milan, qui va fêter l'année prochaine, en 1894, le centième anniversaire de sa fondation. Pour notre part, nous l'avons regretté.

On compte en Italie en chiffres ronds 5,000 maisons, libraires, typographes et vendeurs de journaux. Ces derniers (*edicolanti*) font aussi le commerce de la librairie et s'occupent surtout de la vente des livres ou brochures d'actualité. La librairie italienne n'est pas encore organisée sur le pied de la librairie allemande ou même française, mais elle fait de grands efforts sous la direction de l'*Associazione Tipografico Libraria Italiana* pour arriver à une organisation sérieuse.

L'Association des libraires italiens a été fondée en 1869 seulement. Jusqu'en 1878 elle siégea à Florence, et à cette époque elle transféra son siège à Milan. Elle a organisé des congrès de libraires et d'imprimeurs à Venise, Naples et Florence. En 1894, elle va, à l'occasion du 25e anniversaire de sa fondation, en tenir un probablement à Milan où seront élaborées les bases d'un règlement et où la question brûlante des rabais au public, qui en Italie comme en France est à l'ordre du jour, trouvera peut-être sa solution. Dans les congrès précédents furent adoptées des résolutions très heureuses concernant le commerce et l'industrie du livre.

L'*Associazione* a édité des catalogues bibliographiques spéciaux : le *Catalogo Collettivo* de 1878 à 1891 ; un annuaire des libraires et typographes d'Italie en 1888 et 1891 ; il en paraîtra un nouveau en 1894 ; un annuaire des journaux italiens, le premier en 1884, le second en 1891. Elle publie le *Giornale della Libreria,* organe officiel qui paraît toutes les semaines, contient toutes les nouveautés parues dans la semaine et publie des articles de fonds très intéressants sur la librairie, l'imprimerie, des nouvelles commerciales, des annonces, etc. Elle publie aussi la *Bibliografia italiana* bi-

mensuelle qui enregistre toutes les publications d'Italie, le *Catalogo mensile* et des catalogues spéciaux de livres d'école et d'étrennes qui se publient à la rentrée des classes et à l'approche du Jour de l'an. L'*Associazione* s'occupe enfin du placement des employés de librairie, tient une salle de lecture à la disposition de ses membres, leur donne gratuitement des informations commerciales et a tenté de fonder une école spéciale dans le but de former des commis libraires. Elle compte environ 200 membres, principaux libraires ou imprimeurs d'Italie, qui payent une cotisation annuelle de 12 lires s'ils sont seulement imprimeurs, 15 lires s'ils sont libraires et 20 lires s'ils sont libraires et imprimeurs, plus un droit d'entrée. C'est l'*Associazione* qui réglemente le commerce de la librairie et l'industrie des imprimeurs, car ses délibérations sont formulées par les plus importantes maisons, et il s'ensuit que les votes sont observés rigoureusement. Elle s'est même interposée avec succès dans les dernières grèves des imprimeurs italiens. A sa tête se trouve actuellement M. Pierre Vallardi.

D'après la statistique officielle, il a été imprimé en Italie, pendant l'année 1893, 7,631 publications, soit 294 de moins qu'en 1892, où la production des ouvrages nouveaux avait été de 7,925; en 1891, elle était de 8,327. Il y a donc eu en 1892 une diminution de 402 publications sur 1891 et de 294 en 1893, soit un total de 696 pour deux années. Les ouvrages d'agriculture et de commerce (1,047), de statistique (963), de philosophie et de religion (698) dominent surtout; les romans n'atteignent que le chiffre de 297 et les beaux-arts 160. C'est la langue française qui offre le plus d'éléments de traduction, avec 153 ouvrages en 1893; la langue anglaise vient ensuite, avec 47 ouvrages et la langue allemande, avec 68.

RUSSIE.

Par suite d'une omission étrange, la Russie ne figurait point pour la librairie à la première édition du catalogue officiel. Il est vrai de dire que le nombre des exposants était très restreint. On remarquait les libraires Benke, de Saint-Pétersbourg, avec des ouvrages bien imprimés; A. Iliine avait de belles cartes; B. Patinoff, de Saint-Pétersbourg, avait exposé de très jolies vues en chromolithographie; Solovieff, de Saint-Pétersbourg, de magnifiques photographies, et Marks, qui se trouvait relégué dans le Palais de l'Électricité, avait une vitrine d'ouvrages spéciaux; les autres éditeurs s'étaient abstenus. L'Exposition la plus remarquable et qui mérite

une mention spéciale était celle de l'Imprimerie impériale russe, exposition des plus intéressantes. Elle occupait un emplacement important, entouré d'une construction en bois de Russie, d'un bel effet. Nous y reviendrons plus loin.

Le chiffre de la production en Russie s'est élevé pour 1893 à 2,713 ouvrages. C'est la littérature qui fournit le plus fort contingent, 566 ouvrages, et la pédagogie qui a donné le moins, 30 ouvrages seulement.

Il n'y a pas à proprement parler d'association des libraires russes. Il existe bien la *Société des libraires russes,* qui s'est formée en 1885 et dont on a fêté dernièrement le dixième anniversaire à Saint-Pétersbourg, mais elle n'a jamais rien fait pour réglementer le commerce de la librairie en Russie. Les membres sont pour la plupart des libraires qui ne sont pas de la carrière, et l'organe de la librairie s'adresse plutôt au public, sans s'occuper des intérêts de la corporation. Il n'a même jamais été publié d'annuaire de la librairie russe. En un mot, il n'y a pas d'organisation; chacun agit comme il l'entend, il n'y a ni conditions fixes de vente, ni escompte régulier, il n'y a pas non plus de délais usités de payement, ni modes d'expédition bien arrêtés. On compte peut-être en Russie une douzaine de maisons d'édition dans le sens vrai du mot. On peut évaluer qu'un cinquième des livres publiés l'a été aux frais des ministères, institutions gouvernementales ou communales qui vendent aux libraires détaillants à un prix fixé et sans remise, laissant à l'acheteur le soin d'établir le prix fort; un autre cinquième de la production est publié par les journaux, et ces derniers ont gagné de cette façon beaucoup de terrain sur les éditeurs. Les auteurs trouvent en effet un avantage sérieux à faire paraître leurs œuvres, qu'elles soient scientifiques ou littéraires, dans des revues très répandues et à en faire ensuite des tirages à part qui se vendent par l'intermédiaire des bureaux de rédaction. Le troisième cinquième des nouveautés est imprimé pour le compte des auteurs, et la vente se fait parfois par l'imprimeur ou même au domicile des auteurs par leurs domestiques ou leur concierge. Aussi les employés de librairie qui ont pour mission de réunir ces ouvrages ou d'en approvisionner la librairie de leur patron ont-ils fort à faire. Le reste, soit les deux derniers cinquièmes des ouvrages publiés, est édité par des maisons à peu près toujours les mêmes: Devrient, Ricker, Wolff, Souvorine, Zinserling, etc.

Dans de telles conditions, quand un volume nouveau paraît, c'est à

l'auteur que le libraire s'adresse, et tout achat de livres de quelque importance est pour ainsi dire l'objet d'un marché spécial. Le libraire va trouver l'auteur et tâche d'obtenir le plus de remise possible en doublant ou même triplant, au cours du marchandage, l'importance de sa commande. La conséquence naturelle de cet usage est qu'un libraire achète aujourd'hui chez l'auteur dix exemplaires d'un livre avec une remise de 20 p. o/o, et un de ses confrères pourra l'offrir demain avec 30 p. o/o, car, grâce au marchandage et à un nombre plus important d'exemplaires qu'il aura pu prendre, il aura obtenu 40 p. o/o.

De tout ce qui précède, il résulte que le commissionnaire, comme nous le trouvons chez nous, n'existe pas en Russie : il y a plutôt des libraires en gros tels que les *Discount Booksellers*, de Londres, qui achètent par nombres importants et fournissent les libraires de la province. Pour les livres d'enseignement qui forment une branche importante du commerce des libraires de la province en Russie, ces derniers viennent en été faire en personne leurs achats près des auteurs. Ils se résignent difficilement à s'adresser à un libraire de Saint-Pétersbourg dans la crainte de voir un de leurs concurrents obtenir à force de marchandage des conditions plus avantageuses, ce qui permettrait à ce dernier de fournir aux écoles de la ville avec une remise supérieure à celle qu'il pourrait accorder lui-même. Le libraire russe montre une telle ténacité à obtenir la remise maxima qu'il n'est pas rare qu'il reste jusqu'à quatre et cinq heures à débattre les prix soit chez l'auteur, soit chez l'éditeur.

Les affaires de librairie se traitent donc un peu à la bonne franquette, et les achats se font au comptant et pour la province contre remboursement. Si un éditeur accorde du crédit, il en fixe le terme à son gré; quelques maisons accordent trois ou six mois de crédit contre traites acceptées. Les dépôts de livres ou envois d'offices sont rares et n'existent pour ainsi dire pas pour la province. A Saint-Pétersbourg et dans les grandes villes, les auteurs font eux-mêmes une tournée dans les magasins et proposent leurs ouvrages soit à compte ferme, soit en dépôt. Le libraire leur donne un reçu des exemplaires remis en dépôt, et l'opération ne s'inscrit pas autrement, si bien que si le reçu vient à s'égarer le libraire peut refuser tout payement et regarde les livres comme sa propriété.

L'Imprimerie impériale russe mérite une mention spéciale et son exposi-

tion était des plus intéressantes. Sa fondation remonte à 1818, mais jusqu'en 1860 elle produisit peu de chose. Son personnel était mal recruté et si mal payé que la plupart des employés devaient, pour vivre, avoir recours à une autre occupation. Depuis 1860, elle a fait des progrès constants au point que, pour la variété des procédés, elle surpasse les établissements similaires d'Amérique. Son directeur actuel, M. Scamoni, suivant la voie tracée par le conseiller von Winberg, qui avait donné à l'Imprimerie impériale une vive impulsion il y a plus de trente ans, l'a amenée à l'état florissant actuel. On s'était figuré jusqu'ici que, pour l'impression et les procédés de reproduction, les Russes étaient restés fort en arrière. On s'est gravement trompé, et on a pu juger de l'étonnement des Européens et surtout des Américains quand ils ont pu constater que, pour tout ce qui touchait à l'art et aux arts industriels, ils étaient distancés par les Russes. Cette imprimerie modèle emploie environ 3,500 ouvriers, touchant des salaires qui s'élèvent annuellement à un chiffre total d'environ 3 millions de francs. La moitié des bénéfices va à l'État, l'autre moitié est répartie entre tous les ouvriers, proportionnellement au salaire de chacun. Elle possède des institutions de toutes sortes : église, école, hôpital, cantines, caisse de retraite et une caisse de secours pour les veuves et les orphelins. Les bénéfices atteignent environ 1,800,000 francs, et les ouvriers voient leurs salaires s'augmenter d'un tiers environ par les profits réalisés et à eux distribués à la fin de chaque année.

D'après une statistique dressée par l'Administration, les dépenses matérielles atteignent annuellement plus de 20 millions de francs. On emploie jusqu'à 800,000 kilogrammes de papier fabriqué dans l'établissement, et les presses impriment par an plus de 250 millions de feuilles, le plus souvent en trois et quatre couleurs; la clicherie fournit plus de 2,500 kilogrammes de clichés. Les machines à vapeur sont fort nombreuses et puissantes, et on compte en plus des moteurs à gaz et une locomobile. Les vastes ateliers sont éclairés par un millier de lampes électriques, et 5,000 becs de gaz brûlent environ 2 millions et demi de mètres cubes.

On pouvait voir à l'Exposition des échantillons de papier de toutes sortes, fabriqués par l'Imprimerie impériale, soit à la main, soit à la machine et servant à l'impression des billets de banque, titres, etc. Ces derniers, reproduits par divers procédés, étaient exposés en grande quantité, et on pouvait admirer avec quel soin sont obtenues les reproductions telles que aquarelles, chromolithographies, chromoxylographies, héliogravures, photo-

gravures en couleurs, etc. Les gravures à l'eau forte et au burin, exécutées par les maîtres et les élèves de l'établissement impérial, n'avaient pas été oubliées, pas plus que les caractères d'imprimerie obtenus dans la fonderie qui en fait partie. En résumé, l'Imprimerie impériale russe a été comme une révélation, qui a frappé tous les visiteurs étrangers à l'Exposition de Chicago.

SUÈDE ET NORVÈGE.

L'exposition de la librairie suédoise se trouvait dans le Pavillon national, au milieu du parc Jackson. Ce pavillon, dont l'extérieur avait l'aspect d'une vaste maison suédoise, était fort bien aménagé, et la librairie qui se trouvait au premier étage était représentée par une dizaine d'éditeurs. La Suède expédie un grand nombre d'ouvrages aux États-Unis, et le chiffre de ses exportations dans l'Amérique du Nord est un des plus élevés après celui de l'Allemagne et de la France. Cela tient surtout au nombre assez considérable de Suédois qui vivent aux États-Unis, où ils sont très sympathiques; à Chicago même, on compte 50,000 Suédois et autant de Norvégiens.

Au rez-de-chaussée du Pavillon suédois se trouvait une bibliothèque renfermant les œuvres des meilleurs auteurs de Suède; entre autres quelques ouvrages dont le roi Oscar est l'auteur, et beaucoup de traductions, en langue suédoise, des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise. On remarquait surtout les expositions des libraires Albert Bonnier, de Stockholm, C. E. Fritze, P. A. Norstedt and sons, avec leurs ouvrages scientifiques, leurs livres d'école et le matériel pour l'enseignement; F. G. Beijers avait exposé des livres et des cartes géographiques, et le Generalstabens Topografiska Afdeling ses cartes topographiques et ses ouvrages d'astronomie et de géodésie. Toutefois ces expositions étaient insuffisantes pour pouvoir étudier et juger les procédés de ce pays.

Quant à la Norvège, elle n'avait pour ainsi dire point exposé; on n'y a vu que les publications de la librairie Cammermeyer, de Christiania, qui présentait quelques ouvrages et cartes; Jacob Dybvad, de Christiania, qui avait exposé une carte de Norvège, des livres d'école et quelques spécimens de reliure; enfin Malling, de Christiania.

Avant de terminer ce rapport, nous allons examiner les diverses productions de l'exposition collective des éditeurs français auxquels nous consacrons le chapitre suivant.

V

FRANCE.

Après avoir passé en revue toutes les expositions étrangères du livre, après en avoir apprécié les qualités et constaté les défauts, il est naturel de terminer cette étude par l'examen des produits de notre pays.

La collectivité du Cercle de la librairie comptait cinquante-cinq maisons: éditeurs de livres illustrés et non illustrés, éditeurs de journaux, imprimeurs typographes, imprimeurs lithographes, fabricants de papier, relieurs et fondeurs en caractères. Un catalogue bien compris, merveille de bon goût et d'impression, réunissant en un volume le détail des œuvres diverses, guidait le visiteur au milieu des nombreuses publications qui ont charmé les bibliophiles étrangers. Il fait grand honneur aux divers imprimeurs qui ont pris part à son impression. Le Cercle, qui réunit toutes les professions venant concourir à la fabrication du livre et à la diffusion de la pensée et des arts, aurait peut-être dû associer à la perfection typographique, représentée dans chaque page de son catalogue, l'art du relieur, en chargeant l'un des maîtres de la partie de donner à une œuvre aussi parfaite, et pour quelques exemplaires, une reliure artistique, qui eût ainsi complété le catalogue. A côté de son catalogue, le Cercle de la librairie avait placé des œuvres techniques, comme l'*Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires* par son ancien président M. Paul Delalain, contenant près de 3,000 pièces inventoriées, du xve siècle à la fin du xviiie siècle; les *Origines de l'imprimerie en France,* etc. De superbes estampes ornaient l'exposition du Cercle et mettaient en relief les merveilles de l'art français dans un genre où il n'a pas de rivaux.

A Chicago, aucune nation n'avait su trouver, comme la France, un arrangement aussi heureusement combiné : bel emplacement avec beaucoup de jour, agencement des vitrines d'un aspect agréable et sérieux à la fois. Le visiteur, en pénétrant dans la vaste salle que l'Exposition de la librairie française occupait au premier étage, se sentait, pour ainsi dire, dans une atmosphère de bonne compagnie et d'élégance recherchée, qu'il faisait bon respirer et où l'œil se reposait avec délices. Nos marins avaient la garde de toutes ces richesses et heureuse était l'idée, car nous avons évité dans notre

IMPRIMERIE NATIONALE.

section les vols dont l'Allemagne et la Russie ont eu tant à souffrir au cours de l'Exposition, faute d'une surveillance suffisante.

LIBRAIRIE.

De chaque côté de la salle centrale s'élevaient deux beaux salons formant expositions particulières : l'un était occupé par l'ancienne et célèbre librairie Firmin-Didot et Cie, l'autre comprenait les merveilles publiées par la maison Boussod et Valadon.

C'est au milieu d'un luxe de très bon goût que prenait place l'immense collection des ouvrages publiés par la maison Firmin-Didot, rue Jacob, 56, à Paris, universellement connue, et qui compte deux siècles d'existence ; on y admirait surtout le *Voyage autour du salon carré au Musée du Louvre,* œuvre magistrale de A. Gruyer, membre de l'Institut, illustrée de 40 magnifiques héliogravures par Braun; *Paris à travers les âges,* donnant les aspects successifs des principales vues et perspectives des monuments et quartiers de Paris, depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours. Les nombreuses gravures encadrées dans le texte et les 60 chromolithographies qui ornent l'ouvrage de M. F. Hoffbauer piquaient vivement la curiosité des Américains, qui, presque tous, connaissent notre capitale et en ont emporté un souvenir ineffaçable. Cette œuvre de restitution archéologique était d'autant plus goûtée que les Américains, peuple nouveau et dont l'histoire ne peut guère se lire sur les monuments, tous relativement de construction récente, ont une admiration innée pour les antiques constructions de notre vieille Europe en général, et de la France en particulier. Les ouvrages de Paul Lacroix (bibliophile Jacob), le *Dix-neuvième siècle,* de J. Grand-Carteret; la *Vie américaine,* de Paul de Rousiers; la *Sainte Russie,* du comte Paul Vasili; les œuvres de Walter Scott et de Fenimore Cooper illustrées, etc., donnaient à l'exposition de MM. Firmin-Didot et Cie un puissant intérêt. On y remarquait aussi des spécimens de leurs publications si appréciées : la *Mode illustrée* et la *Chasse illustrée.* Les superbes suites de planches de l'*Ornement polychrome,* du *Costume historique* et de la *Céramique japonaise* suffiraient certainement à classer cette maison au premier rang des éditeurs d'œuvres d'art.

Le public américain se pressait à Chicago devant l'exposition de la maison Goupil et Cie, rue Chaptal, 9, à Paris, que les propriétaires actuels, MM. Boussod et Valadon, avaient installée, luxueusement, dans un

salon spécial. Cette maison déjà fort connue en Amérique, où elle est représentée depuis longtemps par sa succursale de New-York, avait réuni dans son salon un nombre considérable de planches gravées par les artistes les plus célèbres, ainsi que des ouvrages dont les illustrations portent la signature de noms les plus connus dans l'art français. MM. Boussod et Valadon, tout en augmentant la richesse des collections de planches éditées depuis 1827 par MM. Goupil et Cie, ont donné une large extension à leur maison par l'application de leur procédé de photogravure et, dans l'ordre de la chromotypographie, un nouveau procédé leur a permis de créer de magnifiques recueils, le *Figaro salon*, le *Figaro illustré*. Du reste, nous avons déjà constaté que des maisons américaines comme Appleton, pour ne citer que la plus connue, avaient recours au procédé Goupil pour illustrer leurs plus beaux ouvrages. C'est certainement l'exposition de MM. Boussod, Valadon et Cie qui réunissait les meilleurs travaux de la librairie française, aussi bien en estampes qu'en ouvrages de luxe.

Si nous passons aux expositions particulières de la collectivité et en suivant l'ordre alphabétique des noms des exposants, nous nous arrêterons d'abord devant la vitrine de la librairie Félix Alcan, boulevard Saint-Germain, 108, à Paris, maison fondée en 1828 par Germer-Baillière et dirigée par son propriétaire actuel depuis dix ans.

Les ouvrages édités par cette maison se font remarquer par le soin tout particulier apporté à la fabrication matérielle. Ils sont destinés à l'enseignement supérieur dans les branches suivantes : sciences médicales, physiques et naturelles, philosophie, histoire. Parmi les collections diverses formées d'un grand nombre de volumes, on remarque la *Bibliothèque scientifique internationale* dont 76 volumes sont actuellement publiés, pour la plupart accompagnés de gravures et de planches hors texte. Nous y avons relevé les noms de plus de trente savants étrangers : allemands, anglais, italiens, à côté de ceux des célébrités scientifiques dans notre pays.

Nous en dirons autant de la savante *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, comprenant actuellement 225 volumes. De nombreux ouvrages qui n'ont pu entrer dans le cadre des collections précédentes donnent à la librairie Alcan une place marquante dans l'édition scientifique. Les nombreuses revues, les annales, les journaux, qui se publient sous les auspices de cette maison, peuvent prétendre à entrer dans les bibliothèques les plus sérieuses à tous les points de vue.

La librairie Alcan a voulu étendre aux classes populaires l'enseignement de l'histoire, de la géographie, de l'économie politique, des sciences pures et appliquées, de la philosophie et du droit, par la création de la *Bibliothèque utile,* comptant 109 volumes, qui sont d'un bon marché exceptionnel.

L'exposition de MM. Belin frères, rue de Vaugirard, 52, à Paris, comprenait exclusivement des ouvrages correspondant à tous les degrés de l'enseignement. Fondée en 1847, la Librairie classique, alors Eugène Belin, constituait un mouvement de travail certain à son imprimerie qui existait déjà au siècle dernier. A Chicago, elle avait exposé ses différentes méthodes d'enseignement primaire et secondaire : lecture, écriture, grammaires, dictionnaires, histoire, géographie, langues vivantes, etc. Ces éditeurs, en dehors de la valeur intrinsèque des œuvres classiques qu'ils mettent en vente, s'attachent à les rendre facilement accessibles aux jeunes intelligences, en employant toujours d'excellents caractères d'une grosseur raisonnable, pour ne point fatiguer l'œil de l'élève, et on peut dire que l'impression est irréprochable; leur imprimerie de Saint-Cloud, avec les ateliers de cartonnage qui occupent un nombreux personnel, leur permet de mener à bonne fin les livres dont ils peuvent surveiller la fabrication, depuis la composition de l'œuvre jusqu'à complet achèvement du volume.

La maison Armand Colin et Cie, rue de Mézières, 5, à Paris, dont la fondation ne remonte qu'à 1870, occupe aujourd'hui une place importante dans la librairie classique. Sa belle exposition d'ouvrages d'enseignement primaire et secondaire méritait certainement l'attention que lui donnaient à Chicago tous ceux qui s'intéressent à l'enseignement public, et ils étaient nombreux dans un pays comme les États-Unis où l'on fait tant de sacrifices dans ce but. Les ouvrages publiés par cette maison au point de vue de l'ensemble de l'enseignement ont obtenu un légitime succès : les noms des Lavisse, des Rambaud, des Vidal de Lablache font autorité.

A côté des ouvrages spéciaux à l'enseignement, on remarquait les 17 volumes de la *Bibliothèque des romans historiques,* chefs-d'œuvre d'édition, chefs-d'œuvre de style et de savoir et signés de noms tels que Theuriet avec *La chanoinesse,* et Judith Gauthier, la fille du poète incomparable d'*Émaux et camées,* avec ces deux ouvrages hors de pair : *La conquête du Paradis* et *La sœur du Soleil.*

Dans l'ensemble des éditions exposées par la maison Armand Colin et Cie, que l'on examine les *Géographies*, de Foncin; les *Histoire de France*, de Lavisse; l'*Histoire générale*, de Lavisse et Rambaud; la *Bibliothèque des romans historiques* ou ces ouvrages pour l'enfance et l'adolescence de la *Bibliothèque du Petit Français*, que l'on feuillette les pages des périodiques : le *Petit Français*, le *Volume*, les *Annales de géographie*, etc., on constate le soin remarquable qui préside à leur exécution.

La librairie Armand Colin et Cie a abordé aussi depuis quelque temps le volume de luxe, et nous avons remarqué les illustrations de l'ouvrage de Ch. Seignobos, *Scènes et épisodes de l'Histoire nationale*, dont les dessins sont signés de nos grands maîtres : Jean-Paul Laurens, Maignan, Luminais, Rochegrosse, Éd. Detaille, Luc Olivier-Merson, Tattegrain, François Flameng, etc., et gravés par Méaulle.

L'exposition de l'éditeur Conquet, rue Drouot, 5, à Paris, méritait en tous points l'admiration des amateurs. Cette exposition, remarquable par le luxe de ses publications et l'art exquis de leurs illustrations, faisait grand honneur à la librairie française. Le *Monument des costumes*, pour servir à l'histoire des mœurs et du costume de France au XVIIIe siècle, deux volumes in-8° jésus, estampes de Freudenberger et de Moreau le Jeune; *Le violon de faïence*, de Champfleury, illustré de 34 eaux-fortes de Jules Adeline; *Émaux et camées*, de Théophile Gauthier, illustré de 110 dessins de Fraipont; *Fromont jeune et Risler aîné*, d'Alphonse Daudet, illustré de 12 compositions hors texte d'Émile Bayard, gravées à l'eau-forte par F. Massard, et tant d'autres publications de luxe tirées à petit nombre, ne pouvaient que donner aux Américains une haute idée de l'art avec lequel les éditeurs français, par l'emploi de l'eau-forte et de la gravure, se tiennent encore au premier rang dans tout ce qui touche aux œuvres de goût.

La librairie Charles Delagrave, rue Soufflot, 15, à Paris, ancienne maison Dezobry et Madeleine, fondée en 1839, avait envoyé de nombreux ouvrages à Chicago. En dehors de sa bibliothèque universitaire et de ses collections géographiques, et à côté de publications comme la *Revue pédagogique*, la *Revue de géographie*, le *Journal des mathématiques;* de journaux pour la jeunesse, comme le *Saint-Nicolas*, l'*Écolier illustré*, et cette véritable encyclopédie de choses, le *Musée des familles*, on a remarqué les livres qui composent sa bibliothèque de distribution de prix ou d'étrennes :

Autour du monde, par Eggermont; *Les dix doigts de Jean de Ruthé,* par Sixte Delorme. D'autres ouvrages remarquables retenaient l'attention sur l'exposition de la maison Ch. Delagrave : *L'Université moderne,* par Léo Claretie, contenant 64 compositions par Jean Geoffroy; *Floréal,* par Armand Silvestre, avec 54 compositions de Georges Caïn; *La chevalerie,* par Léon Gautier, avec 25 grandes compositions hors texte de Luc Olivier-Merson, Éd. Zier, etc.; l'*Histoire de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr; Les arts de l'ameublement,* par Henry Havard; *L'an 1789,* par Hippolyte Gautier, trois ouvrages luxueux, et l'*Encyclopédie en trois grands dictionnaires généraux,* ouvrages nécessaires à tous les gens du monde, à quelque nationalité qu'ils appartiennent.

La librairie Delalain frères, rue des Écoles, 56, à Paris, date de 1764 et s'est consacrée aux publications d'enseignement secondaire et primaire depuis 1808, époque où elle acheta le fonds de librairie et l'imprimerie des Bardou, dont les classiques latins tenaient au XVIIIe siècle une des meilleures places dans l'instruction publique. A Chicago, MM. Delalain avaient exposé leur collection de documents universitaires et nombre d'ouvrages servant à l'étude de la langue française, des langues latine et grecque et des langues vivantes, allemande et anglaise. On y remarquait aussi l'*Étude sur le libraire parisien du XIIIe au XVe siècle,* d'après les documents publiés dans le *Cartulaire de l'Université de Paris,* par Paul Delalain, et l'*Histoire de l'ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis,* par M. l'abbé H.-L. Bouquet.

Une des publications les plus intéressantes de la librairie Delalain et que les instituteurs américains et membres de l'enseignement ont pu consulter avec fruit a pour titre : *Circulaires et instructions officielles relatives à l'instruction publique.* Cette publication, qui en est à son onzième volume et comprend toute la série des instructions ministérielles des vingt-trois dernières années, est certainement le plus précieux des recueils pour qui a intérêt à suivre le mouvement de l'instruction publique en France. Comme éditeurs et imprimeurs, la maison Delalain frères s'est acquis en France un renom mérité, et à l'étranger ses publications de documents universitaires sont très consultées.

MM. Gauthier-Villars père et fils, quai des Grands-Augustins, 55, à Paris, avaient envoyé à Chicago un grand nombre d'ouvrages de valeur,

concernant les sciences mathématiques, physiques, astronomiques et la collection des nombreux journaux, annales et revues spéciales dont ils sont les éditeurs. Savants et mathématiciens eux-mêmes, MM. Gauthier-Villars ont pu grouper autour d'eux tous les grands écrivains scientifiques qui honorent notre pays par leurs travaux. Le *Cours d'astronomie,* de B. Baillaud, de l'Institut; les *Leçons sur la théorie mathématique de l'électricité,* de J. Bertrand; les *Leçons de physique générale,* de J. Chapuis et Berget; le *Cours de physique de l'École polytechnique,* de J. Jamin et Bouty, etc.; tous ces ouvrages d'une importance scientifique reconnue figuraient à côté d'œuvres de Camille Flammarion, des *Méthodes nouvelles de la mécanique céleste,* de M. H. Poincaré, et de l'*Encyclopédie scientifique des aide-mémoire* et de la *Bibliothèque photographique* comprenant un nombre de volumes considérable. Chez MM. Gauthier-Villars l'art de l'imprimeur ne le cède en rien à l'intelligence des éditeurs, et l'on peut dire que tout ce qui sort de cette importante maison est irréprochable.

Les nombreux ouvrages exposés par M. Guérinet, rue du Faubourg-Saint-Martin, 140, à Paris, sont des ouvrages d'art, dans un luxe d'édition plus ou moins grand, suivant le prix, mais tous édités avec beaucoup de soin. Tous ces beaux livres, composés surtout de planches, sont accompagnés d'un texte français, mais les dessins parlent assez pour frapper l'artiste de tous les pays. La *Librairie d'art décoratif* possède un catalogue très fourni, qui répond à tous les besoins de l'art par les documents précieux qu'on y trouve.

L'origine de la maison Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris, ne remonte pas à un temps bien éloigné de nous, car elle fut fondée en 1826, et pourtant cette époque marque certainement une transformation complète dans la librairie classique. Son fondateur, Louis Hachette, quittait l'Université, après avoir passé par l'École normale, et il avait pu se rendre compte par lui-même combien le livre classique péchait souvent par sa méthode, toujours par sa fabrication. Il arriva, imbu d'idées neuves, hardies pour le temps, sans la routine souvent inhérente à une profession suivie de père en fils. Mais le jeune éditeur avait réuni autour de lui cette phalange de maîtres érudits qui constituaient la forte génération littéraire de 1830, et tout de suite le succès vint récompenser les efforts réunis des professeurs et de l'éditeur.

De purement classique qu'elle devait être dans la pensée de son fondateur, la maison de la petite rue Pierre-Sarrazin se transforma peu à peu, par l'adjonction de toute une série d'ouvrages embrassant la *littérature générale*, les *connaissances utiles* et les *publications de grand luxe*. Le succès vint très promptement; vingt-cinq années avaient suffi pour faire de cette petite librairie, ayant à lutter contre la concurrence, le mauvais vouloir, la routine surtout, un établissement aux larges proportions. Grâce aux efforts et à l'intelligence de son fondateur, ses affaires atteignirent un chiffre considérable, et il s'adjoignit ses deux gendres, MM. Breton et Templier.

Une des causes qui contribua puissamment au développement de cette maison se trouve dans l'initiative dont firent preuve les chefs de la maison Hachette, en imitant les chefs des grandes maisons d'édition allemandes d'alors et en ouvrant largement des comptes de dépôt à tous les libraires de province, ce qui ne se faisait pas en France avant cette époque. La librairie de province achetait alors ferme à ses risques et périls, comme nous le voyons encore dans certains pays que nous avons passés en revue précédemment. MM. Hachette accordèrent à tout libraire de province un compte de dépôt d'au moins 300 francs avec faculté de retour des invendus. Les petites librairies de province, qui jusqu'alors n'osaient acheter que fort timidement et qui n'avaient dans leurs vitrines d'autres marchandises que quelques classiques, des articles de bureau et des images d'Épinal, devinrent, elles aussi, plus luxueuses et mieux assorties. Les belles éditions que la maison Hachette leur remettait en dépôt et qu'elles étalaient devant leur clientèle les amenèrent à s'occuper plus sérieusement de la librairie de luxe.

MM. Hachette créèrent aussi la *Bibliothèque des gares* qui leur donna une sorte de monopole dont leurs confrères semblèrent se montrer un peu jaloux, quoiqu'ils ne dussent s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur manque d'initiative. C'est à ce moment que se place la création de cette admirable publication qui dure encore, *Le Tour du monde*. L'art de l'illustration était encore presque à son enfance, et on se représente aisément l'éclat que produisit l'apparition de ce périodique. Et coup sur coup paraissaient, dans un luxe d'édition et de reliure inconnu jusque-là, les ouvrages illustrés de Gustave Doré qui eurent tant de succès.

La collection complète des ouvrages publiés par la maison Hachette, plus de 6,000 volumes, ne figurait à l'Exposition que par un choix d'ouvrages de luxe : *Le livre de Ruth, L'histoire de Joseph, Le Cantique des Can-*

tiques, L'Arioste, l'Histoire de la céramique et tant d'autres œuvres remarquables, ses dictionnaires et quelques spécimens de ses *bibliothèques* diverses, ses *Guides Joanne,* etc.; mais ce qui donnait à cette exposition une grande importance, c'est sa partie cartographique, dans laquelle figurait à côté du *Nouveau dictionnaire de géographie universelle,* de MM. Vivien de Saint-Martin et L. Rousselet, avec leur *Atlas universel de géographie, l'Atlas de géographie moderne,* de Schrader, Prudent et Anthoine, œuvre absolument hors ligne et qui montre ce que pourraient produire en ce genre les Français, avec de puissants moyens. La maison Hachette a été une des premières à montrer la voie, il faut lui en savoir gré. Enfin la *Mode pratique,* le nouveau journal de mode édité par la maison, présentait ses belles gravures et un luxe de dessins bien faits pour attirer l'attention.

De toutes parts, le nom de J. Hetzel, rue Jacob, 18, à Paris, est béni par l'enfance et la jeunesse, car c'est lui qui a pour ainsi dire renouvelé le livre enfantin, qui auparavant laissait fort à désirer. Aujourd'hui, grâce au mouvement imprimé à ce genre de littérature qui s'est faite attrayante et récréative, la morale découle d'une suite d'aventures plus ou moins extraordinaires qui frappent les jeunes intelligences et les retiennent sans les fatiguer.

La création du *Magasin d'éducation et de récréation* et la *Bibliothèque* qui en est sortie, les *OEuvres de Jules Verne,* d'*Erckmann-Chatrian,* les *Albums Stahl* mirent la maison Hetzel à l'un des premiers rangs, et il en est peu qui grandirent avec autant de rapidité. A côté de tous ces charmants volumes pour enfants, nous avons trouvé une excellente et pratique collection, la *Bibliothèque des professions,* composée aujourd'hui de 116 volumes avec figures et dessins, les *OEuvres de Viollet Le Duc,* les *OEuvres de Victor Hugo,* etc., qui montrent que la librairie Hetzel a tourné son activité avec succès vers d'autres branches, en dehors de son premier genre.

La maison Hollier-Larousse et Cie, rue Montparnasse, 17 à Paris, anciennement librairie Larousse et Boyer, avait envoyé à l'Exposition, en dehors du *Grand dictionnaire universel,* l'œuvre célèbre de Pierre Larousse (17 volumes), une série de dictionnaires spéciaux, tels que le *Dictionnaire des opéras,* par Félix Clément et Pierre Larousse, le *Dictionnaire d'électricité et de magnétisme,* par G. Dumont, etc., la *Revue encyclopédique,* de date récente, dont la valeur documentaire est généralement reconnue, et nombre

d'ouvrages scolaires auxquels est appliqué un mode de reliure plus pratique que le cartonnage ordinaire. Ces ouvrages, qui s'adressent aux jeunes enfants, sont illustrés de nombreuses gravures, ce qui les rend moins arides pour des intelligences peu développées encore. Nous avons remarqué dans les spécimens exposés un soin tout particulier apporté à la composition et à l'exécution des ouvrages édités par ces imprimeurs-éditeurs, car la maison Hollier-Larousse possède aussi une importante imprimerie.

Dans l'exposition des ouvrages de luxe, la maison Hebert (A. Houssiaux et Cie, successeurs), rue Perronet, 7, à Paris, tenait une fort bonne place avec ses ouvrages de prix élevés : les *Œuvres complètes de François Coppée,* les *Œuvres illustrées de H. de Balzac,* une *Suite de 100 dessins pour les œuvres de Victor Hugo,* les *Œuvres complètes de Molière* et les *Œuvres complètes d'Alfred de Musset.* Tous ces ouvrages, dont les illustrations sont dues aux maîtres du crayon et du burin, sont autant de monuments dressés à la gloire des grands littérateurs français, et, en Amérique, on les a appréciés.

La maison Jouvet et Cie, rue Palatine, 5, à Paris, propriétaire du fonds de la librairie Furne, fondée en 1826, exposait sa collection de volumes d'histoire : *Dictionnaire de la Révolution française,* par E. Boursin et A. Challamel; *L'Alsace et les Alsaciens à travers les siècles,* par C.-E. Mathis; l'*Histoire de France,* d'Ernest Hamel; les ouvrages de Henri Martin et de Thiers; l'*Histoire de la Révolution française et du Consulat,* enfin toute une collection de volumes pour étrennes et distributions de prix. Dans les livres d'instruction générale, on remarquait les trois volumes du *Dictionnaire français illustré des mots et des choses,* par Larive et Fleury, avec ses nombreuses gravures au nombre de près de 5,000 et ses 200 cartes, œuvre sortie des presses de Chamerot; enfin toute la collection de ce beau recueil, le *Magasin pittoresque,* qui continue un succès qui ne s'est jamais démenti depuis soixante ans.

MM. H. Lamirault et Cie, rue de Rennes, 61, à Paris, exposaient leur *Grande Encyclopédie,* qui va bientôt atteindre son vingtième volume. Elle comprend l'inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts pour la fin du XIXe siècle et est publiée sous la direction d'un comité de douze directeurs. Cette publication est certainement la plus scientifique et la plus documentée qui ait jamais été éditée. Les cartes gravées par MM. Ehrard

frères sont fort soignées et les dessins très nombreux. C'est une grande entreprise et dans laquelle d'énormes capitaux ont dû être engagés; elle fait grand honneur à ses éditeurs, qui en promettent l'achèvement pour une époque qui devra précéder la fin du siècle de deux ou trois ans, soit en 1897 ou 1898. L'Allemagne a depuis longtemps ses deux principales encyclopédies, le *Brockhaus Conversations Lexicon* et le *Meyer's Conversations Lexicon,* l'Amérique a l'*Encyclopædia americana* et la *New American Cyclopædia,* l'Angleterre a l'*Encyclopædia Britannica* et la *Chamber's Encyclopædia;* la France devait suivre ces nombreux exemples et contribuer ainsi à détruire cette erreur généralement répandue, qu'une encyclopédie en remplace une autre dans une bibliothèque. Le contraire plutôt est vrai. Une nouvelle édition entièrement refondue pourrait remplacer une édition plus ancienne, mais chaque encyclopédie a sa valeur propre. Le domaine de l'esprit humain est tellement vaste que des ouvrages d'une importance encyclopédique, aussi étendue soit-elle, ne pourront jamais tout embrasser. Les encyclopédies se complètent les unes les autres, et les encyclopédies citées plus haut de même que celles de Diderot, Larousse ou Lamirault, sont des œuvres dont la conception est tout à fait différente.

La librairie A. Larose, rue Soufflot, 22, à Paris, éditeur du *Recueil général des lois et des arrêts,* du *Journal du Palais,* du *Répertoire général alphabétique du droit français* et de tant d'autres journaux, revues, recueils et ouvrages de législation, avait exposé dans ses vitrines l'ensemble de ses éditions, si recherchées de tous ceux qui s'occupent de droit aussi bien en France qu'à l'étranger.

La maison d'édition artistique H. Laurens, rue de Tournon, 6, à Paris, ancienne librairie Renouard, avait une exposition très remarquable. L'*Histoire de l'art décoratif du XIVe siècle à nos jours,* le *Dictionnaire encyclopédique des marques, monogrammes, chiffres,* le *Dictionnaire général de l'école française,* etc., enfin les 14 volumes de l'*Histoire des peintres,* de Charles Blanc, et tant d'autres ouvrages d'art qui sont la spécialité de cette librairie, étaient bien faits pour attirer l'attention du monde artiste américain.

C'est surtout aux livres de liturgie que se consacre la librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, à Paris, et ses *Livres de chant romain* sont adoptés dans nombre de diocèses, aussi bien en France qu'en Amérique,

surtout au Canada. Cette maison a exposé de remarquables éditions de plain-chant dont l'impression est parfaite.

L'exposition de la librairie H. Le Soudier, boulevard Saint-Germain, 174, à Paris, comprenait, en dehors de ses publications spéciales, la *Revue des livres et du théâtre,* qui comprend actuellement 26 volumes, inventaire raisonné du mouvement littéraire de la France depuis l'année 1880, et l'*Annuaire des journaux, revues et publications périodiques* de Paris qui en est à sa quatorzième année. A côté d'ouvrages tels que les *Mémoires du maréchal de Moltke,* traduction française, le *Manuel des conseils de guerre aux armées,* une *Carte de l'emplacement des troupes françaises avec index,* figuraient une série d'ouvrages d'enseignement pratique des langues vivantes, langues allemande, anglaise, italienne, etc., de nombreuses cartes et son *Nouvel atlas primaire,* ouvrage dont le mode absolument nouveau et qui consiste dans l'enseignement par l'aspect mérite une mention toute spéciale. On remarquait aussi un petit volume de poche très curieux, le *Mémorial technique universel,* à l'usage de l'ingénieur et de toute personne qui veut avoir à tout moment sous la main les formules mathématiques de toutes sortes, dans un format qui peut tenir dans une poche de gilet et contient la matière de gros volumes. Il faut citer un ouvrage d'érudition intitulé *Grammaire raisonnée de la langue française,* par Léon Clédat, avec préface de Gaston Paris, le savant philologue, qui est un véritable monument pour l'étude de notre langue.

La maison A. Le Vasseur et Cie, rue de Fleurus, 33, à Paris, est très connue par son système de vente de livres par abonnement, c'est-à-dire par payements échelonnés. Ce système permet aux petites bourses de se procurer tout de suite des œuvres, dont le prix élevé eût été rendu inaccessible à nombre d'amateurs peu fortunés. Mais cette maison ne se borne pas au rôle d'intermédiaire : elle a édité de belles publications au nombre desquelles nous pouvons citer l'*Histoire d'un régiment,* avec des illustrations d'après Raffet, Carle Vernet, Charlet, Detaille, Sergent, etc. : *Autour du drapeau,* par le général Thoumas; les *Œuvres complètes de Buffon,* l'*Art national,* la *Flore médicale,* etc., tous ouvrages qui témoignent du soin apporté par la librairie A. Le Vasseur à ses éditions.

La Librairie de la Bibliothèque nationale, passage Montesquieu, 5, à

Paris, dont M. L. Berthier est le chef, présentait sa collection de petits volumes à couverture bleue, si populaires en France comme à l'étranger. Elle a innové un genre sans précédent et a réussi à mettre entre toutes les mains depuis 1863, époque de sa fondation, une collection des meilleurs auteurs français et étrangers à 0 fr. 25 le volume. La collection compte actuellement 330 volumes, qui se vendent brochés ou reliés.

La Librairie illustrée, rue Saint-Joseph, 8, à Paris, tend de plus en plus à devenir librairie d'art. Parmi les volumes qu'elle avait exposés à Chicago, *La vieille France pittoresque et monumentale* (*Normandie, Bretagne, Touraine et Provence*) obtenait un certain succès, car les livres d'étude sur les monuments anciens de la vieille Europe auront toujours de la vogue en Amérique. On remarquait aussi un livre fort curieux, *Le luxe français sous l'Empire.*

Les Librairies-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, à Paris, ancienne maison Quantin et Morel, dirigée aujourd'hui par MM. May et Motteroz, tenaient une des premières places parmi les expositions des libraires français. Comme imprimerie, cette Société peut rivaliser avec les plus grandes maisons de France et de l'étranger pour la perfection de ses travaux; comme maison d'édition, elle a publié une quantité considérable d'ouvrages de valeur; on n'a qu'à citer le *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration*, par Henry Havard, dont les 64 planches en chromolithographie sont des chefs-d'œuvre. Cette maison a imprimé les *Œuvres de Victor Hugo*, édition *ne varietur;* les ouvrages suggestifs d'Octave Uzanne, *l'Éventail, l'Ombrelle, la Femme;* les monographies des grands maîtres de l'art: *Boucher, Albert Durer, Barye, Millet, Van Dick, Hans Holbein.*

On s'arrêtait aussi devant l'intéressante collection de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, œuvre de vulgarisation publiée à un réel bon marché, malgré les grands frais d'établissement qu'elle représente. Cette maison, relativement nouvelle dans l'édition, a publié en très peu d'années un nombre considérable d'ouvrages très goûtés des bibliophiles.

MM. Alfred Mame et fils, à Tours, dont la maison pourra célébrer son centenaire en 1896, dirigent certainement l'un des plus vastes établissements dans l'industrie du livre, comme éditeurs, imprimeurs et relieurs. Leurs établissements occupent un nombre considérable d'ouvriers, et leur

fabrication est énorme, 500,000 volumes annuellement dont la moitié reliés.

Cette maison doit son immense développement à l'extrême bon marché auquel elle a pu établir sa collection de livres de prix, qui renferme actuellement plus de 1,000 titres. MM. Mame et fils se sont fait une spécialité des livres classiques à l'usage des écoles chrétiennes, et nombre d'ouvrages de luxe sont sortis de leurs presses.

Leur exposition a été fort remarquée à Chicago. Nous citerons en première ligne le *Polyeucte martyr,* tragédie de Corneille, grand in-4°, orné du portrait de l'auteur, de cinq magistrales eaux-fortes signées Albert Maignan et de nombreuses gravures sur bois, et les *Missels,* dont celui dit *des Catacombes* est un chef-d'œuvre, qui ne le cède en rien au *Missel des sept sacrements;* le texte est encadré de chromotypographies d'un goût exquis. La collection des *Chefs-d'œuvre de la langue française du XVIIe siècle,* gravures de Foulquier, les superbes volumes historiques *Charlemagne,* par Vétault; *Jeanne d'Arc,* par Marius Sepet, etc., les livres liturgiques, bréviaires et diurnaux paroissiens et livres d'heures avec leurs belles reliures, donnaient à cette exposition un aspect polychrome des plus flatteurs à l'œil.

On sait la haute valeur morale de tous les ouvrages sortant de l'imprimerie Mame et fils, et cette bonne renommée n'a pas peu contribué au succès de leurs éditeurs.

La librairie G. Masson, boulevard Saint-Germain, 120, à Paris, avait une exposition très remarquable. A côté de nombreux ouvrages de médecine et d'histoire naturelle, illustrés de gravures sans égales, signés des maîtres les plus connus, d'ouvrages de physique, de chimie et de mathématiques, elle publie de nombreux ouvrages de technologie et de vulgarisation. Elle a aussi publié des livres d'enseignement secondaire qui témoignent d'une fabrication des plus soignées; dans le domaine des livres d'enseignement primaire, elle compte des ouvrages fort goûtés dans le monde des professeurs et des instituteurs : la *Grammaire française,* de Bataille, l'*Atlas,* de Dubail, etc.

C'est peut-être la maison d'édition qui compte le plus grand nombre de périodiques, dont le chiffre atteint la trentaine. Il faut citer surtout la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie,* le *Journal de l'agriculture* et la *Nature.* Ce dernier journal, si répandu et si bien compris, compte aujourd'hui plus de 20,000 abonnés; l'impression du texte et les gravures sont

vraiment remarquables à tous égards. Enfin les nombreux périodiques scientifiques édités par la librairie G. Masson, les *Annales de physique et de chimie*, les *Annales des sciences naturelles*, etc., figuraient avec avantage à l'exposition, car l'intérêt qui s'attache à ces publications oblige le monde scientifique de tous les pays à les consulter, et elles sont fort recherchées en Amérique.

Parmi les principaux ouvrages de médecine, il faut citer un *Traité de médecine* publié sous la direction de nos plus grands médecins, Charcot, Bouchard, Brissaud, etc.; un *Traité de chirurgie*, par Simon Duplay, Berger, Broca, etc.; un *Traité de gynécologie*, par S. Pozzi; des *Leçons de thérapeutique*, par G. Hayem; une *Anatomie du cerveau de l'homme*, par Brissaud; enfin un *Dictionnaire usuel des sciences médicales*, par Dechambre.

La maison Ollendorff, rue de Richelieu, 28 *bis*, à Paris, fondée pour assurer la vente des fameuses méthodes pour apprendre les langues étrangères du professeur H. G. Ollendorff, tout en continuant à donner ses soins à l'édition de ces méthodes, a trouvé un succès mérité dans la publication des romans de nos meilleurs écrivains contemporains, sous la direction de M. Paul Ollendorff, le chef actuel de cette importante maison. Citer les noms des romanciers qui ont contribué au renom de la maison Ollendorff, c'est dire que l'éditeur a su s'entourer d'une pléiade d'écrivains de mérite à tous les points de vue : Georges Ohnet, Albert Delpit, Theuriet, Maupassant, pour ne citer que ceux-là, ont vu leurs œuvres atteindre des tirages très élevés, grâce à leur valeur et aussi à la publicité qui leur a été faite sans compter.

Nos archives théâtrales ont été enrichies par l'*Histoire universelle du théâtre*, l'*Album de la Comédie Française*, le *Musée de la Comédie Française*. Citons encore des collections fort intéressantes, celle du *Théâtre de campagne*, la *Collection des moralistes*, la *Collection pour les jeunes filles*, recueils de mémoires expurgés. La librairie Ollendorff a commencé depuis quelque temps à publier des *Éditions de bibliophiles*, dans lesquelles figurent déjà les œuvres d'Albert Delpit et de Georges Ohnet.

Les imprimeurs-éditeurs E. Plon-Nourrit et Cie, rue Garancière, 8, 10, à Paris, avaient exposé, en dehors de leurs ouvrages courants en littérature, histoire, beaux-arts, jurisprudence, etc., cette magnifique *Collection de mémoires* sur l'ancien régime, la Révolution, l'Empire, la Restaura-

tion, etc., universellement connue aujourd'hui. Parmi ces études curieuses, on remarquait les *Mémoires du général-baron de Marbot,* qui ont obtenu une si grande vente et font grand honneur à la maison Plon.

La librairie Plon-Nourrit et Cie avait dans ses vitrines nombre de spécimens de ses beaux ouvrages de luxe auxquels elle donne le double soin de l'imprimeur et de l'éditeur : *Les maîtres florentins du XVe siècle,* 30 dessins par le comte H. Delaborde et W. Haussoullier d'après les peintures et les sculptures originales, tirées des collections de M. Thiers; *Sahara et Sahel,* par E. Fromentin, illustré d'eaux-fortes; *La Franche-Comté,* par Henri Bouchot, illustrée par Eugène Sadoux; *Leone Leoni* et *Pompeo Leoni,* par Eug. Plon, un des chefs de la maison, et la gracieuse *Neuvaine de Colette* avec les belles illustrations de E. Bayard. La riche collection des albums de Mars, de Monvel, de Crafty et Caran d'Ache n'a pas été moins remarquée. Enfin, la *Bibliothèque historique,* qui compte des écrivains comme Thureau-Dangin, Albert Sorel, Vandal, Camille Rousset, etc., indiquait quelle large part la librairie Plon donne à l'édition des ouvrages qui sont du domaine de l'histoire. C'est cette même librairie qui publie l'important périodique intitulé *La revue hebdomadaire,* recueil qui donne dans son ensemble la représentation la plus complète du mouvement intellectuel contemporain. Elle s'est assuré le droit de publier la première, après l'apparition en volume et dans des conditions tout à fait privilégiées, c'est-à-dire à l'exclusion, pendant un temps donné, de toute autre revue ou journal, les romans des principaux écrivains de ce temps. Une large place y est attribuée à l'histoire, aux mémoires et aux voyages.

Dans l'ordre des sciences (sciences naturelles, anthropologie, philosophie, archéologie, etc.), les éditeurs C. Reinwald et Cie, rue des Saints-Pères, 15, à Paris, tiennent une excellente place. Cette maison a édité les ouvrages de Charles Darwin, d'E. Haeckel, de L. Büchner, de Carl Vogt, de P. Broca, etc., le *Manuel d'anatomie comparée des Vertébrés,* du professeur R. Wiedersheim, les ouvrages philosophiques de Burnouf, P. Gener, Girard de Rialle, du docteur C. Letourneau, de Mantegazza et les éditions du centenaire de Voltaire et de Diderot. Comme recueil périodique, il faut citer les *Archives de zoologie expérimentale et générale* et le *Bulletin mensuel de la librairie française,* qui est arrivé à sa 35e année.

Les éditeurs de la *Revue des arts décoratifs,* J. Rouam et Cie, rue du Hel-

der, 14, à Paris, avaient exposé à côté des fascicules de cette belle publication artistique des ouvrages de valeur, tant par l'érudition de leurs auteurs que par le soin et la richesse de l'édition. Nous citerons l'œuvre gracieuse de Marius Vachon (*La femme dans l'art*), œuvre où l'on peut voir quelle a été l'influence exercée par la grâce et la beauté de la femme sur les évolutions de l'esthétique dans l'antiquité, au Moyen Âge, pendant la Renaissance et dans les temps modernes. A citer encore une très importante série d'*Albums de dessins et modèles*, véritable musée graphique où sont reproduits avec une netteté remarquable les objets d'art les plus saillants de toutes les époques et de tous les pays et qui font la richesse des plus célèbres collections.

La librairie Édouard Rouveyre, rue de Seine, 76, à Paris, s'est fait une spécialité des *publications bibliographiques* et des *ouvrages d'art industriel*. Cette maison n'a édité que des livres de luxe, qui sont tous des ouvrages de bibliophiles. *L'art dans la maison*, de Henry Havard, et les *Styles dans la maison française*, par Édouard Bajot, sont des œuvres devenues classiques.

Le grand marchand de tableaux, M. Sedelmeyer, rue La Rochefoucauld, 6, à Paris, exposait dans la classe 34 l'*Œuvre complète de Rembrandt*, 500 photogravures avec la biographie et l'histoire de ce peintre par le docteur W. Bode, directeur du Musée de Berlin; cette œuvre remarquable forme 8 volumes. A côté d'ouvrages du même genre, l'exposition de M. Sedelmeyer comprenait un certain nombre de gravures très remarquées, dont les planches ont été détruites après un tirage très restreint, ce qui donne une grande valeur au petit nombre d'exemplaires mis en vente.

La Société biblique protestante de Paris, rue des Saints-Pères, 54, à Paris, avait exposé les diverses éditions de ses nombreuses bibles françaises, catholiques et protestantes. Cette importante collection s'élève actuellement à près de 900 volumes.

L'imprimeur-éditeur A. Storck, rue de l'Hôtel-de-Ville, 78, à Lyon, avait exposé des ouvrages du plus haut intérêt scientifique et archéologique. Nous avons remarqué une étude fort intéressante sur l'industrie lyonnaise par l'imprimeur-éditeur A. Storck lui-même et H. Martin; un *Recueil d'archéologie lyonnaise* avec de belles eaux-fortes in-folio, représentant les prin-

IMPRIMERIE NATIONALE.

cipaux monuments ou motifs architecturaux anciens de la ville de Lyon; *Les Vaudois,* par A. Bérard, orné de 30 reproductions des anciennes gravures de l'ouvrage de Léger; les *Archives de l'anthropologie criminelle et des sciences pénales,* 7 volumes in-8° et nombre d'ouvrages d'hygiène et de médecine fort bien édités.

La collection des beaux ouvrages de luxe édités par la librairie de l'édition nationale Émile Testard, rue de Condé, 18, à Paris; devait forcément arrêter l'attention des amateurs de belles éditions. Les *Œuvres complètes de Victor Hugo* avec leur longue suite de planches signées des plus grands noms, les *Œuvres complètes de Molière* et la *Collection artistique,* dans laquelle les illustrations reconstituent avec tant d'art par le pinceau et par la gravure, dans des scènes intéressantes et mouvementées, le costume, les mœurs, l'ameublement et l'architecture des diverses époques, amenaient un nombreux public devant cette exposition remarquable.

La librairie spéciale d'architecture E. Thézard fils, de Dourdan (Seine-et-Oise), avait envoyé à Chicago une collection importante de beaux ouvrages spéciaux sur la matière: *Intérieurs d'appartements modernes,* ouvrage dont les dessins en couleurs sont fort réussis; *Nouveau modèles de tentures, décorations et fenêtres,* 25 planches en couleurs et 12 planches de coupes; *Nouveaux modèles de bois et marbres,* volume in-folio avec 32 planches de couleurs; *Les grands architectes français* des époques Louis XV, Louis XVI, 220 planches reproduisant les œuvres de J.-F. Blondel, de Deneufforges, de Ch. Delafosse, de Salembréa et de Le Cance et nombre d'autres ouvrages, dont la valeur ne le cède en rien à ceux que nous venons de citer.

La librairie Westhausser, rue de l'Abbaye, 10, à Paris, a publié des ouvrages importants de littérature, de science militaire et une collection de livres pour l'enfance, albums, livres d'images mécaniques, alphabets, dont le catalogue comporte plus de 200 titres différents.

Musique. — La musique n'était représentée que par une seule maison. La maison d'édition musicale A. Durand et fils, place de la Madeleine, 4, à Paris, fondée en 1847 par M. Flaxland, a donné une grande extension aux publications de musique d'orchestre. Elle représentait à Chicago, avec les quatre opéras de Wagner, *Lohengrin,* le *Vaisseau fantôme,* le *Tannhäuser* et *Rienzi,* dont les partitions orchestrées sont des modèles, des partitions

signées : Saint-Saëns, Bizet, Massenet, Guiraud, Lalo, d'Indy, Godard, Widor, etc., tous noms fort connus en Amérique.

MM. A. Durand et fils exposaient aussi des ouvrages théoriques et d'enseignement musical, fort appréciés des amateurs.

Journaux. — Le Syndicat de la Presse périodique de Paris, boulevard Saint-Germain, 117, à Paris, présentait au Nouveau Monde les principales revues et publications artistiques illustrées de Paris: la *Revue des Deux Mondes* qui y figurait dans sa 63e année d'existence, la *Gazette des beaux-arts,* courrier européen de l'art et de la curiosité avec la *Chronique des arts et de la curiosité,* bulletin hebdomadaire d'art; l'*Illustration,* le plus beau journal illustré du monde, le *Monde illustré* qui rivalise avec l'*Illustration* sans l'égaler cependant, mais qui depuis quelques années a fait d'immenses progrès; la *Revue illustrée,* le *Magasin illustré d'éducation et de récréation,* la *Mode nationale* et les nombreux journaux de mode de la maison Abel Goubaud.

Journaux de modes. — S'il est un art dont nous puissions revendiquer tout le mérite et dans lequel nous ne trouvions guère de concurrence, c'est l'art de la mode. Les journaux de modes portent dans tous les pays du monde les créations de notre fabrication et le renom de nos habiles couturières.

Parmi les journaux traitant de ces matières, le *Moniteur de la mode,* fondé en 1843 et dirigé actuellement par M. Abel Goubaud, est certainement un de ceux qui contribuent le plus à l'expansion du goût français à l'étranger. Il compte aujourd'hui avec ses éditions française, anglaise, américaine, allemande, italienne, espagnole plus de 200,000 abonnés. M. Goubaud n'avait pas seulement exposé la collection de son journal, avec ses dessins de toilettes, ses dessins d'ameublements, ses patrons, etc, mais on s'arrêtait aussi devant son exposition pour admirer les luxueux et importants ouvrages publiés par le journal, tels que l'*Histoire de la coiffure des femmes en France,* l'*Histoire de la table* et les *Faïences anciennes.* La maison Goubaud édite, en plus du *Moniteur de la Mode :* le *Guide des Couturières,* les *Nouveautés parisiennes,* la *Modiste parisienne* et le *Caprice,* la *Modiste universelle,* la *Nouveauté* et le *Messager des Modes.*

Une importante publication annuelle qui touche de près à la presse,

l'*Annuaire de la Presse française et du Monde politique,* apportait à Chicago tous les renseignements sur nos journaux et revues, la liste de toutes les associations syndicales des journalistes de Paris et des départements avec leurs statuts, la liste des chroniqueurs parlementaires, littéraires, judiciaires, médicaux, dramatiques et musicaux avec l'indication des journaux où ils écrivent. Cette publication paraissait intéresser les Américains qui, sans avoir autant de journaux que la France, sont nos maîtres dans l'art de les exploiter en grand.

Pour finir, il nous reste à dire quelques mots sur le Service géographique de l'armée et sur l'Alliance française qui avaient organisé une exposition [1].

Le Service géographique de l'armée au Ministère de la Guerre avait envoyé à Chicago les meilleures de ses œuvres modernes : le *Canevas géodésique de la France,* deux parties de la *Carte de France au 1/80000* en 273 feuilles, dite *Carte de l'État-major,* gravée sur cuivre. Les spécimens exposés représentaient une partie de la frontière des Pyrénées et un fragment des Alpes. De nombreuses cartes de la France, de l'Algérie et de la Tunisie figuraient à cette exposition avec la *Carte des environs de Paris,* la *Carte du département de la Seine,* etc.

L'Alliance française, rue de Grenelle, 45, à Paris, association nationale pour la propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger, était représentée à Chicago par la collection de son bulletin. Sa présence au milieu de l'exposition du livre s'explique par ce fait que cette association est la propagatrice par excellence des œuvres de littérature française depuis l'ouvrage classique jusqu'aux plus belles de nos publications. En effet, cette Société patriotique, à laquelle nous nous faisons honneur d'appartenir, base son utilité pratique sur ce fait que «tout client de la langue française devient un client des produits français», or le premier produit que «le client» demandera, c'est le livre, la première industrie à laquelle il doit s'adresser nécessairement, c'est l'industrie du livre. Aujourd'hui, grâce au concours des 20,000 adhérents de l'Alliance en France, dans les colonies sur tous les points du globe, de ses 121 comités de propagande en France, de ses 51 comités d'action à l'étranger, la langue

[1] Voir, à la page 167, le rapport détaillé de M. le commandant Defforges, du Service géographique de l'armée, sur la cartographie à l'Exposition de Chicago.

française commence à se propager dans des proportions déjà marquées, et le budget fort important de cette Société lui permet de distribuer des subventions et des livres à plus de 200 écoles, où, sans elle, notre langue eût été fort négligée, ignorée peut-être. Souhaitons donc que sa prospérité continue et surtout que le nombre de ses adhérents à l'étranger augmente, car, puisque notre émigration est au-dessous de celle de beaucoup de pays, nous l'avons vu pour l'Amérique du Nord au début de ce rapport, il est de toute nécessité que des sympathies venant de l'étranger y conservent et y développent au besoin la langue française battue en brèche par celle des pays qui, débordant de population, envoient leurs colons porter dans toutes les parties du monde et leurs produits et leur langage.

IMPRIMERIE.

L'imprimerie typographique n'était, en dehors de l'Imprimerie nationale, représentée que par cinq maisons, et nous avons regretté l'absence de nos grandes imprimeries parisiennes qui, par leur organisation et leurs beaux travaux, auraient pu lutter avec avantage avec les imprimeries étrangères. C'est donc là une abstention regrettable pour notre bon renom à l'étranger. Nous devons nous hâter d'ajouter que l'exposition collective des éditeurs français montrait assez de spécimens des travaux d'imprimerie en France, pour que les imprimeurs puissent s'abstenir d'une exposition particulière. Toutefois, ces derniers eussent été à même de grouper et de mettre en valeur les divers procédés, qui autrement se trouvaient disséminés un peu partout et naturellement n'étaient pas présentés avec la même méthode qu'y avaient apportée les rares maisons que nous allons passer en revue.

L'établissement de l'État qui porte le nom d'*Imprimerie nationale,* autrefois *Imprimerie royale,* fondé par Louis XIII, en 1640, était largement représenté à Chicago. Nous avons pu voir dans ses vitrines des travaux qui montraient l'Imprimerie nationale sous ses différentes faces : impressions orientales, administratives, de luxe, d'art, etc. On avait choisi pour les envoyer à l'Exposition des œuvres qui avaient pour la plupart l'intérêt de l'inédit. C'est ainsi qu'on y trouvait les compléments des impressions, dont le commencement seul figurait à l'Exposition du Centenaire de 1889 à Paris. Tels étaient : 1° le *Tezkereh-i-Evlia* ou *Mémorial des Saints,* re-

production d'un manuscrit ouïgour de la Bibliothèque nationale, traduit par feu M. Pavet de Courteille. Ce volume était à peine ébauché en 1889; il n'avait pas été terminé, et son titre notamment, qui est emprunté à une page d'un Coran de l'ancienne mosquée de Kheyram, n'a été tiré que dans le cours de l'année 1891; 2° les tomes IV et V de l'*Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique.* A l'Exposition de 1889, cet ouvrage s'arrêtait au tome III, les deux derniers volumes ne parurent qu'en 1890 et 1891. On comprend quel intérêt cet ouvrage avait au point de vue politique et historique, pour les visiteurs de l'Exposition de Chicago;

3° Le *Lexique syriaque de Bar-Bahloul,* qui n'était cependant pas encore terminé;

4° Le *Catalogue des monnaies musulmanes* et le tome II du *Mahâvastu,*

5° La *Loi du contraste simultané des couleurs,* qui a paru à l'Exposition de 1889, pour le texte seulement, les planches tirées en couleurs indélébiles n'avaient pu être exécutées que depuis, et constituaient une fort intéressante nouveauté.

Les autres ouvrages exposés étaient, à de rares exceptions près, dans les mêmes conditions. La plupart d'entre eux étaient simplement des travaux courants, tirés à part en vue de l'Exposition de Chicago.

Le *Spécimen* des caractères étrangers que possède l'établissement avait été ajouté aux précédents volumes comme un document des plus curieux pour les véritables amateurs étrangers.

Dans l'une des vitrines, on ne voyait que des reliures; elles avaient été exécutées dans les ateliers de l'Imprimerie nationale et pour l'Exposition de Chicago spécialement. Deux d'entre elles se signalaient par leurs mosaïques et leurs petits fers : l'une, in-4°, reconstituait une reliure du XVIe siècle, dans le style de Grolier; l'autre était la reliure du manuscrit ouïgour; elle reproduisait la page du manuscrit arabe exécutée en typographie, pour former l'en-tête ou frontispice de l'ouvrage. Une troisième reliure aux petits fers également, mais plus simple, nous montrait le genre du XVIIIe siècle.

On avait réuni sur des panneaux un spécimen de différents travaux d'héliogravure, de phototypie, de gravures sur pierre. D'un côté, les portraits de Vergennes, de Washington, de La Fayette et de Rochambeau, puis la reproduction de tapisseries commandées à Beauvais par Louis XVI en 1787-1789 pour en faire hommage au président Washington et re-

présentant l'une, sous le nom d'*Amérique*, le triomphe de ce dernier, l'autre, sous celui d'*Europe*, la reconnaissance des États-Unis par les puissances européennes. Ces pièces avaient été tirées de l'*Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique*.

De l'autre côté des reliures se trouvaient les planches extraites du *Mémorial des Saints*, des phototypies reproduisant des peintures décorant un salon de l'hôtel actuellement occupé par l'Imprimerie nationale (ancien hôtel de Rohan, dit aussi *Hôtel de Strasbourg* ou *Palais Cardinal*, rue Vieille-du-Temple, n° 87).

Nous n'avons pas ici à refaire l'historique de l'Imprimerie nationale, c'est seulement sa production et son mode de travail qui nous intéressent.

Cet établissement qui possède une des plus riches collections de types orientaux, dont il a tous les poinçons, fait tous les genres : impressions administratives (budgets, enquêtes, rapports, formules, services, etc.), impressions fiduciaires (bons du Trésor, titres de rente de l'État, vignettes pour le contrôle de perception et l'impôt), impressions de luxe et autres (labeurs, périodiques et publications spéciales préparées en vue des expositions, etc.).

L'Imprimerie nationale fait toutes les reproductions dans ses ateliers; on y emploie la gravure sur bois et sur cuivre, la photographie et les procédés de morsure par acide, en creux et en relief. Elle fait l'impression en couleurs, en typographie et en lithographie, l'héliogravure, la photogravure, la chromolithographie, la chromotypographie, la reproduction de l'aquarelle, etc.

Si cet établissement est surtout destiné aux travaux commandés par l'État, il exécute cependant pour le compte des particuliers les ouvrages exigeant l'emploi de caractères étrangers, lorsqu'ils ne se trouvent point dans les imprimeries privées, ou bien les travaux qui nécessitent des soins particuliers de composition et d'exécution. L'Imprimerie nationale possède 158 sortes de caractères étrangers. Le chiffre total s'élève à plus de 60,000 kilogrammes. La *Collection orientale*, dont l'impression se poursuit, la publication du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, qui comprendra toutes les inscriptions phéniciennes, hébraïques, araméennes, palmyréniennes, nabatéennes, himyarites, éthiopiennes et quelques-unes des plus anciennes inscriptions syriaques ou arabes, témoignent aujourd'hui de la place que l'État a faite dans son Imprimerie nationale aux travaux, dont les anciennes civilisations sont l'objet.

L'homogénéité est le cachet particulier de cette vaste imprimerie. Elle peut d'autant mieux l'obtenir, qu'elle n'est point tributaire du commerce pour ses caractères. Tous, étrangers ou français, sont dessinés, gravés, fondus dans ses ateliers, qui comprennent en outre la galvanoplastie.

L'Imprimerie nationale occupe un personnel de 1,300 employés, ouvriers et ouvrières[1], et une caisse de secours et de retraite fonctionne à leur profit; elle est alimentée au moyen d'une retenue hebdomadaire ou mensuelle. On compte dans ses ateliers :

Machines à imprimer...	en blanc ou en retiration.....	49
	en deux couleurs.....	3
	lithographiques.....	4
Presses à bras.....	typographiques.....	85
	lithographiques.....	26
	typographiques pour épreuves.....	6
	taille-douce.....	2

En 1893, elle a consommé 359,735 rames de papier, soit près de 180 millions de feuilles imprimées. Elle a produit 2,942 clichés en galvanoplastie pesant 2,900 kilogrammes et valant 10,000 francs en chiffres ronds, et 4,614 clichés en stéréotypie pesant 4,300 kilogrammes et valant 15,000 francs.

Les recettes ont été en 1892 de.....	6.072,981f 59
Et en 1893 de.....	5,810,578 36
Ses dépenses ont égalé en 1892.....	5,925,872 36
Et en 1893.....	5,603,860 33

Le travail à l'Imprimerie nationale est rémunéré aux pièces, d'après les tarifs de main-d'œuvre fixés annuellement de concert avec les délégués des administrations publiques et sanctionnés par le Président de la République. Et, afin d'être à même d'allouer aux employés et aux ouvriers et ouvrières de l'établissement le bénéfice des pensions de retraite et de secours de maladie, les traitements des employés sont soumis à une retenue régulière de 5 p. o/o, et les salaires des ouvriers et ouvrières à celle de 3 p. o/o au profit d'une caisse qui est spéciale à l'établissement.

L'Imprimerie nationale ne recherche pas les bénéfices. Quand il s'en

[1] 66 employés, 45 contremaîtres et auxiliaires, 382 compositeurs, 69 imprimeurs, 50 artistes graveurs, etc., 40 conducteurs et margeurs, 49 margeuses et receveuses, 296 brocheuses, régleuses, relieuses, 139 ouvriers divers, 80 hommes de peine, 36 élèves (garçons), 40 élèves (filles).

produit, elle abaisse ses tarifs, mais elle entretient ses bâtiments et augmente son outillage avec ses propres ressources. La différence entre ses recettes et ses dépenses est versée au Trésor en fin d'exercice. Cette différence a été, en 1892, de 147,109 fr. 23 et, en 1893, de 206,718 fr. 03. La valeur du matériel est à peu près de 9 millions de francs.

Comme personnel, l'Imprimerie nationale a la même importance que l'Imprimerie impériale de Berlin, mais est au-dessous de l'Imprimerie impériale de Saint-Pétersbourg. Comme production, elle surpasse comme nombre de feuilles imprimées l'établissement similaire d'Allemagne, mais ce dernier a en plus l'impression des timbres-poste et des titres qui n'est pas comptée dans les 128 millions de feuilles tirées; la production de l'établissement russe est bien supérieure, puisqu'il atteint 250 millions de feuilles. Quant aux recettes, c'est la Russie qui marche en tête avec 20 millions de francs contre 7,210,000 francs pour l'Allemagne et 6 millions de francs pour la France. Pour les bénéfices, nous avons vu que l'Imprimerie nationale, ne cherchant point à en faire, avait accusé un excédent de 200,000 francs environ, tandis que l'Imprimerie impériale allemande en avait un de 2 millions environ, et l'Imprimerie impériale russe, de 1,800,000 francs.

Ce sont surtout les connaisseurs, les savants et les hommes de métier qui ont pu apprécier à Chicago les travaux exposés, les services que l'Imprimerie nationale peut rendre à la science et la perfection de ses travaux, qui sont encore une des manifestations de l'art français.

Les beaux spécimens d'impression qui avaient été envoyés à l'Exposition par M. Édouard Creté, de Corbeil, lui ont valu tous les suffrages des connaisseurs. Il n'y avait du reste qu'à jeter les yeux sur la double page, texte anglais et texte français, que cet habile imprimeur avait composée pour sa maison, dans le beau catalogue de l'Exposition française; cette page est certainement l'une des plus belles du recueil. Cette maison a été fondée par le grand-père du directeur actuel, en 1808. Depuis les spécimens d'ouvrages de grand luxe et de médecine tirés en noir et en couleurs, jusqu'au modeste cahier d'écriture tiré d'un seul coup et des deux côtés en deux couleurs, on sent que M. Édouard Creté est un maître dans son art et, on peut ajouter, un artiste.

BIBLIOTHÈQUE Rue de Savoie 30 PARIS Fédération du Livre

L'imprimerie L. Danel, de Lille, est le plus grand établissement de ce

genre, dans le nord de la France. Le nombre de ses ouvriers se chiffre par 500 environ, et elle possède 43 presses mécaniques, 27 presses à bras, 1 fonderie en caractères, des ateliers de gravure, de photogravure, de photographie, etc. Elle se spécialise dans les impressions pour chemins de fer, travaux administratifs, scientifiques et les éditions de luxe. C'est par centaines de millions qu'elle produit les étiquettes de toutes sortes. Fondée en 1697, cette maison subsiste sous le même nom depuis sa création.

A Chicago, c'est surtout par les ouvrages de luxe qu'elle était représentée. On y remarquait le bel ouvrage de Charles Cousin (*Voyage dans un grenier*), les deux volumes parus des *Racontars illustrés d'un vieux collectionneur* et nombre d'autres œuvres traitant de matières relatives à l'art.

M. L. Danel, officier de la Légion d'honneur, a obtenu les plus hautes récompenses aux Expositions de Paris 1878 et 1889, et son exposition à Chicago lui en eût valu une semblable. On peut dire que les Danel ont reconquis leurs lettres de noblesse par le travail intelligent et constant de quatre générations, car on a pu voir dans l'ouvrage de M. J. Houdoy (*Les imprimeurs lillois*), les armoiries de Guillaume Danel, échevin de Saint-Omer (1637), et le sceau de Colart Danel (1460). La première de ces pièces est un beau spécimen des impressions chromotypographiques de la maison L. Danel, de Lille.

Depuis 1825, la maison Paul Dupont, rue du Bouloi, 4, à Paris, n'a cessé de prendre un développement de plus en plus grand, soit comme imprimerie administrative, soit comme maison d'édition.

En dehors de la librairie de la rue du Bouloi, où sont installés les bureaux de cette vaste administration, l'imprimerie de Clichy est un établissement de premier ordre dans lequel tout ce qui a trait à l'industrie du livre trouve sa place, composition, clicherie, galvanoplastie, reliure, réglure, fonderie en caractères et de blancs, etc. Plus de 130 machines de toutes sortes y fonctionnent journellement, actionnées par 3 machines à vapeur d'une force de 230 chevaux. On y trouve encore des machines rotatives pour gravures en couleurs, des presses spéciales pour numéroter les titres, un local distinct pour le collage des feuilles de coupons à renouveler et l'apposition du timbre de jonction. Plus de 1,200 employés et ouvriers, 900 hommes et 300 femmes sont occupés toute l'année dans les deux établissements. On peut y imprimer jusqu'à près de 5 millions de

feuilles par jour, et les deux maisons ont parfois dépassé le chiffre de 3 millions de rames de papier tiré en 300 jours de travail réel.

La page d'impression en couleurs placée dans le catalogue de l'exposition de la librairie française montrait à quelle perfection typographique la maison Paul Dupont peut atteindre; elle avait été tirée en une seule fois sur machine typographique à 4 couleurs (système Lambert). L'édition comprend deux catégories distinctes : librairie administrative et livres classiques primaires et secondaires. Un ensemble de 14 publications périodiques intéressant les lettres et le droit public complète et continue l'instruction donnée par les livres et fournit aux fonctionnaires et agents de tous ordres les documents officiels, règlements et arrêts nouveaux. Enfin l'imprimerie Paul Dupont comprend en outre une maison d'édition musicale. De concert avec le *Figaro*, elle publie depuis 1891, sous le nom de *Figaro musical*, un recueil mensuel qui comprend cent pages de musique moderne inédite et de musique classique.

Des presses de l'imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris, fondée par Léonard (Frédéric Ier) en 1653, aujourd'hui *Société de l'imprimerie générale* (imprimerie Ch. Lahure et Simon Raçon), sont sortis nombre de livres de luxe, les belles publications illustrées des grands éditeurs et en général les journaux importants, les catalogues des grands magasins et les publications à gros tirages. On peut dire du reste que cette maison, qui n'occupe pas moins de 600 ouvriers, aborde tous les genres. Elle s'est fait une spécialité de la composition des langues latine, grecque, allemande, anglaise, hollandaise, italienne, espagnole et portugaise; c'est dire quel secours elle apporte à la publication des ouvrages classiques. Son genre de typographie en couleurs excite l'admiration; tout le monde connaît cette œuvre magistrale (le *Conte de l'Archer*), son *Paris illustré*, etc. C'est surtout dans les reproductions d'aquarelles que l'imprimerie Lahure triomphe avant tout : son procédé qui lui permet la reproduction des aquarelles sur papier grenu, ce qui augmente l'illusion.

Les établissements Moullot fils aîné, rue Vacon, 51, à Marseille, s'occupent d'imprimerie typographique et lithographique; ils impriment un grand nombre de journaux et emploient tous les procédés usités : chromolithographie, phototypie, photogravure; ils ont aussi une fabrique de registres. Fondée en 1850, la maison Moullot occupe actuellement un per-

sonnel bien près de 400 personnes; elle possède en moyenne 50 machines typographiques ou lithographiques réparties dans ses nombreuses succursales. Les quelques spécimens exposés témoignaient du soin tout particulier que cette maison apporte à ses travaux.

LITHOGRAPHIE.

L'imprimerie lithographique était fort bien représentée, si l'on s'en tient au goût artistique et aux tirages hors lignes que présentaient les spécimens exposés. Le nombre des maisons qui avaient exposé était malheureusement, comme dans l'industrie précédente, fort restreint.

L'imprimerie F. Champenois, boulevard Saint-Michel, 66, à Paris, ancienne maison Testu et Massin, se faisait remarquer à Chicago par le fini du travail et l'excellent emploi des couleurs. Cette exposition attirait vivement l'attention des spécialistes. On y remarquait un magistral *Portrait de Léon XIII,* reproduction du peintre Chartran, estampe tirée pour l'*Édition internationale du portrait du Saint-Père,* une série de *Planches de botanique* éditées pour le *Dictionnaire de botanique* de la librairie Hachette, un *Paysage suisse,* des *Fac-similés d'aquarelles* d'après les originaux de Linder, Marchetti, etc., et surtout des spécimens variés d'*impression sur métal,* plats décoratifs, ornementations de boîtes; coffrets, cadres et objets de fantaisie.

Les impressions lithographiques de M. F. Champenois sont arrivées à une rare perfection; son chef mérite les plus grands éloges, et ses travaux ont fait grand honneur à notre pays. Cette maison avait eu l'excellente idée d'exposer à Chicago des impressions de genres différents exécutées pour l'Amérique et l'Angleterre en langue anglaise. C'était affirmer que ces pays ne dédaignaient pas ou étaient obligés de s'adresser à nos habiles imprimeurs pour certains travaux qu'ils ne pouvaient confier à leurs nationaux, malgré l'excellence de leurs machines.

M. Jules Hautecœur, rue de Rivoli, 172, à Paris, éditeur d'estampes, propriétaire et directeur actuel de l'ancienne maison Martinet, fondée en 1796, retrouvait à son exposition de Chicago son public non moins pressé que celui qui s'arrête si volontiers devant ses vitrines de la rue de Rivoli à Paris. Les publications artistiques en taille-douce, gravures au burin et à l'eau-forte, photogravures reproduisant en couleurs, avec une seule

planche, quelques tableaux et aquarelles des maîtres, toutes ces œuvres donnaient aux Américains une haute idée de l'art français. Parmi les gravures et eaux-fortes exposées, il est difficile de faire une sélection; on devrait les citer toutes : la *Primavera*, gravée par Josinski d'après Botticelli, épreuve de remarque sur parchemin; le *Message*, gravée par G. Lévy d'après A. Cabanel, épreuve de remarque sur parchemin; la *Fenaison*, gravée par Focillon d'après Lhermitte, épreuve de remarque sur satin et tant d'autres.

L'atelier de dessin lithographique d'Eugène Mauler, rue du Cherche-Midi, 55, à Paris, exposait divers sujets de chromotypographie exécutés pour les journaux illustrés et quelques *têtes de caractère* exécutées spécialement en vue de l'Exposition de Chicago. Tous ces travaux ont été reconnus d'un grand caractère artistique et d'une exécution irréprochable.

Citons encore M. J. Minot, rue Béranger, 5, à Paris, imprimeur-éditeur. Cette maison, fondée en 1839, occupe un nombreux personnel hommes et femmes et possède un certain nombre de machines. Elle a présenté des travaux remarquables par les soins apportés dans le fini de l'exécution, soit sur papier et sur cartes, soit sur étoffes et spécialement sur satin.

Les grandes maisons parisiennes n'étaient pas seules représentées à Chicago; quelques importants établissements de la province avaient fait preuve d'initiative en prenant part, elles aussi, à l'exposition à laquelle nous avaient conviés les Américains. Parmi ces maisons, nous devons citer M. B. Sirven, de Toulouse, qui exposait quelques spécimens de ses produits artistiques en chromolithographie, en fac-similés d'aquarelles et de peintures, en étiquettes chromo pour tissus, en sujets de fantaisie pour cartonnages, en petites cartes chromo et sujets divers pour primes et pour réclames, en affiches illustrées, tableaux-annonces, calendriers et éphémérides. Les différents services de la maison B. Sirven, fondée en 1834, ont pris une extension considérable; la maison se compose de six établissements distincts et fabrique elle-même ses papiers, pâtes de bois, toiles cirées, cartons, etc.; son personnel compte 600 ouvriers, et la production qui atteint le chiffre de 1 million de kilogrammes d'impressions diverses est consommée moitié par la France, moitié par l'étranger.

ENCRES D'IMPRIMERIE.

La fabrication des encres d'imprimerie était représentée à Chicago par l'importante maison Ch. Lorilleux et Cie, rue Suger, 16, à Paris. Cet établissement est aujourd'hui connu dans le monde entier, et l'on peut dire que toutes les imprimeries françaises qui ont à cœur d'obtenir des travaux bien exécutés, soit en noir, soit en couleurs, emploient la marque Lorilleux. Cette maison a des succursales à l'étranger, où elle fournit ses encres pour un chiffre considérable.

CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

Nous devons une mention spéciale à l'exposition de MM. Turlot et Cie, fondeurs en caractères, rue de Rennes, 128, à Paris. Cette maison est aujourd'hui universellement connue et a fourni les caractères de la plupart des ouvrages de grand luxe des plus grandes maisons d'édition et d'impression : Mame, Hachette, Chamerot, Motteroz, Quantin, etc. MM. Turlot sont les fournisseurs de la plus grande partie de nos grands journaux politiques : le *Figaro,* le *Temps,* le *Petit Journal,* etc. Leur vitrine s'élevait isolée au milieu d'une salle où elle a été fort remarquée par les spécialistes. Les plus hautes récompenses ont été obtenues par cet établissement qui est formé par la réunion de plusieurs maisons ayant tenu une place marquante et méritée en France : Marcellin-Legrand, Virey frères, Colson, Ch. Durriey et Dumeil.

RELIURE.

La renommée du relieur Gruel, rue Saint-Honoré, 418, à Paris, est universelle; aucun amateur de beaux livres n'ignore son nom, et l'on peut affirmer que son exposition a produit une véritable sensation. Cette maison, qui remonte à 1811, alors qu'elle était dirigé par Desforge, n'a fait que grandir et prospérer sous la direction de M. Gruel, l'un des maîtres dans cet art, qui la reprit en 1825. Dès lors elle resta dans la famille, et c'est aujourd'hui M. Léon Gruel qui est resté seul chef et propriétaire de la maison, après avoir été associé avec M. Edmond Engelman, son frère de mère.

A Chicago, c'était un émerveillement, et de l'avis des personnes compé-

tentes et des riches amateurs de l'Amérique, la beauté et le fini du travail des œuvres exposées surpassaient tout ce qui a été fait jusqu'ici. En dehors de la reliure, la maison Gruel a édité quelques livres de piété : le *Paroissien de la Renaissance,* un *Paroissien romain,* une *Imitation de Jésus-Christ,* un *Livre d'heures,* le *Manuel de l'amateur de reliures,* tous ouvrages qui sont des œuvres d'art.

A signaler aussi la reliure en mosaïque d'un livre de mariage sur velin avec bas-reliefs en ivoire représentant le Mariage à Cana, fermoir argent doré d'un travail exquis.

PAPETERIE.

La maison Lair et Maillet, fabricants de papiers, rue Saint-André-des-arts, 60, exposait en dehors du Comité 20, avec le Cercle de la librairie. Elle avait exposé un album contenant des spécimens de ses *papiers à la main filigranés,* pur chiffon de toile, pour timbres et actes d'état civil, de ses *papiers fiduciaires à la main* pour billets de banque et administrations publiques et de ses papiers divers pour éditions de luxe. La belle qualité de ses produits a été fort remarquée.

CONCLUSION.

Nous voici arrivé au terme de notre mission. Nous avons essayé de la remplir de notre mieux, nous attachant surtout à donner une idée générale tant de la production que de l'organisation de la librairie dans les pays qui ont exposé à Chicago. Ce sont là deux facteurs de succès intimement liés, car il est hors de doute, comme on a pu s'en convaincre, que dans certains pays l'organisation a beaucoup influé sur la production et la vente des livres. Notre plus vif désir serait d'avoir fourni à nos compatriotes des renseignements utiles.

Quoique mieux outillés en France que beaucoup de nos voisins, il nous reste encore beaucoup à faire. Les libraires détaillants sont chez nous de fort utiles auxiliaires, mais un grand nombre d'entre eux n'ont peut-être pas les connaissances du métier assez développées pour exercer tous utilement leur profession. Il nous faudrait des écoles spéciales pour la librairie, comme il y en a déjà pour former les imprimeurs, et dans lesquelles les jeunes gens qui se destinent à ce commerce pussent acquérir les connaissances nécessaires pour faire de bons libraires. Il faudrait surtout engager notre jeunesse à apprendre les langues vivantes et à passer quelques années à l'étranger pour s'y perfectionner dans la langue du pays et étudier des procédés commerciaux qui diffèrent des nôtres. L'étranger est un vaste champ pour l'écoulement des livres, et il est indispensable de le bien connaître pour nous y ouvrir des débouchés.

Qu'il nous suffise de résumer les conclusions que nous avons données à la fin des précédents chapitres.

A commencer par l'Allemagne, on a vu que la production y atteint un chiffre supérieur à la nôtre et que les livres allemands se répandent de plus en plus à l'étranger. L'émigration est certainement pour beaucoup dans ce résultat, et, si l'exportation des livres en langue allemande augmente sans cesse, il faut l'attribuer aux nombreux Allemands qui sont répandus partout et pénètrent, même comme professeurs, dans les universités étrangères, où ils apportent la langue, les idées et par suite les livres de la mère-patrie;

mais il ne faut pas perdre de vue non plus qu'une bonne organisation a aidé tout aussi puissamment à leur propagation.

Les États-Unis, bien que produisant beaucoup moins, sont arrivés à des résultats surprenants, grâce à leurs procédés merveilleux, à leurs papiers et à un outillage perfectionné.

L'Angleterre se fait admirer par ses impressions si égales et si nettes, par ses beaux papiers et par des procédés qui égalent ceux des Américains, auxquels ils les empruntent parfois.

A part ces trois pays, la France n'a pas de concurrence sérieuse à redouter. Mais, si nous occupons la première place dans la plupart des branches de notre industrie, l'imprimerie, la lithographie et la reliure notamment, de même que dans tout ce qui est affaire d'art et de goût, nos concurrents nous serrent de près dans d'autres branches, et il ne faut pas se dissimuler que la lutte devient des plus sérieuses. Nous la soutenons vaillamment et on peut dire avec succès, mais devant les surprises que nous ont réservées les procédés de reproduction des Américains et leur merveilleux outillage; devant le chiffre considérable des exportations de livres de nos voisins d'Outre-Rhin, nous devons redoubler d'énergie et tourner nos efforts vers ce double but : maintenir nos procédés de fabrication à un niveau supérieur en les perfectionnant toujours et répandre de plus en plus nos publications dans le monde entier par une publicité et des moyens de propagande bien compris : ce sera servir à la fois nos intérêts particuliers et ceux de la France.

IMPRIMERIE NATIONALE.

TABLE DES MATIÈRES.

I. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES 5

Le livre et les bibliothèques aux États-Unis 9
Livres en langue française et en langue allemande 12
Enseignement des langues française et allemande dans les universités 14
Exportation et importation des librairies française et allemande 19

II. ALLEMAGNE 25

Librairie 25
Imprimerie 32
Reliure 41
Encres d'imprimerie et pâtes à rouleaux 43
Papiers 44

Expositions allemandes :

Librairie 47
Imprimerie 63
Lithographie 65
Encres d'impression 66
Reliure 66

III. AMÉRIQUE (États-Unis) 69

Librairie 69
Cartographie 80
Imprimerie 80
Lithographie 85
Reliure 87
Papiers 88

Expositions américaines :

Librairie 90
Machines à imprimer, à plier et à brocher 108

IV. AUTRES PAYS ÉTRANGERS :

Angleterre 111
Autriche 119
Belgique 120
Danemark 120

Espagne 122
Italie 122
Russie 124
Suède et Norvège 128

V FRANCE 129
Librairie 130
Musique 146
Imprimerie 149
Lithographie 156
Encres d'imprimerie 158
Fonderie en caractères 158
Reliure 158
Papeterie 159

Conclusion 160

COMITÉ 34

Cartographie

RAPPORT

DE M. LE COMMANDANT G. DEFFORGES

DU SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE

COMMISSAIRE RAPPORTEUR

Comité 34.

CARTOGRAPHIE.

Un très petit nombre de puissances avaient envoyé des spécimens de leurs cartes officielles à l'Exposition de Chicago. L'Angleterre, l'Espagne, les États-Unis d'Amérique, la France, le Mexique et le Japon avaient seuls apporté leur contingent géographique.

Les expositions cartographiques de trois d'entre elles (l'Angleterre, les États-Unis et la France) étaient très complètes et du plus haut intérêt pour le géographe.

Nous examinerons successivement dans ce travail :

La France,	L'Espagne,
Les États-Unis,	Le Mexique,
L'Angleterre,	Le Japon.

FRANCE.

L'exposition cartographique officielle de la France à Chicago comprenait :

1° Les publications du Service géographique de l'armée (Ministère de la Guerre);

2° La carte vicinale au $\frac{1}{100000}$ du Ministère de l'Intérieur;

3° Les productions du Ministère des Travaux publics :

A. Cartes du service des Ponts et Chaussées;

B. Cartes géologiques.

SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE.

Les spécimens de cartes envoyés à l'Exposition universelle de Chicago par le Service géographique de l'armée française ne comprenaient pas

les productions anciennes de ce service, mais seulement les plus importantes de ses œuvres modernes.

Les travaux géodésiques y étaient représentés par les tracés des triangulations de la France et de l'Algérie.

Les travaux topographiques et cartographiques, par :

1° Des spécimens de la carte de France, dite *de l'État-Major,* à l'échelle de $\frac{1}{80000}$, dressée d'après les levés exécutés sur le terrain, ainsi que des diverses cartes à échelles plus petites, qui dérivent de la carte fondamentale à $\frac{1}{80000}$;

2° Des fragments des cartes d'Algérie et de Tunisie à $\frac{1}{50000}$, cartes fondamentales, dressées d'après les levés, ainsi que des autres cartes à diverses échelles qui en dérivent;

3° Comme topographie à grande échelle, des reproductions de levés à $\frac{1}{20000}$ et des exemples de transformation de ces levés en plans-reliefs, ainsi que des fragments de cartes aux échelles de $\frac{1}{20000}$ et de $\frac{1}{40000}$;

4° Un spécimen de carte géographique à l'échelle de $\frac{1}{2000000}$.

TRAVAUX GÉODÉSIQUES
(Nos 1 ET 7 DE L'EXPOSITION).

Sur la carte au $\frac{1}{800000}$, dite *du nivellement général de la France* et sur un assemblage des cartes d'Algérie et de Tunisie à la même échelle, le Service géographique avait tracé les triangulations primordiales, qui ont servi de base aux levés réguliers de la France et de sa colonie africaine.

C'est à l'ancienne Académie des sciences qu'appartient l'honneur d'avoir exécuté les premières grandes opérations géodésiques destinées à faire connaître la forme et les dimensions du sphéroïde terrestre.

En 1669, Picard exécuta, pour la première fois, la mesure d'un degré du méridien de Paris; peu de temps après, Dominique Cassini étendit cette mesure à toute la partie de l'arc du méridien qui traverse la France.

Quelques années plus tard, des astronomes français mesurèrent, les uns au Pérou, d'autres en Laponie, des arcs de méridiens situés à des latitudes différentes.

Plus tard encore, Cassini de Thury revisa la méridienne de France; La Caille alla vérifier la longueur de l'arc de un degré au cap de Bonne-Espérance.

En 1790, Delambre et Méchain déterminèrent de nouveau la grande méridienne de France jusqu'à Barcelone, dans le but d'obtenir la longueur d'un arc de méridien qui permît d'emprunter aux dimensions de la Terre, d'après les idées alors reçues, l'unité fondamentale du système métrique. Bientôt après, cette méridienne fut prolongée par Biot et Arago jusqu'aux Baléares.

Les ingénieurs géographes ont recueilli l'héritage des astronomes de l'Académie des sciences et étendu leur œuvre.

C'est sur la grande chaîne de triangles qui se prolonge sans interruption de Dunkerque à Formentera, qu'ils ont appuyé les opérations géodésiques de premier ordre servant de base à la grande carte de France à $\frac{1}{80000}$.

Ils ont commencé à établir ce réseau, qui, continué à partir de 1831 par les officiers du corps d'État-Major, constitue les triangulations de deuxième et de troisième ordre, dont les mailles serrées couvrent toute la surface du territoire.

Une pléiade de savants, parmi lesquels il faut citer en première ligne Brossier, Henry, Brousseaud, Bonne, Puissant, Corabœuf, Peytier, Testu, ont attaché leurs noms à ces remarquables opérations.

Pendant longtemps, les méthodes d'observation et de calcul inaugurées par Delambre et appliquées avec succès par les ingénieurs géographes ont été considérées comme atteignant les dernières limites de la perfection.

Elles ont servi de point de départ aux nouvelles méthodes imaginées par Gauss et Bessel.

Mais l'introduction dans la science géodésique de ces méthodes nouvelles et les progrès réalisés dans les instruments par l'art du constructeur ont amené les triangulations modernes à un tel degré de précision que les incertitudes et les petites erreurs subsistant dans l'ancien réseau français ne pouvaient plus être admises.

Dans le but de les rechercher et de les faire disparaître, le Ministère de la Guerre donna en 1869, au Dépôt de la Guerre, sur l'initiative du Bureau des longitudes, l'ordre d'entreprendre une nouvelle mesure de la méridienne de France. Cette mesure poursuivie pendant dix-huit ans sous la direction du général Perrier est aujourd'hui achevée.

Elle s'étend de la frontière d'Espagne, où elle se raccorde avec la triangulation espagnole, au pas de Calais, où elle se relie aux réseaux anglais et belge.

Elle s'appuie sur trois bases mesurées à Paris (*Villejuif*), à Perpignan et à Cassel.

La latitude et l'azimut fondamentaux ont été mesurés en cinq stations choisies autour de Paris.

En outre, des observations astronomiques ont été faites en sept stations réparties le long de la méridienne.

L'ancien réseau français, composé de six chaînes parallèles et de trois méridiennes accessoires, a été relié à la nouvelle méridienne à son point d'intersection avec chacun des parallèles.

Les six chaînes parallèles sont, à partir du Nord :

Le parallèle d'Amiens;

Le parallèle de Paris;

Le parallèle de Bourges;

Le parallèle moyen;

Le parallèle de Rodez;

La chaîne des Pyrénées et du littoral méditerranéen.

Les trois méridiennes accessoires sont :

La méridienne de Bayeux;

La méridienne de Sedan;

La méridienne de Strasbourg.

L'ensemble de ces triangulations forme un réseau dit *à gril*, dont les mailles sont remplies par une triangulation dite *de remplissage*.

En Algérie et en Tunisie, la même méthode a été suivie.

Une grande chaîne parallèle, mesurée de la frontière du Maroc à l'extrémité du cap Bon, reliée d'un côté à l'Espagne, de l'autre à l'Italie par un réseau spécial de jonction, sert d'appui à la triangulation de l'Algérie et de la Tunisie.

Il s'en détache quatre chaînes méridiennes : la méridienne d'Alger à Laghouat, la méridienne de Biskra, la méridienne de Gabès, la méridienne de Nemours à Aïn-Sefra. Le canevas primordial, algérien et tunisien, sera complété par une chaîne parallèle à la limite des Hauts Plateaux, dont deux tronçons sont déjà mesurés, entre Aïn-Sefra et Laghouat, à l'Ouest, entre Biskra et Gabès, à l'Est.

Des bases ont été mesurées à Oran, Alger et Bône; d'autres seront mesurées à Laghouat et à Tunis. Des observations astronomiques ont été exécutées à Alger, Nemours, M'Sabiha, Bône, Tunis, Guelt-es-Stel, Géryville, Biskra et Laghouat.

Cette triangulation du nord de l'Afrique est activement poursuivie.

L'extension de notre occupation vers le Sud ne permet pas de fixer l'époque de son achèvement.

Comme en France, une triangulation de remplissage vient combler les vides des mailles du réseau.

TRAVAUX TOPOGRAPHIQUES ET CARTOGRAPHIQUES.

Le Service géographique est le seul établissement public, en dehors du Dépôt de la Marine, qui possède les minutes des levés réguliers de la France et de ses colonies ou protectorats. Ces minutes, établies au $\frac{1}{40000}$ pour la France, l'Algérie et la Tunisie, sont la source d'où découlent toutes les cartes françaises, aussi bien celles du Ministère de l'Intérieur ou du Ministère des Travaux publics que les cartes du Service géographique lui-même. Ces diverses productions cartographiques sont simplement dessinées et établies différemment, avec plus ou moins de détails, en insistant sur tel point plutôt que sur tel autre, suivant les besoins des services publics auxquels elles sont destinées.

Les cartes établies pour les besoins de l'armée et publiées par le Service géographique forment trois groupes principaux :

1° Cartes tactiques, au $\frac{1}{80000}$ pour la France, au $\frac{1}{50000}$ pour l'Algérie et la Tunisie;

2° Cartes stratégiques, au $\frac{1}{200000}$ pour la France, l'Algérie et la Tunisie, au $\frac{1}{320000}$ pour la France;

3° Cartes chorographiques au $\frac{1}{600000}$ et au $\frac{1}{800000}$ pour la France, au $\frac{1}{800000}$ pour l'Algérie et la Tunisie.

La simple énumération de ces groupes fait clairement comprendre la destination spéciale de chacun d'eux.

Nos 2 et 3. **Carte de la France à $\frac{1}{80000}$.**

En 273 feuilles, dite *carte de l'État-Major*. — Gravure sur cuivre.

La carte géométrique de la France, dite *carte de Cassini de Thury, Camus et Montigny* (1744), à l'échelle de $\frac{1}{86400}$, étant devenue insuffisante, l'exécution d'une nouvelle carte de France, destinée à la remplacer, fut prescrite par ordonnance royale du 6 août 1817.

Les opérations géodésiques et topographiques commencèrent simultanément le 1er avril 1818. La géodésie de premier et de deuxième ordre était terminée en 1854, la triangulation du troisième ordre en 1863, les levés topographiques en 1866, la gravure en 1882.

Les minutes à l'échelle de $\frac{1}{40000}$ ont été exécutées par les officiers du corps des ingénieurs géographes, puis par ceux du corps d'État-Major; les réductions à $\frac{1}{80000}$ par les dessinateurs du Dépôt de la Guerre.

La surface gravée de cette carte, qui couvrirait plus de 100 mètres carrés, représente plus de 5,000 années de travail, fournies par près de 800 officiers ou artistes dessinateurs et graveurs. Les 273 feuilles qui la composent, quoique gravées par 65 artistes différents, présentent dans leur exécution une grande homogénéité.

Cette carte est soumise à une revision périodique sur le terrain et constamment tenue à jour, par fractions correspondant aux revisions annuelles, au moyen d'une édition zincographique, et, depuis 1889, au moyen d'une nouvelle édition sur cuivre, en cours de publication par quarts de feuille.

Les spécimens exposés représentaient :

N° 2. Une partie de la frontière des Pyrénées, comprenant les feuilles d'Auch, Toulouse, Castres, Bédarieux, Saint-Gaudens, Pamiers, Carcassonne, Narbonne, Bagnères, Foix, Quillian et Perpignan.

N° 3. Un fragment des Alpes, comprenant les feuilles d'Annecy, Albertville et Saint-Jean de Maurienne, ainsi qu'une partie de celles de Nantua, Chambéry et Grenoble.

N° 4. **Carte de la France à $\frac{1}{200000}$.**

Gravée sur zinc, en couleurs (en cours d'exécution).

Cette carte est une réduction de la carte à $\frac{1}{80000}$.

Les mouvements du terrain y sont représentés par des courbes de niveau rehaussées par une teinte au crayon lithographique, qui rend le relief plus sensible à l'œil.

L'usage exclusif des courbes de niveau, pour le figuré de la montagne dans les cartes à petites échelles, présente l'inconvénient d'écraser le relief et d'uniformiser les divers accidents du sol.

Pour obvier à cet inconvénient, on a cherché à obtenir le modelé du terrain par un crayonnage méthodique, fondé sur l'hypothèse d'un éclairage

oblique et réglé par un diapason où la teinte augmente en raison directe de l'intensité de la pente.

On s'est attaché, en outre, à déterminer la teinte de ce crayonnage de façon à donner à la montagne, tout en lui ménageant un relief et un modelé suffisants, assez de transparence et de douceur pour laisser ressortir les détails de la planimétrie et surtout le réseau des voies de communication.

La teinte bleue est réservée aux eaux, le vert aux bois. Les routes et chemins sont en rouge; tout le reste de la planimétrie en noir.

Chaque feuille de la carte à $\frac{1}{20000}$ correspond exactement à 4 feuilles de la carte à $\frac{1}{80000}$. Elle compte 82 feuilles, dont quelques-unes seulement sont encore à terminer et paraîtront dans le courant de l'année 1893.

Le spécimen exposé comprenait environ un quart de la surface totale, depuis le parallèle de Mulhouse jusqu'à la Méditerranée. Il représentait toute la région des Alpes françaises, la vallée du Rhône, le Jura, la Côte-d'Or, les Cévennes, en un mot tout le terrain compris entre la limite orientale de la carte et le méridien de Narbonne, peu distant de celui de Paris.

Cet assemblage se composait de 14 feuilles entières, 7 demi-feuilles et de fragments de feuilles voisines.

N° 5. **Carte de la France à $\frac{1}{320000}$.**

Gravée sur cuivre. Réduction au quart de la carte à $\frac{1}{80000}$.

Cette carte a été gravée et publiée de 1852 à 1883. C'est une véritable carte communale de la France.

On n'y a fait figurer que les principales voies de communication et les centres administratifs, jusqu'aux chefs-lieux de commune inclusivement.

Les formes du terrain ont été généralisées de manière à être en rapport avec l'échelle.

Elles sont représentées en hachures dans l'hypothèse de la lumière verticale, c'est-à-dire d'après le système adopté pour la carte à $\frac{1}{80000}$.

La carte à $\frac{1}{320000}$ se compose de 33 feuilles; chacune de ses feuilles entières correspond à 16 feuilles de la carte à $\frac{1}{80000}$ et à 4 feuilles de la carte à $\frac{1}{200000}$.

Le spécimen exposé était la feuille 33, qui donne l'île de Corse.

N° 6. **Carte de la France à $\frac{1}{600000}$.**

Gravée sur cuivre.

Cette carte qui vient d'être terminée comprend, en 6 feuilles, la France entière, ainsi qu'une partie des territoires limitrophes, jusqu'au méridien de Verceil.

La montagne, représentée par des hachures, est éclairée par la lumière verticale, rehaussée dans certains cas par un léger effet de lumière oblique.

N°s 8 et 9. **Carte de l'Algérie à $\frac{1}{50000}$.**

Héliogravure et gravure sur zinc en couleurs (en cours d'exécution).

Les levés sur le terrain sont faits à l'échelle de $\frac{1}{40000}$ et réduits à $\frac{1}{50000}$ dans les ateliers du Service géographique.

La carte est exécutée d'après les principes adoptés pour la carte de France à $\frac{1}{200000}$ (voir n° 4).

Elle compte une couleur de plus que cette dernière : le violet pour les vignes.

La publication en a été commencée en 1883; actuellement, plus de 80 feuilles sont publiées et mises en vente.

Cette carte pourra s'étendre plus ou moins vers le Sud, au fur et à mesure des besoins de la colonie.

Les premières feuilles ont été exécutées en gravure sur zinc; puis, par suite de perfectionnements dans les procédés, la gravure sur zinc a été remplacée par l'héliogravure, plus économique et plus expéditive.

Le spécimen numéro 8 comprenait 12 feuilles du département de Constantine, avec le relief du terrain en teinte gris bleuté.

Le spécimen numéro 9 comprenait 4 feuilles du département d'Alger, avec la montagne tirée en bistre.

N° 10. **Carte de l'Algérie à $\frac{1}{200000}$.**

En couleurs (en cours de publication).

Exécutée dans le même système et par les mêmes procédés que la carte à $\frac{1}{50000}$. Les levés sont faits sur le terrain à l'échelle de $\frac{1}{100000}$ et réduits à $\frac{1}{200000}$ par les dessinateurs du Service géographique.

Cette carte ne compte encore que 7 feuilles publiées.

Elle est destinée à devenir la véritable carte topographique du sud de l'Algérie, pour toutes les parties où l'échelle de $\frac{1}{50000}$ ne sera pas jugée nécessaire.

Mais elle comprendra en outre toute la partie nord de la colonie, pour laquelle elle ne sera qu'une réduction de la carte à $\frac{1}{50000}$.

Le spécimen exposé se composait de 3 feuilles du sud du département d'Alger.

N° 11. **Carte de l'Algérie à $\frac{1}{800000}$.**

6 feuilles, gravées sur pierre, en couleurs.

Cette carte a été établie au moyen d'une réduction des nombreux itinéraires qui ont été exécutés par des officiers d'état-major, à la suite des colonnes expéditionnaires.

Appuyée sur une triangulation géodésique, elle a été tenue au courant d'après les travaux topographiques les plus récents.

Elle est gravée en trois couleurs. Le noir est attribué aux voies de communication, aux divisions administratives et aux écritures; la montagne est figurée par un estompage obtenu au moyen du crayon lithographique.

Elle est la base d'une carte des étapes de l'Algérie, publiée à la même échelle.

N° 12. **Carte de la Tunisie à $\frac{1}{50000}$.**

En couleurs (en cours de publication).

Cette carte, dont 7 feuilles seulement sont publiées, n'est que le prolongement de la carte à $\frac{1}{50000}$ de l'Algérie (n° 8).

Elle est exécutée de la même façon, tant au point de vue des levés sur le terrain, qu'à celui de leur publication en héliogravure.

Le spécimen exposé était un assemblage de 4 feuilles autour de Tunis.

N° 13. **Carte de la Tunisie à $\frac{1}{200000}$.**

En cours de publication.

Cette carte, dite *de reconnaissance,* est une édition provisoire, destinée à être remplacée par une carte régulière, avec terrain en courbes de niveau, sur le modèle de la carte de l'Algérie à $\frac{1}{200000}$ (n° 10). Elle se composera de 33 feuilles, dont quelques-unes seulement restent à publier.

Les eaux y sont figurées en bleu; tout le reste de la planimétrie et les écritures, en noir; le relief du terrain y est exprimé par un estompage au crayon lithographique. Les formes seront précisées dans l'édition définitive par l'addition des courbes de niveau.

Le spécimen exposé comprenait toute la partie la plus intéressante de la carte, depuis le nord de la Tunisie jusqu'au golfe de Gabès, sur toute la largeur de la Régence, de l'Est à l'Ouest. C'est un assemblage de 3 feuilles en largeur sur 6 en hauteur, soit 18 feuilles.

N° 14. **Carte de la Tunisie à $\frac{1}{800000}$.**

Cette carte, gravée sur zinc, en 2 feuilles en couleurs, est le prolongement de la carte de l'Algérie à $\frac{1}{800000}$ (n° 11).

Elle est donc exécutée dans le même esprit et par les mêmes procédés.

N° 15. **Environs de Paris à $\frac{1}{20000}$.**

Gravure sur zinc, en couleurs.

Cette carte comprend 36 feuilles.

Les voies de communication, les divisions administratives et les écritures y sont représentées en noir; les eaux, en bleu; les bois, en vert; les habitations, en rouge.

La montagne est figurée par des courbes de niveau, de couleur bistre, équidistantes de 5 mètres.

L'effet des courbes est rehaussé par un estompage gris bleuté, au crayon lithographique, analogue à celui qui est employé pour les cartes d'Algérie et de Tunisie et pour la carte de France à $\frac{1}{200000}$.

Le spécimen exposé était un assemblage de 4 feuilles de hauteur sur 2 feuilles et demie de largeur; il se compose des environs de Versailles, partie ouest et sud-ouest de la carte.

N° 16. **Carte du département de la Seine à $\frac{1}{40000}$.**

Gravure sur cuivre.

Cette carte, composée de 9 feuilles, comprend, outre le département de la Seine, une grande partie de celui de Seine-et-Oise, ainsi que la portion occidentale du département de Seine-et-Marne.

Elle correspond exactement, comme territoire, à la carte des environs

de Paris à $\frac{1}{20000}$, en couleurs, exposée sous le n° 15. Elle est une réduction des levés à $\frac{1}{10000}$ exécutés, de 1818 à 1821, par les ingénieurs géographes.

Exécutée et gravée dans le système de la carte de France à $\frac{1}{80000}$, avec le terrain figuré en hachures éclairées par la lumière verticale, elle a été complétée et mise à jour d'après une revision faite sur le terrain en 1882.

N° 17. **Amplification à l'échelle de $\frac{1}{50000}$ de la carte de France à $\frac{1}{80000}$.**

Héliogravure.

Au fur et à mesure de la publication de la nouvelle édition de la carte à $\frac{1}{80000}$ (voir n° 2), chaque quart de feuille est reproduit au moyen de l'héliogravure à l'échelle de $\frac{1}{50000}$. Cette amplification n'est pas publiée. Elle est destinée à satisfaire à divers besoins des services de l'armée.

Le spécimen exposé reproduisait une partie du terrain représenté à $\frac{1}{80000}$ sous le n° 3.

N°s 18 et 19. **Levés de précision à grande échelle.**

Ces levés, sur lesquels le terrain est figuré par des courbes de niveau obtenues au moyen d'instruments de précision permettant de les déterminer avec une exactitude aussi rigoureuse que possible, sont exécutés sur le terrain à l'échelle de $\frac{1}{10000}$, sauf pour les régions de hautes montagnes (Alpes et Pyrénées), où l'on emploie l'échelle de $\frac{1}{20000}$.

Les instruments en usage pour le levé des détails sont la planchette munie du déclinatoire, la règle à éclimètre du colonel Goulier et le jalonmire. La planimétrie est appuyée sur la triangulation de la carte de France, complétée par des cheminements au tachéomètre.

Les levés à $\frac{1}{10000}$ sont ensuite reproduits à l'échelle de $\frac{1}{20000}$ au moyen de l'héliogravure.

Les spécimens exposés représentaient, sous le n° 18, les environs de Salins (Jura) et, sous le n° 19, une partie de la vallée du Doubs.

N°s 20 et 21. **Plans-reliefs.**

A l'aide des levés de précision (n°s 18 et 19), le Service géographique établit des plans en relief dont la construction comporte diverses phases, indiquées par les cinq tableaux sous le n° 20, qui représentaient les états successifs d'un même fragment de plan en relief.

IMPRIMERIE NATIONALE.

1er ÉTAT. — *Brique de plâtre* sur laquelle a été reportée, par un décalque fait à la presse lithographique, une épreuve retournée du plan, où les mouvements du terrain sont figurés par les courbes de niveau.

Une machine à percer, armée d'une mèche prismatique triangulaire, animée d'un mouvement rapide (600 à 800 tours à la minute) et dont la longueur peut être réglée avec toute la précision nécessaire, creuse dans le bloc de plâtre des trous dont la profondeur varie avec l'altitude de chaque courbe de niveau; la mèche découpe le plâtre en suivant exactement le tracé des courbes de niveau.

On commence par le creux le plus profond, c'est-à dire par celui qui a pour base la courbe la plus élevée. On relève ensuite la mèche de la quantité convenable, et on étend la découpure en creux, en prenant pour base la courbe suivante. On continue de la sorte, courbe par courbe, en relevant chaque fois la mèche d'une quantité égale à l'équidistance des courbes de niveau.

On obtient ainsi le deuxième état.

2e ÉTAT. — *Moule à gradins.* — Ce moule donne en creux tous les mouvements de terrain qui étaient primitivement représentés par les courbes. En y coulant du plâtre, on obtient le troisième état.

3e ÉTAT. — *Relief à gradins.* — Ce relief est ensuite retouché à la main par un artiste, de façon à obtenir le modelé du terrain en faisant disparaître les ressauts. Le résultat de ce travail est le quatrième état.

4e ÉTAT. — *État relief à gradins abattus.* — On colle sur ce relief une épreuve du plan, tiré sur papier mince, pouvant s'appliquer sur les formes modelées, de façon que les détails du plan se trouvent exactement à la place qui leur correspond sur le relief.

On y applique, au pinceau, les teintes conventionnelles et on colle le papier. On obtient ainsi le cinquième état, c'est-à-dire le *relief terminé.*

On pourrait à la rigueur, au lieu de faire d'abord un moule en creux, construire directement le relief à gradins.

Mais le résultat serait moins satisfaisant. Il faudrait, en effet, pour creuser le plâtre dans les ravins étroits, employer des mèches assez grosses pour ne pas se fausser, et dès lors on ne pourrait pas conserver à ces ravins la forme caractéristique qui résulte de la rencontre brusque de

leurs versants. Au contraire, il n'y a aucune difficulté à tailler en saillie des parties aiguës.

Cette manière de procéder a d'ailleurs l'avantage de conserver la matrice pour le cas où un accident de retouche surviendrait pendant l'abatage des gradins.

Le numéro 21 (application du procédé qui vient d'être décrit) représentait une partie du plan-relief de la vallée de la haute Moselle.

Ce plan a été exécuté à l'aide de fragments de petites dimensions, obtenues comme il est expliqué ci-dessus; ils ont été assemblés et scellés de façon à former des *tables* qui mesuraient 0°10 dans le sens du méridien et 0°25 dans le sens du parallèle. A cet effet, on a assemblé des moules pris sur les modèles du quatrième état, et cet assemblage sert à obtenir le relief définitif en staff; l'habillage et le coloriage se font sur ce relief.

Dans tous les plans-reliefs du service géographique, l'échelle des hauteurs est exactement la même que celle du plan. Les mouvements du terrain sont donc représentés avec leur forme véritable et non avec l'exagération qu'on croit quelquefois devoir leur donner pour les rendre plus sensibles à l'œil.

N° 22. **Carte de l'Afrique à $\frac{1}{2000000}$.**

Héliogravée en 62 feuilles.

La première édition de cette carte a été faite en 1881, au Service géographique, par le chef de bataillon du génie de Lannoy de Bissy.

La seconde édition est publiée par les soins de ce service et tenue au courant au moyen des itinéraires et des croquis des explorateurs.

La rapidité avec laquelle s'accumulent les nouveaux documents sur les régions africaines rend cette mise au courant difficile et nécessite une transformation complète des premières feuilles.

Le spécimen exposé comprend 5 feuilles de la deuxième édition :

Celles de Timbouctou, Free Town, Segou Sikoro, Monrovia, Koumassi.

Enfin, le Service géographique exposait, en outre, un tableau curieux présentant l'état des diverses planches de zinc qui servent au tirage d'une carte en sept couleurs ou teintes, et divers cartons contenant des spécimens de cartes que le public pouvait ainsi examiner de plus près.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

Carte du Ministère de l'Intérieur au $\frac{1}{100000}$.

La carte du Ministère de l'Intérieur a été entreprise pour doter l'Administration départementale et communale d'une sorte de dictionnaire des routes et des chemins du territoire, constamment tenu à jour. C'est dans cet esprit qu'elle a été exécutée, et elle rend, dans cet ordre d'idées, les plus réels services. Il avait paru suffisant, au début, de se borner aux seules indications planimétriques. Mais l'intérêt de fournir des renseignements précis sur les altitudes, dans le double but de justifier le tracé sur les voies construites et de donner une première indication rapide dans le choix des nouvelles voies à établir s'est manifesté promptement, et il a été décidé, quelques années après le commencement des travaux, que la nouvelle carte porterait le figuré du terrain, avec l'indication des cotes d'altitude.

Cette carte est principalement une carte vicinale, qui est établie et doit être entretenue de façon à donner toujours avec précision l'état d'avancement du réseau routier du territoire français.

Elle a été dessinée au $\frac{1}{100000}$ d'après une photographie réduite de la carte au $\frac{1}{80000}$ de l'État-Major français, revisée avec soin au point de vue des voies de communication.

La projection est la projection polyédrique, aujourd'hui très en honneur. Chaque feuille a la forme d'un trapèze compris entre deux méridiens distants d'un demi-degré et deux parallèles distants d'un quart de degré. La dimension des feuilles varie, pour les fuseaux verticaux, de 0 m. 349 à 0 m. 419, et pour les zones horizontales, de 0 m. 278 à 0 m. 277, entre les deux limites extrêmes du département du Nord et du département de la Corse.

La division du quart du cercle adoptée est exclusivement la division sexagésimale.

La carte est gravée sur pierre, puis clichée sur cuivre par les procédés électrochimiques. Ce sont ces cuivres qui reçoivent les corrections au fur et à mesure de la revision et qui servent ensuite à obtenir sur pierre les reports à l'aide desquels sont effectués les tirages.

La carte est en cinq couleurs :

Le bleu pour les eaux et les cotes d'altitude;

Le vert pour le bois et les forêts;

Le rouge pour les routes et chemins et pour la population;

Le noir pour toutes les autres indications planimétriques et les écritures:

La mine de plomb pour le figuré du terrain;

Les formes du terrain sont figurées au moyen d'un estompage à teintes dégradées et sont accentuées par l'emploi, pour l'éclairage, de la lumière oblique.

La carte est maintenant terminée. La dernière livraison est sous presse et va paraître incessamment. La carte achevée se compose de 588 feuilles.

L'exposition cartographique du Ministère de l'Intérieur à Chicago comprenait :

Deux panneaux de feuilles de l'intérieur des terres et des côtes	Type courant de la carte.
La feuille de Sainte-Foy La feuille de Chamounix	Utilisation des dessins. Minutes exposées.
Carte départementale de l'Yonne Carte départementale des Ardennes Carte de l'arrondissement de Reims Environs de Mantes Environs de Chambéry	Établissement par report de cartes d'ensemble pour les besoins des administrations départementales.
Environs de Paris	Carte spéciale établie par le Ministère. Report du $\frac{1}{100000}$.
Canton de Lunéville	Agrandissement photozincographique du $\frac{1}{100000}$ pour études de la vicinalité.
Cartes cantonales muettes et complètes pour écoles (Aisne)	Tirage de 75,000 de ces cartes pour les écoles de l'Aisne, sur la demande de l'inspection académique du département.
Cartes de région (muettes et complètes)	Essais à destination des écoles.
Deux panneaux de dessins-minutes pour figuré du terrain éclairé obliquement : estompage établi sur courbes de niveau	Ces dessins réduits par la photographie au $\frac{1}{100000}$ servent de modèle aux dessinateurs du terrain.
Quatre cuivres en creux des couleurs d'une feuille	Clichage électro-chimique (procédé Érard) de la gravure sur pierre pour la conservation du matériel.

Un panneau d'épreuves tirées sur lesdits cuivres pour vérification de la gravure.

Un tableau d'assemblage.

Le Service de la carte de France au $\frac{1}{100000}$ présentait donc à Chicago les types courants de la carte du Service vicinal ainsi que les modèles (*cartes*

de département, d'arrondissement, etc.), des formes sous lesquelles les documents premiers sont utilisés par les administrations départementales, sur demande des conseils généraux, soit par souscription directe du département, soit par entente avec un libraire de la région, autorisé par la préfecture.

On doit remarquer les cartes cantonales pour écoles, muettes et complètes. Elles ont été établies sur la demande de l'inspection d'académie de l'Aisne; elles ont donné au point de vue pédagogique d'excellents résultats; les enfants apprennent à lire une carte en travaillant sur un document qui représente la région qu'ils parcourent tous les jours.

Les autres éléments de l'exposition (dessins, cuivre, etc.) avaient pour but de faire connaître certaines parties du travail d'établissement et les mesures prises pour une conservation assurée et économique du matériel.

Toute la partie technique de l'exécution matérielle de la carte (gravure, report, tirage) est confiée à la maison Érard, de Paris, qui expose personnellement diverses cartes murales dont l'intérêt est purement pédagogique.

MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS.

A. Cartes du Service des ponts et chaussées.

Le Ministère des Travaux publics publie et entretient une carte au $\frac{1}{200000}$ disposée en vue de faire ressortir les données qui intéressent les services des travaux publics : ouvrages d'art des routes, chemins de fer et canaux, phares, courants de circulation, météorologie et régime des eaux, irrigations et usines hydrauliques, richesses minérales, usines métallurgiques et concessions minières.

Elle porte des courbes de niveau de 100 en 100 mètres et l'indication des lignes séparatives des bassins hydrologiques. Elle comprendra 141 feuilles en trois couleurs gravées sur cuivre, de 0 m. 43 sur 0 m. 30 de côté; 104 feuilles sont publiées, 37 restent à paraître et seront achevées en trois ans.

Un spécimen de cette carte figurait à l'exposition du Ministère des Travaux publics, avec une carte générale au $\frac{1}{125000}$ de la navigation intérieure de la France et une carte des chemins de fer français à la même échelle.

B. Carte géologique de la France.

Le Service de la carte géologique détaillée de la France a été organisé par décret du 1er octobre 1868, sous la direction d'Élie de Beaumont. Réorganisé à la mort de cet illustre savant, il a été dirigé jusqu'en 1887 par M. Jacquot, auquel a succédé M. Michel Lévy, actuellement directeur.

L'objet du Service est de porter, à l'aide de teintes et de signes conventionnels, sur la carte au $\frac{1}{80000}$ de l'État-Major, le résultat des explorations géologiques exécutées sur toute l'étendue du territoire. Ces explorations sont confiées à tout un personnel d'ingénieurs des mines et de professeurs de géologie. Ces explorations sont conduites, pour les pays de plaine, sur les feuilles mêmes de la carte au $\frac{1}{80000}$; pour les pays montagneux, on emploie des agrandissements photographiques au $\frac{1}{40000}$ des feuilles de la carte au $\frac{1}{80000}$, pour permettre de pousser plus loin le levé des détails. Mais la publication est toujours faite au $\frac{1}{80000}$. Le coloriage des feuilles est exécuté à l'aide de planches. La carte géologique est accompagnée de mémoires descriptifs, embrassant chacun une des grandes régions naturelles de la France.

« Les régions correspondent, en effet, à autant de compartiments fondés sur des analogies dans la composition du sol. Sous le rapport géologique, elles représentent autant d'unités propres à donner lieu à un pareil nombre de coupures ou de chapitres dans le texte explicatif de la carte détaillée[1]. »

La carte détaillée complète comprendra 258 feuilles, dont 153 sont publiées et dont 105 sont dans un bon état d'avancement. A titre de spécimen de ses travaux de détail, l'exposition du Service de la carte géologique à Chicago présentait au public un assemblage en un seul panneau de 14 feuilles au $\frac{1}{80000}$ représentant le plateau central de la France, les cartes de la rade de Brest, du mont Dore, du bassin d'Autun, la carte géologique de Paris au $\frac{1}{40000}$ et une première reconnaissance de l'Algérie.

Le Service de la carte géologique a été chargé, en 1891, de résumer les résultats des explorations dans une édition au $\frac{1}{320000}$, qui a pour but d'unifier et de coordonner les données géologiques au fur et à mesure de la publication des cartes au $\frac{1}{80000}$. La première feuille, celle du bassin de Paris, a paru en 1892 et figurait à l'Exposition de Chicago.

[1] *Annales des mines*, 1886. Note de M. Jacquot sur la carte géologique de la France.

On y voyait enfin une carte géologique générale de la France, qui est publiée à l'échelle de $\frac{1}{1000000}$ et tenue au courant des explorations nouvelles. Elle exprime dans ses grands traits la constitution géologique du pays et ses relations avec la géologie des pays voisins. Elle se modifie et se complète peu à peu à chacune de ses éditions successives.

Outre ses belles cartes, le Service géologique exposait divers atlas, une collection complète des mémoires publiés à titre d'explication de la carte géologique, et d'importants travaux sur la topographie souterraine des bassins houillers français.

ANGLETERRE.

La cartographie officielle est confiée en Angleterre à l'*Ordinance Survey office,* dont le siège est à Southampton avec succursales à Dublin et à Édimbourg et dont le directeur actuel est le général sir Charles Wilson.

L'*Ordinance Survey,* comme notre Service géographique de l'armée, exécute sur le terrain les levés réguliers et détient les minutes où sont puisés les éléments des diverses cartes du Royaume-Uni.

Les Indes anglaises possèdent dans l'*India Survey office,* à Calcutta, un établissement similaire, entièrement indépendant et qui a la charge de la carte de l'Hindoustan.

L'*Ordinance Survey office* exposait seul à Chicago.

Triangulation. — La première tentative d'exécution d'une carte régulière en Angleterre est due au général Watson, qui, sous-chef d'état-major en Écosse du duc de Cambridge après la bataille de Culloden, tenta (1747) d'établir une carte exacte des Highlands, foyer de la rébellion, dans un but tout militaire. Il eut comme assistant dans ce premier essai William Roy, plus tard général, qui préludait ainsi à la grande œuvre de la triangulation générale du royaume, qu'il entreprit en 1783 et qu'il dirigea jusqu'à sa mort.

Son œuvre, un instant abandonnée après sa mort, fut reprise par ses successeurs et terminée en 1852. C'est au général Roy qu'on doit, du côté anglais, la première jonction par-dessus le pas de Calais, des triangulations anglaise et française. Cette première jonction, due à l'initiative française, fut, du côté français, l'œuvre de Cassini de Thury, alors directeur de l'Observatoire, assisté de Legendre et Méchain.

La triangulation anglaise embrasse toute l'étendue du Royaume-Uni. Elle est du système polygonal, c'est-à-dire ne présente pas de chaînes distinctes et a été compensée d'un seul bloc. Elle a été, en 1861, de nouveau reliée à la triangulation française par-dessus le pas de Calais, par le colonel James et le capitaine Clarke représentant l'Angleterre, et par le colonel Levret, assisté des capitaines Beaux et Perrier, désignés par le Dépôt de la Guerre français. Chaque groupe d'observateurs, anglais et français, a exécuté la liaison entière pour son propre compte. L'accord des résultats est tout à fait satisfaisant.

Le canevas s'appuie sur six bases, et de nombreuses déterminations astronomiques ont permis d'étudier de près un certain nombre d'intéressantes déviations de la verticale. L'ensemble de l'œuvre est décrit, avec détail, dans l'ouvrage de Clarke : *Account of the triangulation of Great Britain and Ireland.*

Topographie et cartographie. — Un certain désordre a régné au début dans les échelles de la carte anglaise, jusqu'en 1853-1854. L'Angleterre entière et une partie de l'Écosse avaient été levées à l'échelle de 2 pouces par mille et publiées à une échelle plus petite de moitié. La carte d'Irlande était à l'échelle de 6 pouces par mille; enfin, certaines parties de l'Angleterre et de l'Écosse avaient été dessinées à des échelles variables de 6 pouces par mille à 20 pouces par mille.

En 1853-1854, les échelles furent régularisées, et depuis lors le Royaume-Uni lève et publie ses cartes officielles avec une uniformité parfaite.

Les levés sur le terrain sont au $\frac{1}{2500}$, soit 25,344 pouces par mille. Ils reproduisent les limites de chaque parcelle et constituent ainsi un véritable cadastre, exécuté par la méthode ancienne des alignements, et tout à fait exceptionnellement avec le tachéomètre. Ils sont publiés tels quels et constituent les plans de paroisses (*parish maps*) qu'accompagnaient autrefois des cahiers indiquant la surface de chaque propriété.

Ces surfaces sont aujourd'hui imprimées en chiffres sur la carte même au milieu de chaque parcelle.

Les altitudes, sur ces cartes, proviennent d'un nivellement continu de haute précision qui embrasse toutes les routes du Royaume et de nivellements secondaires appropriés. Le figuré du terrain est en courbes de niveau.

C'est de ces plans de paroisse que dérivent les deux autres cartes anglaises, la carte de comté et la carte d'ensemble.

La carte de comté est à six pouces par mille ($\frac{1}{10560}$). Elle est obtenue par réduction photographique des plans de paroisse, avec suppression des détails inutiles. Le figuré du terrain y est en courbes de niveau.

La carte d'ensemble est à 1 pouce par mille ($\frac{1}{63360}$). Elle dérive à son tour par réduction photographique de la planimétrie, de la carte des comtés, avec les simplifications réclamées par la réduction de l'échelle. Le figuré du terrain y est exprimé en hachures suivant les lignes de plus grande pente, d'après le principe de la lumière verticale.

Les plans de paroisse correspondent absolument à notre cadastre, les cartes de comté à nos levés de précision et la carte d'ensemble à notre carte d'État-Major. L'*Ordinance Survey office* ne publie pas de carte chorographique. Enfin les villes et leurs environs sont levés à une échelle beaucoup plus grande, $\frac{1}{500}$ à $\frac{1}{1000}$, et constituent ce qu'on appelle en Angleterre les *town maps*.

Au point de vue cartographique, il faut signaler la rapidité, la simplicité et la perfection de la réduction des levés-minutes au $\frac{1}{2500}$, à l'échelle de $\frac{1}{10560}$, par l'emploi de la photographie et du zinc. Sans entrer dans des détails qui ne seraient pas ici à leur place, il nous suffira de dire que, en quelques semaines, les levés du terrain sont réduits à l'échelle par la photographie, dessinés à nouveau sur l'épreuve réduite et photographiés une seconde fois avec une telle perfection, que le second cliché photographique permet un report immédiat sur le zinc et se trouve par conséquent prêt à suffire à tous les besoins du tirage.

Il faut aussi admirer dans la carte à 1 pouce par mille la beauté de la gravure. L'*Ordinance Survey* a trouvé d'ailleurs, dans ces dernières années, le moyen de tirer pratiquement des épreuves sur cuivre, à froid, et en use couramment pour ses besoins journaliers. Des spécimens de ces diverses cartes formaient à l'Exposition de Chicago un ensemble véritablement remarquable qui avait manqué aux Expositions de 1878 et de 1889 à Paris.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Le Gouvernement des États-Unis n'a pas encore entrepris une carte régulière, à une échelle topographique, de son immense territoire.

Il a cependant créé depuis longtemps déjà un établissement, le *Coast and Geodetic Survey,* qui a, comme son nom l'indique, la charge à la fois de l'hydrographie et de la triangulation de tous les États de l'Union. Cette

triangulation, presque terminée sur les côtes, est loin d'être aussi avancée dans l'intérieur du pays. Elle progresse cependant, et l'on peut entrevoir la date de son achèvement. En attendant, de nombreux levés ont été exécutés, à des échelles diverses, depuis le levé régulier à $\frac{1}{62500}$ jusqu'aux reconnaissances au $\frac{1}{1000000}$, soit par divers services du Gouvernement pour les besoins officiels, soit par certains États à leurs propres frais, soit par des entreprises particulières, telles que les compagnies de chemins de fer, pour des travaux d'intérêt public. L'ensemble de ces levés et reconnaissances couvre à peu près les $\frac{12}{13}$ des États-Unis et forme un ensemble de documents géographiques des plus intéressants.

L'étendue énorme de la contrée et la rapidité inattendue du développement de la colonisation et de la mise en valeur du territoire expliquent suffisamment le désordre apparent et la diversité de l'œuvre géographique de l'Union.

Une commission, réunie en 1892 par les soins du Gouvernement, a discuté à fond les conditions d'établissement d'une carte topographique régulière.

Il faut s'attendre à voir avant peu d'années un établissement central, probablement le *U. S. Coast and Geodetic Survey* fondu avec la section topographique du *U. S. Geological Survey,* prendre en mains la direction des travaux géographiques en Amérique, afin d'apporter l'ordre nécessaire dans cette masse considérable de matériaux cartographiques et d'achever sur un plan uniforme l'ébauche déjà si avancée de la carte des États-Unis d'Amérique.

Nous avons pu examiner en détail, à Chicago, les diverses productions qui devront être utilisées dans l'accomplissement de cette œuvre gigantesque, et nous en donnons ci-dessous une analyse succincte.

Nous les rangerons sous trois titres distincts :

1° Les levés de répartition des terres (*Public Land Surveys*);

2° Les reconnaissances géographiques officielles;

3° Les travaux de cartographie régulière exécutés par :

a. Le *U. S. Geological Survey;*

b. Le *Lake Shore Survey;*

c. Le *U. S. Coast and Geodetic Survey;*

d. Les divers États de l'Union (*State Surveys*).

1. *Levés de répartition des terres* (Public Land Surveys). — Ces levés

ont été exécutés sur presque tout le territoire, de 1803 à 1879, sous la direction et le contrôle du Ministère de l'Intérieur (*Department of Interior, Public Land office*), en vue de la constitution des lots de terre attribués aux nouveaux colons. La méthode suivie est partout la même. Elle est très simple et enseignée dans les écoles primaires. On choisit un point de départ arbitraire et on trace astronomiquement sur le terrain, en les piquetant, deux lignes orientées exactement Est-Ouest et Nord-Sud. Sur la ligne orientée Est-Ouest qui prend le nom de *base*, on détermine, de 24 en 24 milles, l'origine de lignes nouvelles qui sont orientées vers le Nord et arrêtées à une base nouvelle située à 24 milles au Nord de la première. On partage ainsi la bande de terrain comprise entre les deux bases en trapèzes égaux dont les côtés Sud, Est et Ouest ont 24 milles de côté. Ces surfaces seraient exactement carrées sans la convergence des méridiens et portent le nom de *blocks*. Elles sont subdivisées par de nouveaux méridiens et de nouveaux parallèles en 16 *townships* de 6 milles de côté. Chaque *township* est lui-même partagé de la même manière en 36 carreaux égaux dont la surface approche d'un mille carré. Arrivé à la nouvelle base, qui se nomme *ligne de correction*, on recommence, en reprenant cette fois la ligne de correction comme base fondamentale.

Les bases et les méridiens sont tracés astronomiquement au théodolite; les distances sont mesurées avec le plus grand soin à la chaîne. On a ainsi un filet à mailles régulières qui embrasse tout le pays. En reliant les points principaux de subdivision à une triangulation ou à des points déterminés astronomiquement, en ayant soin de marquer exactement sur les lignes du réseau les points de passage des cours d'eau, des routes, et d'y rapporter, par des mesures convenables, les détails de la planimétrie, il est clair qu'un pareil levé peut fournir les plus sérieux éléments pour l'établissement d'une carte. Malheureusement, ces précautions, recommandées aux géomètres par le Gouvernement, n'ont pas été partout observées, et le travail, en bien des régions, n'est pas assez complet pour dispenser de nouveaux levés. Les minutes ont été dessinées à l'échelle de 2 pouces par mille ou $\frac{1}{31250}$; malgré l'insuffisance de quelques-uns de ces travaux, le *General Land office* en a tiré de bonnes cartes planimétriques locales à des échelles de 1 pouce pour 10 à 18 milles et une carte générale des États-Unis à l'échelle de 1 pouce pour 40 milles.

2. *Reconnaissances géographiques officielles.* — Comme partout ailleurs,

c'est à l'armée et aux ingénieurs que les États-Unis doivent les premières reconnaissances générales de leur territoire.

L'Ouest tout entier, au fur et à mesure de la mise en valeur des nouveaux territoires livrés à la culture, a été levé d'une manière rapide par les colonnes militaires qui accompagnaient ou précédaient, pour leur préparer la voie ou les protéger, les premiers pionniers de la colonisation. Il faut citer, parmi les plus célèbres de ces reconnaissances, celles de Lewis et Clarke, au commencement du XIXe siècle, et plus tard celles de Long Pike et Frémont. A cet ordre de travaux géographiques se rattachent également les remarquables études faites en vue de l'établissement du grand Transcontinental Pacifique. Tous ces levés se bornaient à des itinéraires à la boussole, avec distances estimées au pas du cheval ou du voyageur. Le terrain était dessiné à vue, les altitudes mesurées au baromètre et, de distance en distance, des coordonnées astronomiques déterminées avec soin donnaient une base suffisante pour raccorder entre eux et mettre en place les éléments forcément un peu hétérogènes que fournit la méthode expédiée. C'est avec de tels documents que le général G.-K. Warren établit et publia en 1857 la première carte des États-Unis qui eût quelque valeur géographique.

On reconnut sans peine les avantages de pareilles reconnaissances, et de 1867 à 1879 les explorateurs civils ou militaires, encouragés par leurs premiers succès et rendus plus habiles par l'expérience acquise, perfectionnèrent leurs métodes de levé. Clarence King, Wheeler, Hayden, Powell, dirigèrent successivement ou simultanément des expéditions célèbres, qui ont augmenté considérablement les richesses géographiques du pays.

Clarence King, de 1867 à 1871, reconnut et dessina toute la bande du territoire comprise entre les lignes des chemins de fer de l'*Union Pacific* et du *Central Pacific,* depuis la longitude de Cheyenne jusqu'à la frontière orientale de Californie. La surface de cette bande de 100 milles environ de largeur Nord-Sud est de 87,000 milles carrés.

De 1869 à 1877, le capitaine Wheeler a exécuté un travail analogue à l'ouest du 100e méridien jusqu'à la région de la Cordillère, sur une étendue de 361,000 milles carrés. De 1871 à 1879, Hayden a dressé une carte de reconnaissance du Colorado, du Wyoming, de l'Idaho, de l'Utah et du Parc National du Yellowstone sur une étendue d'environ 100 milles carrés.

Enfin le major Powell, directeur actuel du *U. S. Geological Survey,* à la

suite de sa célèbre exploration du Colorado et de sa découverte du grand Cañon, a été conduit à lever environ 67,000 milles carrés des territoires de l'Arizona et de l'Utah.

Tous ces levés sont appuyés sur une triangulation rapide, assise elle-même sur la projection à l'aide d'observations astronomiques précises. Dans quelques-uns, une triangulation secondaire plus serrée a été exécutée dans la triangulation à grandes mailles. Les altitudes sont mesurées soit à l'aide de distances zénitales, soit au baromètre. Dans les levés de Clarence King, Wheeler et Hayden, les détails du terrain sont dessinés en croquis sur des carnets *ad hoc* et dépouillés au bureau central. Dans les levés de Powell, le dessin était achevé sur le terrain à la planchette. La publication a été faite à des échelles diverses, variant de 1 pouce pour 4 milles à 1 pouce pour 8 milles. La carte de Wheeler est en hachures; les trois autres sont en courbes de niveau.

3. *a.* — *U. S. Geological Survey.* — Les levés rivaux de Wheeler, Hayden et Powell furent interrompus en 1879, et la nécessité apparut de donner plus d'unité au travail. En conséquence, leurs brigades, qui dépendaient jusqu'alors du Ministère de la Guerre, furent fondues en un seul corps rattaché au Ministère de l'Intérieur et qui, sous le nom de *U. S. Geological Survey,* entreprit d'achever sur un plan uniforme le levé topographique du territoire. Le *Geological Survey,* depuis 1882, a poursuivi activement sa tâche sur 550 milles carrés d'étendue dans les États de Massachusetts, Rhode Island, Connecticut, New-Jersey, New-York, Pensylvanie, Maryland, Virginie, Louisiane, Texas, Arkansas, Illinois, Iowa, Wisconsin, Missouri, Kansas et dans l'Ouest.

La méthode est restée à peu près la même, mais les opérations sont plus précises et le travail plus serré. La triangulation n'a, en général, qu'un caractère provisoire. Le levé est fait à la planchette. Les altitudes sont données soit par des nivellements géométriques, soit par des distances zénithales, soit enfin par le baromètre.

La carte a été publiée à trois échelles différentes : 1 pouce par mille, ou $\frac{1}{62500}$; 1 pouce pour 2 milles, ou $\frac{1}{125000}$; 1 pouce pour 4 milles, ou $\frac{1}{250000}$. La dernière est l'ancienne échelle des reconnaissances; elle est aujourd'hui abandonnée. Les cartes sont gravées sur cuivre et imprimées en trois couleurs : noir pour la planimétrie, bleu pour les eaux et bistre pour le figuré du terrain, qui est en courbes de niveau, avec une équidistance variant de

5 pieds à 200 pieds, suivant l'échelle et la nature plus ou moins montagneuse de la contrée.

b. — *Lake Shore Survey.* — De 1841 à 1881, les officiers du génie achevèrent le levé de la région des Grands Lacs et du Saint-Laurent, en l'appuyant sur une triangulation régulière. C'est un des meilleurs travaux topographiques des États-Unis. La triangulation du *Lake Shore* a fourni au *Public Land Survey* les positions nécessaires à l'établissement de ses cartes dans toute la région avoisinant les Grands Lacs. La carte, gravée sur cuivre, est très belle; l'échelle varie, suivant les régions, du $\frac{1}{5000}$ au $\frac{1}{400000}$. Le terrain est exprimé en hachures, les sondes sont en pieds.

Dans le même ordre d'idées, les officiers du corps du génie ont, en vue des travaux entrepris pour l'amélioration du cours du Mississipi et du Missouri, levé, avec triangulation régulière, de bonnes cartes de ces rivières.

c. — *U. S. Coast and Geodetic Survey.* — C'est sur la proposition du président Thomas Jefferson que le Congrès, en 1807, autorisa la création du *National Coast Survey*. C'était alors un simple bureau hydrographique, faisant partie intégrante du Ministère des Finances (*Treasury Department*). Ce bureau eut bientôt la charge de fournir aux levés des divers États les positions géographiques. Il eut à exécuter, en dehors de son travail spécial sur les côtes, des triangulations régulières dans l'intérieur du pays. Ce surcroît d'attributions augmenta naturellement l'importance du service, qui prit, en 1878, le nom actuel de *U. S. Coast and Geodetic Survey*.

Il est aujourd'hui sous les ordres d'un *superintendant* qui réside à Washington (D. C.), où se trouve l'*office* central. Deux *offices* secondaires fonctionnent à San-Francisco et à Philadelphie.

Les travaux sur le terrain sont partagés entre deux grandes classes : les travaux hydrographiques et les travaux de campagne (*field works*), qui comprennent l'astronomie de position, la géodésie et la topographie.

Les travaux hydrographiques qui embrassent, outre les sondages et le dessin des côtes, une étude complète des marées et du magnétisme terrestre, sont confiés à des officiers de marine détachés pour un temps au *U. S. Coast and Geodetic Survey* et placés, au point de vue technique, sous les ordres directs du *superintendant*. Quinze navires, dont huit à vapeur, appartiennent à l'établissement et constituent une superbe flotte hydrographique. Un de ces navires, le *Blake*, faisait partie de l'exposition du Gou-

vernement à Chicago. On pouvait voir à son bord tous les appareils et instruments utilisés dans les levés hydrographiques et admirer la parfaite installation du navire, construit spécialement en vue de l'hydrographie.

Les travaux de campagne sont dirigés par un état-major d'environ soixante ingénieurs géographes avec le personnel auxiliaire nécessaire. La plupart de ces ingénieurs sont établis, à poste fixe, au centre des régions qu'ils sont chargés de trianguler ou de lever. Quelques-uns sont à Washington à la disposition du *superintendant* pour les expéditions lointaines, telles que la reconnaissance de l'Alaska, par exemple.

Enfin l'*office* central, divisé en dix bureaux, reçoit les minutes, fait exécuter les calculs, le dessin, la gravure et l'impression des cartes, etc., et ne comprend pas moins de 135 employés, calculateurs, dessinateurs, graveurs, imprimeurs, comptables, etc.

Un atelier de construction et de réparation des instruments est adjoint à l'établissement.

La triangulation primordiale, qui sert de base à tous les travaux aussi bien hydrographiques que topographiques, comprend un grand arc oblique qui part de la frontière du Canada et du Maine et suit la côte de l'Atlantique jusqu'au golfe du Mexique.

Une chaîne analogue a été mesurée le long de la côte du Pacifique, de l'embouchure de la Columbia River à la frontière du Mexique. Enfin, deux chaînes de premier ordre, soudées aux triangulations océaniques, partent, l'une de San-Francisco, l'autre de Washington, et s'avancent l'une vers l'autre le long du 39e parallèle. Elles se rejoindront probablement en 1895 et donneront au canevas primordial de la carte des États-Unis la forme d'un H irrégulier.

A ce premier réseau sont déjà venues se souder les triangulations entreprises par les États de New-Hampshire, Massachusetts, New-Jersey, Wisconsin, Indiana, Kentucky et Californie. D'autres sont en cours ou à l'étude et doivent couvrir le pays tout entier d'un réseau serré de triangles.

Une triangulation secondaire a été exécutée, dans les mailles du canevas de premier ordre, tout le long des côtes américaines, à l'exception de l'Alaska, où le travail a commencé depuis plusieurs années, mais avec le caractère d'une simple reconnaissance.

L'hydrographie des côtes des États-Unis a pu, par conséquent, être entièrement achevée dans ces dernières années, excepté sur la côte de l'Alaska. Elle est arrivée aujourd'hui à la période où elle ne réclame plus

autre chose qu'une revision systématique et un entretien régulier des cartes marines.

Les efforts et les ressources du *Coast and Geodetic Survey* peuvent donc être maintenant concentrés sur les travaux et les levés continentaux.

Les levés topographiques du même établissement ne couvrent encore qu'une étroite bande de terre de 3 à 5 milles de large tout le long des côtes, ports, baies et rivières, jusqu'aux points limites où la marée se fait sentir.

Ils couvrent une étendue de 34,000 milles carrés.

Les mappes sont exécutées à la planchette au $\frac{1}{10000}$ et sont publiées à des échelles qui varient de $\frac{1}{10000}$ à $\frac{1}{80000}$. Les courbes de niveau sont tracées sur les mappes à une équidistance de 10 à 20 pieds. Dans la publication, le figuré du terrain est en courbes aux grandes échelles, en hachures aux petites échelles.

Le district de Colombie, territoire fédéral, a été levé en entier et publié au $\frac{1}{4800}$ avec courbes de niveau à une équidistance de 5 pieds.

Ajoutons que, sur la proposition du docteur T. C. Mendenhall, *superintendant* du *Coast and Geodetic Survey*, le Ministre des Finances (*Secretary of Treasury*) a décidé que les échelles sur toutes les cartes de l'établissement seraient dorénavant exprimées en kilomètres, ce qui est un grand pas fait vers l'adoption aux États-Unis du système métrique décimal.

En résumé, d'après un travail de Henry Gannett, chef topographe de l'*U. S. Geological Survey*, auquel nous avons emprunté une partie des chiffres de ce rapport, 2,800,000 milles carrés ou les $\frac{12}{13}$ de l'étendue du territoire sont assez bien connus et peuvent être dessinés avec exactitude au $\frac{1}{1000000}$ ou à l'échelle de 1 pouce pour 16 milles environ.

2,450,000 milles carrés ou les $\frac{5}{6}$ environ peuvent être représentés à l'échelle double de $\frac{1}{500000}$ ou de 1 pouce pour 8 milles.

920,000 milles carrés ou les $\frac{2}{7}$ sont levés avec assez de précision pour fournir une carte au $\frac{1}{250000}$ ou 1 pouce pour 4 milles.

460 milles carrés ou le $\frac{1}{6}$ de la surface peut être publié au $\frac{1}{125000}$ ou à l'échelle de 1 pouce pour 2 milles.

100 milles carrés ou $\frac{1}{30}$ du pays est levé assez exactement pour fournir des cartes au $\frac{1}{62500}$ ou à l'échelle de 1 pouce par mille.

Enfin 37,000 milles carrés ont été, par le *Coast and Geodetic Survey*, levés avec une réelle précision et sont représentés par des minutes exactes au $\frac{1}{10000}$. On voit par là que les deux établissements qui se partagent l'exé-

IMPRIMERIE NATIONALE.

cution de la carte régulière des États-Unis ont encore devant eux une longue et fructueuse carrière. Mais en présence des résultats acquis on ne saurait douter qu'ils ne terminent leur tâche dans le temps le plus court et avec un éclatant succès.

d. — *State Surveys.* — Enfin les États de New-Hampshire, de New-York, de Pensylvanie, de Wisconsin, de Minnesota, de Kentucky, de Californie, de New-Jersey ont à leurs frais ou à frais communs, avec le Gouvernement fédéral, levé et publié des cartes plus ou moins complètes de tout ou partie de leur territoire. Le travail le plus parfait est celui de la carte de l'État de New-Jersey. Cet État a demandé sa triangulation primordiale au *U. S. Coast and Geodetic Survey*, a exécuté à ses frais la triangulation secondaire et a exécuté ses levés de détail avec le concours de l'*U. S. Geological Survey*.

La carte est publiée à l'échelle de 1 pouce par mille, avec équidistance de 10 et 20 pieds, suivant les régions. La tendance est à l'heure présente dans les divers États de l'Union de suivre l'exemple de l'État de New-Jersey, et de s'adresser pour la triangulation au *Coast and Geodetic Survey*, pour le levé de détail à l'*U. S. Geological Survey*, et de supporter tout ou partie des frais occasionnés pour la confection de la carte. C'est également à l'*U. S. Geological Survey* que s'adressent aujourd'hui les grandes compagnies de chemins de fer quand elles désirent publier leurs études et leurs levés; l'*U. S. Geological Survey* semble devenir dans ces dernières années l'établissement central topographique des États-Unis. Il faut remarquer cependant qu'il n'a pas encore abordé les grandes échelles, que pratique au contraire depuis longtemps dans ses travaux hydrographiques le *Coast and Geodetic Survey*.

ESPAGNE.

L'Espagne exposait un plan de Madrid au $\frac{1}{2000}$ gravé sur pierre et imprimé en noir, qui a déjà figuré à diverses expositions. Les courbes de niveau y sont tracées de mètre en mètre. Un carton renfermait quelques spécimens de la carte au $\frac{1}{50000}$, en couleurs, dite *Carte générale d'Espagne*. Cette carte est en cinq couleurs: bleu pour les eaux, rouge pour les localités et les routes principales, noir pour les limites, les chemins de fer, les escarpements, etc.; vert pour les prés, bois, jardins, etc.; brun pour le

figuré du terrain qui est obtenu au moyen de courbes de niveau. Elle est gravée et tirée sur pierre. Elle présente un très bel aspect, est fort claire et très lisible. La projection est du système dit *polycentrique*, c'est-à-dire qu'elle est faite sur le plan tangent au centre de chaque feuille.

Chaque feuille est limitée par deux parallèles distants de 10′ et deux méridiens séparés par un intervalle de 20′.

La base de cette carte est une triangulation très soignée, faite en peu d'années sur un plan très uniforme et dans des conditions de précision qui ont valu une juste renommée au premier directeur de la carte, feu le général Ibanez.

Les premiers levés sur le terrain étaient faits au $\frac{1}{2000}$, en vue de l'établissement du cadastre. Le manque d'argent et la nécessité de hâter les travaux de la carte ont fait suspendre ces levés à grande échelle et y ont fait substituer des levés au $\frac{1}{25000}$ avec nivellement géométrique continu.

Cependant la carte d'Espagne est, à l'heure actuelle, loin d'être achevée, et le nouveau directeur de l'Institut géographique et statistique d'Espagne, M. Arrillaga, successeur du général Ibanez, a entrepris, pour arriver plus rapidement à doter son pays d'une carte complète, la publication d'une carte au $\frac{1}{500000}$ dessinée à l'aide des documents dont il dispose.

MEXIQUE.

En 1878, le Gouvernement mexicain a organisé un institut cartographique, qui réunit, pour l'établissement d'une première carte du pays, les efforts de trois ministères : les Travaux publics, les Finances et la Guerre.

La carte est plutôt une carte de reconnaissance.

Elle est appuyée sur de nombreuses déterminations astronomiques et dessinée la plupart du temps sur des itinéraires.

Les environs des grandes villes et certaines régions importantes sont triangulés et levés par les procédés de la topographie régulière.

La carte d'ensemble est au $\frac{1}{1000000}$ en 24 feuilles, chaque feuille se subdivise en 4 sections pour l'échelle du $\frac{1}{500000}$ et chacune de ces sections en 25 coupures pour l'échelle du $\frac{1}{100000}$.

Enfin chacune de ces coupures peut se diviser en 25 sections nouvelles pour l'échelle du $\frac{1}{20000}$. C'est un système géographique décimal complet.

La carte est publiée en couleurs, avec légende sur chaque feuille.

JAPON.

Le Japon exécute une carte, à la fois géologique et topographique, au $\frac{1}{200000}$ et au $\frac{1}{400000}$, en couleurs, avec écriture en caractères latins.

Cette carte, comme celle du Mexique, n'est en réalité que la publication de la première reconnaissance du pays, et, tout en ayant une grande valeur géographique, ne saurait être comparée aux productions cartographiques européennes, résultat de levés réguliers appuyés sur des triangulations complètes.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Cartographie.

France..... 167
Angleterre..... 184
États-Unis d'Amérique..... 186
Espagne..... 194
Mexique..... 195
Japon..... 196

TABLE GÉNÉRALE DU VOLUME.

Pages.

M. H. Le Soudier.

Imprimerie. Librairie 3

M. le commandant G. Defforges.

Cartographie 167

T
500
E1
F7
RARE
BKRM

DATE DUE

UIC	JUN 26 '92		
UIC-REC'D	APR 06 '93		

DEMCO 38-297

BOUND BY
HNM